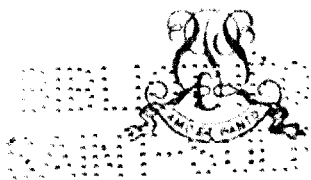


L. PAMPHILE LEMAY

# FABLES

CANADIENNES



QUEBEC  
TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU

1882

# LIVRE PREMIER

---

## FABLE PREMIÈRE

### LE LOUP ET LES DEUX BASSETS

Deux bassets descendant de la même lignée,  
Et remontant jusqu'aux anciens,  
Deux frères, je dirais, s'ils n'avaient été chiens,  
Frottaient le nez bas, la mine rechignée,  
A travers bois et champs, pour chasser le blaireau  
Et tous ces beaux rongeurs qui font basse-cour nette.

Ils venaient d'en laisser plus d'un sur le carreau,  
A plus d'un ils venaient de donner la venette

Quand ils virent un loup  
Accourir tout à coup.

—Vils bassets, hurlait-il de loin, je me fais gloire  
De vous croquer tous deux  
En deux coups de mâchoire !

—Montrez donc, maître loup, votre museau hideux,  
Répondirent les chiens de chasse,  
En s'élançant avec audace  
Vers l'habitant des bois.

Quand le loup vit les chiens s'élançer à la fois  
Il s'arrêta.

—Sorgeons, se dit-il, à la force  
Qu'ils trouvent dans leur union;  
Et changeons notre plan. Sous une rude écorce  
Il vaut mieux sembler doux, c'est notre opinion.

—Je connais ta valeur, elle est incontestable,  
Et j'ai regret de mon emportement—

Affirme-t-il bientôt, avec serment,  
A celui des deux chiens qui paraît plus traitable—  
Mais laisse-moi donner une leçon  
De ma façon  
Au malappris qui m'a jeté l'injure ;  
Ce sera court, je te le jure.

Le chien vanté s'éloigne aussitôt quelque peu,  
Et l'autre est dévoré malgré tout son courage.

—Maintenant, dit le loup, finissons notre ouvrage ;  
Ce que j'ai fait n'était qu'un jeu,  
Mon ami, ne vous en déplaie.

Et, tombant sur le traître, il l'égorge à son aise.

—

*O mes concitoyens qui luttez pour le droit,  
Je voudrais vous faire comprendre  
Qu'en restant divisés vous vous ferez surprendre  
Par notre ennemi plus adroit !*

## FABLE II

### LES DEUX RUISSEAUX ET LE ROCHER

Deux ruisseaux,<sup>1</sup> sortis d'une même source,  
S'en allaient gaîment à travers les prés.  
Nul obstacle, d'abord, ne déranger leur course :  
Ils arrosèrent loin et les trèfles pourprés  
Et les blés et le pâturage,  
Tout en causant dans ce charmant langage  
Qu'on appelle murmure et qu'on ne comprend pas.  
Tout à coup devant eux un fier rocher se dresse  
Et leur dit rudement :

— Par quelle maladresse  
S'égarèrent donc ici vos pas ?  
Prenez une autre route  
Si vous voulez encor marcher  
Et ne pas voir goutte après goutte  
Votre onde ici se dessécher.

L'un des ruisseaux partit, décrivant mille courbes  
Pour éviter le colosse ombrageux ;  
Il se perdit bientôt sous les jones et les tourbes  
D'un marais fangeux ;  
L'autre resta ; puis lentement ses ondes  
Couvrirent le flanc du rocher.  
Il devint un beau lac où les étoiles blondes,  
Où la barque du nocher  
Se berçait mollement. Puis, un jour, de la cime  
Il bondit de l'autre côté,  
Jetant un voile sublime  
Sur l'obstacle dompté.

---

*Or, voici la morale, elle n'est pas bien neuve :  
Celui-là devient grand qui surmonte l'épreuve.*

## FABLE III

### LE CHAMEAU ET LES DROMADAIRES

Au bord d'une oasis, parmi d'épaisses herbes  
Qui faisaient oublier les sables du désert,  
Un chameau, décoré de deux bosses superbes,  
Et qui passait pour fort disert  
Parmi ses frères de la Chine,  
Avait rejoint, un jour qu'il se mourait d'ennui,  
Des êtres comme lui.  
Affligés d'une ronde échine.

Rien ne fait naître l'amitié .  
Comme la solitude :  
On lui montra de la pitié  
Puis, avec promptitude,  
Sans attendre le lendemain,  
On entra tour à tour au désert sans chemin.

Or, le deuxième  
Riait jusqu'à se sentir mal  
En regardant le dos du premier animal.  
Le troisième riait de même  
Des deux premiers qu'il trouvait peu mignons.  
Et les autres, ma foi ! qui venaient à la suite  
Tenaient bien la même conduite  
A l'égard de leurs compagnons.  
Mais le plus insolent c'était l'être aux deux bosses.

—J'aime mieux être seul et me perdre en héros  
Que de marcher plus loin avec ces grands colosses  
Qui menacent le ciel de leurs énormes dos,  
S'écria-t-il, branlant sa tête altière.

Puis il s'éloigna, le hautain,  
Laisant la troupe entière  
Disparaître dans le lointain.

*Les défauts des autres nous troublent  
Et souvent nous nous en moquons ;  
Or, les nôtres, peut-être, en nombre les redoublent ;  
Jamais nous ne les remarquons.*

---

## FABLE IV

### LE LAURIER-ROSE ET LA PENSÉE

Un laurier-rose,  
Se croyant quelque chose,  
Étalait au soleil ses rameaux et ses fleurs ;  
Auprès, une pensée,  
La tête baissée,  
Semblait ne pas savoir l'éclat de ses couleurs.

—Que je te plains, que je plains tes pareilles,  
Petite fleur des bois !—

Dit le laurier couvert de mille fleurs vermeilles—

On t'a foulée aux pieds cent fois

En venant cueillir mes guirlandes.

Ma tige est forte, à moi, mes fleurs sont toutes grandes ;

Elles brillent de loin.

Puis, pour demeurer sans reproche,

J'ai la vertu dont j'ai besoin.

Approche ;

—Mets-toi près de ma tige et peut-être on croira

Que tu me dois la vie,

Et quelque main ravie

Alors te cueillera.

Merci, dit l'humble fleur, je suis bien disposée

A rester où je suis :

Où Dieu nous a fait naitre on n'a jamais d'ennuis.

Le rayon du soleil et la fraîche rosée

Avaient entendu les discours

De la plante tous les jours

Réchauffée avec soin, avec soin arrosée ;

Ils la punirent aussitôt

En ne descendant plus sur elle.

Le laurier se flétrit bientôt ;

L'humble fleur à ses pieds demeura longtemps belle.

*Vous qui vous croyez grands dans votre sot orgueil,  
N'humiliez jamais par une pitié vaine  
Les humbles qui sont là vivant à votre seuil,  
Car leur vie est souvent plus longue et plus sereine  
Que la vôtre à vous tous. Puis, veuillez le noter,  
Celui qui donne tout peut aussi tout ôter.*

---

## FABLE V

### LE ROSEAU

Au bord d'une fontaine  
Un roseau, droit et fier,  
D'une façon hautaine

Parlait de sa tige de fer.

Or, la brise passa, la brise des prairies

Qui porte à chacun

Le chaste parfum

Des aubépines fleuries.

Elle lui dit :

—Fier roseau, courbe-toi  
Devant moi ;  
Je suis des airs la souveraine,  
Je suis ta reine.

—Je ne m'incline point, répliqua le roseau,  
J'ai pour cela trop de noblesse :  
Si mon refus te blesse  
Va raconter ta peine à ton ami l'oiseau.

La brise méprisa ce discours malhonnête,  
Et puis continua son vol  
En forçant l'orgueilleux à courber jusqu'au sol  
Sa noble tête.

—C'est un caprice puéril,  
Se dit-il,  
Auquel, à l'avenir, je saurai me soustraire.

Une alouette, alors, comme pour se distraire,  
Vint se jucher sur lui  
Et le fit de nouveau plier jusques à terre.  
Il en eut de l'ennui  
Mais il voulut se taire,  
Tout en se promettant de ne se courber plus.

Espoirs superflus !  
Le flot montant de la rivière  
Le courba de toute manière ;  
Le vent glacé du nord  
Et du midi la chaude haleine  
Parurent se mettre d'accord  
Avec les autres vents qui passent sur la plaine  
Pour l'humilier aussi  
Sans merci.

---

*Celui qui ne veut reconnaître  
Son vrai maître  
Finit par se mettre aux genoux  
De tous.*

---

## FABLE VI

### LA LAMPE ET LE RÉVERBÈRE

Une lampe brûlait chaque jour de l'année  
Sur la place où la foule, à l'approche du soir,  
Venait se reposer des soins de la journée  
Et chercher un nouvel espoir.

Derrière cette lampe un large réverbère  
D'un métal précieux,  
Réunissant ensemble, en faisceaux radieux,  
Les doux rayons de la flamme légère,  
Inondait jusqu'au loin les dalles du pavé.

Après avoir longtemps rêvé  
 A la noblesse de son rôle,  
 Le drôle  
 Se laissa troubler par l'orgueil,  
 Puis en ces mots apostropha la lampe :

—Décampe !

La place, pour cela, n'en sera point en deuil :  
 C'est moi qui fais glisser ces gerbes  
 Superbes  
 Sous les pieds du promeneur,  
 Et l'honneur,  
 Par un injuste sort, en revient à toi seule.

—Je n'aime pas à me vanter,  
 Mais ne suis pas, non plus, bégueule,  
 Et contre tes discours il me faut protester,  
 Ou l'on me croirait lâche,  
 Lui dit la lampe. Or, c'est pour m'aider à ma tâche  
 Que tu fus mis ici, ne le sais-tu pas bien ?  
 Sans moi, va, tu ne serais rien.

—Tu n'es qu'un simple verre,  
 Reprit d'un ton sévère  
 Le réverbère de métal...

Et puis, comme il cherchait quelque'autre mot brutal,  
Une légère brise, afin de le confondre,  
Vint lui répondre  
En éteignant la lampe de cristal.

---

*Dieu, voilà la lumière  
Que le génie humain réfléchit ici bas :  
Combien dans le palais, combien dans la chaumière,  
En leur orgueil, n'y pensent pas !*

---

## FABLE VII

### LA LAMPE ET LE FLAMBEAU

La nuit sur la nature  
Avait jeté son voile noir ;  
Les étoiles, au ciel, se laissaient un peu voir  
A travers la sombre tenture,  
Mais c'était tout, et tout semblait  
Bien endormi dans les ténèbres.

—Je vais les dissiper, moi, ces ombres funèbres !—  
Dit une lampe qui tremblait  
Au bout de sa chaîne de cuivre,  
A son compère le flambeau ;—  
Et puis, se hâtant de poursuivre :

—On se croirait dans un tombeau,  
Dit-elle, à quatre pieds sous terre...  
    Dispensons nos bienfaits  
    Aux mortels stupéfaits,  
Et de la nuit débrouillons le mystère !

A ces mots, elle perce un peu l'obscurité :

—Vois donc comme je brille avec sécurité,  
Et comme à chaque objet je redonne sa forme !  
Reprend-elle aussitôt.

Et le flambeau lui dit :

—Ton éclat est superbe et ma force est énorme :  
    Tous deux, sans contredit,  
    Nous suffisons pour éclairer le monde.  
Vois comme de mes feux, à cette heure, j'inonde  
    La nuit  
    Qui fuit !

—Oui, nous faisons pâlir, en effet, les étoiles.

—Nous enlevons aux cieux, vois donc, leurs sombres voiles.

— Les rochers, les forêts, la verdure, les fleurs  
Sous nos rayons ardents reprennent leurs couleurs.

— Et l'oiseau nous salue et l'orient se dore !

— Et le monde s'éveille et le ciel se colore !

.....  
C'était le soleil levant !...

Poursuivant sa carrière,  
Il noyait l'univers dans ses flots de lumière ;  
Et le flambeau mouvant  
Et la lampe, sa compagne,  
Croyaient que c'étaient eux qui répandaient ainsi,  
Dans le ciel et sur la campagne,  
Cette douce clarté qui les noyait aussi.

—  
*Vos systèmes menteurs pensent de la nature,  
O philosophes vains, éclairer les secrets,  
Voyez-les donc pâlir quand la Foi, l'Écriture  
Proclament leurs décrets !*

## FABLE VIII

### LE BROCHET EMPRESSÉ

Dans un lac entouré de charmantes collines,  
Un lac au loin connu pour ses limpides eaux,  
Et tout près duquel les oiseaux  
Eparpillaient leurs notes argentines,  
Des poissons prenaient leurs ébats.  
Ils descendaient au fond, montaient à la surface,  
Se disputant avec audace  
Les moindres appâts.

Un pêcheur dans ce lac ayant jeté sa ligne,  
 Un gros brochet,  
 Qui s'approchait,  
 Vit son intention maligne  
 Et se dit aussitôt qu'il devait protéger  
 Ses amis, ses semblables :

“ Si j'étais, pensa-t-il, en un pareil danger  
 Leurs avertissements me seraient agréables.”

Là-dessus le voilà  
 Qui va de ci de là,  
 Avec une ardeur insensée,  
 Accostant, sans façons,  
 Gros et petits poissons  
 Pour leur dire à tous sa pensée :

— Prudence ! gare à vous ! prudence, mes amis !  
 N'allez pas en ce lieu, fuyez bien cette rive :  
 Un vieux pêcheur arrive !  
 L'insolent, il a mis  
 Dans nos tranquilles ondes  
 Ses traîtres hameçons et ses appâts immondes.  
 Voilà comme en ces temps mauvais  
 On respecte nos chers asiles !

Vous êtes avertis, alors soyez dociles,  
J'ai fait mon devoir, je m'en vais.

Content d'avoir prouvé qu'il avait des entrailles,  
Il partit. Mais, hélas ! ô destin imprévu !  
Lui-même il s'en alla se prendre dans les mailles  
D'un filet qu'il n'avait pas vu.

---

*C'est faire une sottise extrême  
Que de donner à ses pareils,  
Tous les jours, de sages conseils  
Et ne pas veiller sur soi-même.*

---

## FABLE IX

### LES DEUX LAMPES

Une servante vint, ainsi que de coutume,  
A l'approche du soir,  
Pour allumer les lampes du boudoir.  
Or, la première qu'elle allume  
Brille d'une vive clarté  
Au fond de son tuyau de verre ;  
La seconde, prenant une allure sévère,  
Refuse obstinément, même avec dureté,  
De se laisser couvrir, comme sa sœur aînée,  
D'une fragile cheminée :

— Pourquoi mettre à mon front cet absurde bandeau ?

Voulez-vous cacher ma lumière ?

Je me suffis, je pense ; ôtez-moi ce fardeau,

Ou je le brûle au point de le mettre en poussière.

La servante obéit ; et la lampe, aussitôt,  
Se mit à dégager, comme dans un tripot,  
Au lieu d'une clarté pure et toute animée,  
Une pâle lueur et beaucoup de fumée.

---

*Si tu ne revêts point la douce humilité  
Tu seras sans éclat comme sans pureté.*

---

## FABLE X

### LE HIBOU DEVENU JUGE

Un hibou de nos bois, aux jours de sa jeunesse,—  
D'aucuns disent, pourtant, que c'est dans l'âge mûr,—  
Avait vendu son droit d'aïnesse,—

Le fait est sûr,—  
Pour un plat de lentilles  
Sous forme de chapons  
Et d'autres pièces bien gentilles.

Or, comme les fripons  
Ne sont pas fort souvent punis en ce bas monde,  
Et qu'ils arrivent même à tenir le haut rang,  
Notre hibou, servi par sa morgue profonde,  
Chez les siens, pas ailleurs, arriva sur le banc  
Des juges.

Pour quelqu'un qui craignait le banc des accusés  
C'était bien, n'est-ce pas, le plus sûr des refuges.

Jamais ses jugements ne furent révisés,

Il faut au moins le reconnaître.

Pourquoi ? Je ne saurais le dire. C'est peut-être  
Qu'ils étaient sans appel, comme le beau fatras

De quelques uns de nos feux magistrats.

Cependant bien souvent il excusa des crimes

Comme on excuse un tout petit péché ;

Mais plus souvent encore— il fallait des victimes—

De pauvres innocents eurent le cou tranché.

—

*Un juge corrompu— ce n'est pas introuvable—*

*Discerne mal la vérité,*

*C'est la morale de ma fable*

*Dans toute sa sincérité.*

## FABLE XI

### LE RENARD ET L'OURS

Un renard qui, je pense, avait eu bonne école,  
Trouvant une perdrix prise dans un collet,  
Se dit :

—C'est bien à moi ; le chasseur me la vole  
Comme je vole aussi quand je croque un poulet ;  
Je l'emporte.

Il la prit. Alors un ours morose,  
Jaloux du bon morceau, lui barra le chemin.  
Le renard salua son terrible voisin  
Et voulut s'échapper.

—Il me faut autre chose,  
Lui dit le vieux grognard.

—Vous faut-il deux saluts ? demande le renard  
Avec une peur mal cachée.

—Il me faut la perdrix.

—Ce n'est qu'une bouchée,  
Mais, bah ! partageons-la. Je voudrais faire plus...

—Je veux tout ; ne fais pas de discours superflus ;  
Et quand j'aurai croqué cette bête emplumée,  
Foi d'ours canadien !  
Si ma faim n'est pas calmée  
Je te croquerai bien.

—Tu n'auras rien, brigand, c'est moi qui te l'assure,  
Réplique le renard à son vieux souverain.  
Et, d'un bond, il recule au bord d'une fissure  
Qu'il vient d'apercevoir au milieu du terrain.

—Comment, maraud, tu me jettes l'insulte  
A moi le roi des bois ? dit l'ours tout irrité ;  
Tu connaîtras bientôt la peine qui résulte  
D'une telle témérité.

—Viens donc, ô roi des bois, je t'attends, et sans crainte :  
Je suis solide comme un roc.

L'ours s'élança. Pour éviter le choc,  
Le renard, dont la bravoure était feinte,  
Fit un saut de côté. L'ours tomba lourdement  
Dans l'ouverture béante  
En poussant un gémissement,  
Et le renard reprit d'une voix obligeante :

—Quand vous serez sorti n'oubliez pas, seigneur,  
De venir me voir tout de suite ;  
Vous me ferez beaucoup d'honneur  
Et la perdrix sera bien cuite.

*On ne saurait avoir tort  
De demander à la ruse  
Ce que la force nous refuse  
Quand le méchant est le plus fort.*

---

## FABLE XII

### LE DAIM IMPRUDENT

Un daim trop curieux sortit de son domaine  
Pour s'approcher de l'homme et voir les champs féconds.  
Pendant qu'il courait dans la plaine,  
Franchissant, dans ses bonds,  
Les grands fossés de ligne et les hautes clôtures,  
Quelques chiens vagabonds l'aperçurent soudain.  
La chasse commença. La peur et ses tortures  
Étreignirent d'abord le cœur du pauvre daim,  
Puis il se mit à fuir.

Les chiens, de bonne race,

Flairant sa trace,

Le poursuivent toujours et le serrent de près.

C'est à qui lui fera la première morsure.

Mais il voit un fermier qui creuse ses guérets,

Et cela le rassure.

Il s'élançe vers lui ; c'était son seul recours.

L'homme arrête les chiens, même il les met en fuite.

— Merci bien de votre secours ;

Je m'en vais tout de suite,

Dit le daim aux abois,

Les miens m'attendent dans les bois.

— Pas du tout, mon mignon ; vous me devez la vie,  
J'entends bien vous garder et prendre soin de vous.

Vous allez faire des jaloux ;

Venez.

La pauvre bête, humblement asservie,

Suivit son maître, et, pendant le trajet,

Se demanda souvent quel était son projet.

Elle fut mise en bergerie,  
Fut caressée et bien nourrie,  
Mais, un bon matin,  
On la tira de là pour en faire un festin.

---

*L'imprudent qui dépense et follement s'endette,  
Harcélé tout à coup par plus d'un créancier,  
Croît trouver un sauveur quand, hélas ! il se jette  
Dans les serres de l'usurier.*

---

## FABLE XIII

### L'AVARE SUR LE POINT DE MOURIR

Un vieil avare, un de ces ladres  
Qui portent barbe sale et n'ont point de rasoir,  
Qui n'osent pas se mettre en face d'un miroir,  
Qui collent à leurs murs des images sans cadres,  
Et, pour dépenser moins, n'osent pas se nourrir ;  
Un vieil avare, dis-je, allait enfin mourir  
Et sentait des regrets difficiles à peindre.  
Il fit venir à lui son unique neveu :

— Mon neveu, lui dit-il, inutile de feindre,  
 C'est fini, je m'en vais ; eh bien ! écoute un peu :  
 Je vois avec terreur mon étrange folie.  
 Que me sert, dis-le moi, d'avoir dompté mes sens,  
 En me privant de tout, depuis mes premiers ans ?

Ah ! vraiment cela m'humilie.

Que me sert-il d'avoir, pour ménager mon bois,  
 Près du foyer éteint grelotté tant de fois ?  
 Que me sert-il d'avoir, par pure économie,  
 Marché tête et pieds nus durant les jours d'été ?

Ah ! c'est une infamie,

Je le confesse en vérité,

Que de se priver tant pendant si courte vie !  
 Et, pour me bien punir, si je tenais encor

L'existence qui m'est ravie,

Je voudrais renoncer à voir mes pièces d'or.  
 Plus que cela ! Je crois que pour des pièces fausses  
 Je les échangerais..... J'y serais bien perdant,  
 Va, car l'or en est pur et puis elles sont grosses.....

— Cher oncle, voyez donc comme je suis prudent,  
 Repartit le neveu ; dans ma sollicitude  
 J'ai remplacé l'or pur par un autre métal  
 Qui ne vaut rien du tout, j'en ai la certitude.

—Comment ! tu m'as volé mon petit capital ?  
Mon or si précieux tu me l'as, en cachette,  
Changé pour des jetons que personne n'achète ?  
Sur des pièces de cuivre, hélas ! infortuné,  
Comme devant l'or pur je me suis prosterné !  
J'en mourrai de honte et de peine !.....

Oh ! laisse-moi.....

Ma fin aurait été sereine,  
Ingrat neveu, sans toi.

---

*Lorsque l'on se fait vieux l'on croit quitter le vice*

*Et c'est le vice qui nous fuit :*

*La passion qui dort n'est que de l'artifice ;*

*Elle porte au réveil toujours le même fruit.*

---

## FABLE XIV

### LES DEUX ARBRES

Deux arbres à l'épais feuillage,  
Où l'oiseau chaque soir faisait son babillage,  
Deux grands arbres étaient voisins :  
Mais l'un avait passé, dans un vallon sauvage,  
A l'abri de l'orage  
Des jours sereins,  
L'autre, tout au-dessus, au sommet de la côte,  
Avait été souvent  
Fouetté du vent.

—Tu trembles, tu te plains, et c'est bien par ta faute,—  
Dit, à son vieil ami, l'arbre vert du vallon,

Un jour que l'aiglon

Hurlait au front de la colline

Et que l'arbre d'en haut se tordait en tous sens—

Descends donc près de moi, pauvre insensé, descends !

Ici pas de tempête ; à peine l'on s'incline ;

A peine un souffle frais caresse nos rameaux,

Et l'on est à l'abri de presque tous les maux.

L'autre ne répond pas. Tout entier à la lutte,

Il se courbe et se dresse, il s'agite et frémit ;

Ses racines de fer au sol qui s'affermît

Se cramponnent plus fort pour empêcher la chute.

Enfin, malgré le vent qui brise tout,

Sur la cime il reste debout.

Alors, au fond de la vallée,

La tempête ailée

Pour la première fois s'élançe avec fureur,

Et, semant partout la terreur,

Ainsi que la faux rase

Les épis au temps des moissons,

Elle brise, elle écrase,

Les grands arbres et les buissons.

*L'on ne vaincra jamais l'homme qui sut combattre,  
Dès le commencement, contre l'adversité ;  
Mais un souffle, en passant, suffira pour abattre  
Celui qui n'a jamais lutté.*

---

## FABLE XV

### L'ARBRE SEC ET L'ARBRE DÉPOUILLÉ PAR L'AUTOMNE

Deux arbres s'élevaient au milieu d'une plaine,  
Tristes et dénudés, car de leur froide haleine  
Les bises de l'hiver  
Avaient déjà flétri le chaume et le bocage.  
L'un des deux, toutefois, pour perdre son feuillage,  
N'avait pas attendu l'automne. Un petit ver,  
En le mordant au cœur, avait gâté sa sève.  
Quand le cœur est atteint, la vie, hélas ! achève.

Ses rameaux sans vigueur séchèrent tour à tour  
 Sans retour,  
 Les plus hauts les premiers ; car il faut de la force  
 Sous l'écorce  
 Pour faire reverdir les branches du sommet,  
 Comme il faut de la flamme  
 Dans notre âme  
 Pour nourrir les vertus que le Seigneur y met.

Cet arbre malheureux voyait avec envie  
 Son ancien compagnon auprès de lui fleurir,  
 Mais il gardait le ver qui le faisait périr.

—Quand l'automne viendra, sur sa cime flétrie  
 Pas plus, se disait-il, que sur mes vieux rameaux  
 Ne se réuniront les gais petits oiseaux ;  
 Oui, quand viendra l'automne,  
 Il perdra sa couronne  
 Et vers le sol jauni penchera son front nu ;  
 Et ceux-là qui l'ont connu,  
 En le voyant, pourront sourire.

En effet, l'hiver arriva ;  
 Puis l'arbre sec se prit encore à dire :

—VII.

Je le savais bien, moi, que tu serais superbe !...

Mais, non, tu n'es pas beau : ta couronne est dans l'herbe ;

Il ne t'en reste rien.

C'est dommage,

Car tu la portais bien,

Je t'en rends témoignage.

—Garde tes dars propoz, avait dit le voisin,

Je me repose ;

Le sommeil et la mort ne sont pas même chose ;

Attends la fin.

Quand revint le printemps avec les tièdes brises,

Que le soleil sourit,

L'un fleurit

Et l'autre s'affaissa sous ses écorces grises.

*Dans la tombe, c'est vrai, l'homme à l'homme est pareil,  
Et le méchant, trompé, réclame la victoire.*

*Il sera dans la honte et le bon, dans la gloire,  
Au grand jour du réveil.*

## FABLE XVI

### LA MOUCHE ET L'ARAIGNÉE

Une araignée, un jour, lasse d'être accroupie  
Dans son filet léger,  
Se mit à voyager.

C'était le seul moyen de jouir de la vie,  
Le plus noble du moins,  
Se disait-elle,  
Et quelque bagatelle

Lui suffirait pour ses besoins.

Elle partit se glissant jusqu'à terre  
Au moyen de son fil qui s'allongeait toujours :

—Oh! que le monde est grand! l'immensité m'atterre!—

Reprit-elle en touchant le tapis de velours

D'une chambre fort bien meublée—

Je suis brave pourtant et je me sens troublée...

Mais n'importe, avançons! ajouta-t-elle encor.

Et la voilà partie. Elle trotte sans cesse ;

Elle monte et descend, se trémousse et s'empresse,

Touche à tout: aux plaqués, aux faïences, à l'or,

Sans accident jamais ni rencontre fâcheuse.

Mais il n'est ici bas de bonheur si constant

Qu'il ne soit, à la fin, rompu pour un instant,

Et notre voyageuse

Glissa dans un vase profond.

Elle crut, tout d'abord, qu'elle pourrait sans peine

Sortir, d'un bond,

De ce vase de porcelaine.

Ses pattes ne mordirent pas

Sur la paroi polie.

Elle vit sa folie,

Mais cela ne pouvait la tirer d'embarras.

Le hasard fit descendre auprès d'elle une mouche.

—Sauve-moi, lui dit-elle, et que mon sort te touche,  
 Nous ferons amitié ;  
 J'ai fameuse mémoire  
 Et je me ferai gloire  
 De chanter ta pitié.

La mouche qui n'est pas, après tout, fort méchante,  
 Bien qu'elle chante  
 En nous piquant,  
 Prend la captive en croupe  
 Et, se moquant  
 Des hauteurs de la coupe,  
 L'emporte, d'un coup d'aile, assez loin du danger.  
 On se sépare alors, mais non sans échanger  
 Une bonne parole.  
 La voyageuse trotte et la mouche s'envole.

A quelque temps de là, tout en l'air, dans un coin,  
 Une araignée, au milieu de sa toile,  
 Epiait avec soin,  
 Comme à travers un voile,  
 Les mouches de l'appartement,  
 Et tout à coup, bonne fortune !  
 Elle en vit une  
 Qui s'engageait imprudemment  
 Et s'empêtrait dans son fil traître.

—Tu vas servir à me repaître,  
Dit-elle avec aigreur.

La mouche eut peur  
Mais elle retrouva bientôt son assurance :

—Mon amie, à ton tour,  
Dit-elle, rends-moi l'espérance !  
C'est moi qui, l'autre jour,  
T'ai sauvé l'existence,  
Lorsque ton imprudence  
T'avait précipitée au fond d'un vase creux.  
Mon cœur fut généreux,  
Le tien ne l'est pas moins, oh ! non, j'en suis bien sûre.

L'araignée écoutait. Soudain  
Elle lui fit une morsure  
Et dit :

“ J'ai faim ! ”

---

*La faim est la complice  
De beaucoup de forfaits ;  
Elle fait taire la justice  
Et fait oublier les bienfaits.*

---

## FABLE XVII

### LA LUTTE POUR LE SCEPTRE CHEZ LES ANIMAUX

Un jour les animaux sauvages,  
Voulant imiter les humains  
Dans leurs politiques desseins,  
S'assemblèrent sur les rivages  
D'un fleuve profond,  
Au pied d'un rocher solitaire  
Où l'aigle avait bâti son aire,  
Afin de discuter à fond  
S'il était opportun d'élire pour la vie,

Ou pour un terme seulement,  
 Non pas un roi,—cela vraiment  
 Sent trop la tyrannie,—  
 Mais un bon Président  
 Qu'on traite comme un hôte,  
 Que l'on met, que l'on ôte  
 Avec un zèle ardent.

On s'entendit tout de suite :

Le président élu  
 Resterait président durant bonne conduite.

Le décret fut lu,

Et chacun l'approuva sur l'heure à sa manière.

—Qui sera chef ? dit l'ours sorti de sa tanière  
 Avec l'espoir au cœur.

—Ce sera le vainqueur

Dans une joute,

Et sans doute,

Sire, ce sera vous, dit le renard malin.

—Mais qu'allons-nous tenter ? quel combat ? quelle lutte  
 Sera-ce le plus fort, sera-ce le plus fin

Qui règnera sur nous après cette dispute ?

Reprit le loup-cervier.

—Que se soit le premier  
Qui touchera la rive,  
Dit d'une voix craintive  
Le timide castor.

—Tu ne penses qu'à toi, malheureux amphibie !  
Renonce à ta lubie ;  
Pour cette course-là tu peux attendre encor,  
Réplique durement une méchante hyène.

—Pas de gêne ;  
Que chacun, mes amis, s'exprime à sa façon :  
Il faut donner à l'homme une bonne leçon,  
Dit un grand original en braulant sa ramure.

Un long murmure  
Accueillit ce discours en trois ou quatre mots.  
Les prétendants allaient se montrer aussi sots  
Que les hommes eux-mêmes  
En ne s'entendant point sur l'objet du combat,  
Et le débat  
Commençait à traîner en des longueurs extrêmes,  
Quand un aigle orgueilleux,  
Ouvrant ses larges ailes,

Du haut du rocher sourcilleux  
Les plaisanta sur leurs querelles.

—Nous sommes bafoués par cet impertinent,  
Dit un jeune lion, secouant sa crinière,  
Vengeons-nous donc incontinent  
En allant le chasser de sa retraite altière,  
Et le premier rendu,—  
Que ce soit entendu,—  
Sur son front anobli mettra le diadème.

Aussitôt dit aussitôt accepté.  
Chacun voulant saisir l'autorité suprême,  
S'élance avec impétuosité  
A l'assaut de la côte  
Abrupte et haute.

Mais que de vains efforts ! que d'efforts malheureux !  
Les pieds et les genoux des plus aventureux  
Se déchirent sans cesse aux angles de la roche ;  
Au moment qu'il approche,  
Hélas ! plus d'un héros  
Tombe et se rompt les os.

Cependant un serpent se glisse avec prudence  
Parmi la mousse dense

Et dans les fentes du rocher ;  
Il passe à travers les fascines,  
Il réussit à s'accrocher

Aux rameaux, aux racines,  
Arrive le premier sur les âpres sommets,  
Et, pour se mettre en règle,  
Jette le nid de l'aigle  
Sur ses nouveaux sujets.

---

*Citoyens à la forte trempe  
Qui voulez noblement atteindre le pouvoir,  
Faites place à l'homme qui rampe  
Et monte sans se faire voir !*

---

## FABLE XVIII

### L'AIGLE ET LE SERPENT

Un serpent— je ne sais trop de quelle famille,  
Mais un ambitieux ;  
On sait qu'il en fourmille,—  
Un serpent, dis-je, déjà vieux,  
Voulut sortir enfin de son marais immonde  
Et grimper sur les rocs où nichent les aiglons.

—Nous allons, se dit-il étonner tout le monde  
Et montrer ce que nous valons.

En roulant ces pensers dans son esprit de bête,  
Il atteignit l'arrête  
Du rocher.

L'aigle, qui le vit approcher,  
Craignit pour sa progéniture  
Et se mit l'âme à la torture  
Pour trouver le moyen d'éviter un malheur.

Avec les vaniteux il est bon de se taire  
Ou de vanter bien haut leur menteuse valeur ;  
L'aigle salua jusqu'à terre :

—Je ne puis revenir de mon étonnement,  
Dit-il. Monter ici sans ailes, quel mystère !  
Je voudrais voir le loup, le lion, la panthère  
Gravir ainsi que vous cet âpre escarpement :  
Ils en sont incapables ;  
Ils se vantent, pourtant, de régner tous sur vous.

—Sur moi ? Vous voyez qu'ils sont fous  
Autant qu'ils sont coupables.

—C'est vrai, répondit l'aigle avec un air soumis.  
Tenez ! les voyez-vous, ajouta-t-il encore,

Ces lâches ennemis  
 Qu'autant que vous j'abhorre ?  
 Ils font, dans leur courroux,  
 Contre vous alliance,  
 Car de votre vaillance,  
 Ils sont jaloux.

Peut-être pourront-ils, après assez de peines,  
 Arriver jusqu'ici,  
 Mais pour monter plus haut leurs forces seraient vaines  
 Et leur courage, vain aussi.

—Et moi, fit le serpent avec inquiétude,  
 Que puis-je donc faire de plus ?  
 Pour m'élever encor, j'en ai la certitude,  
 Mes efforts seraient superflus  
 Puisque je suis enfin arrivé sur la cime.

—Je vous prêterai bien mes ailes, mon ami ;  
 Et le lion et la fourmi  
 Seront tout un pour vous, de la hauteur sublime  
 Où vous les verrez.

—Mais comment, moi serpent, me servir de vos ailes ?  
 Vous me le direz,  
 Car ce sont là pour moi des choses fort nouvelles.

—Je volerai pour vous, mon cher concitoyen ;  
La chose est bien facile.  
Tenez, soyez docile,  
Je vais vous montrer le moyen.

L'aigle, à cette parole,  
Prend le reptile et vole  
Sur l'abîme profond.

—Vois donc, dit le serpent, toutes ces sottes bêtes  
Qui, pour me regarder, lèvent au ciel leurs têtes :  
Mon audace les confond.

—Pour être plus sincère  
Et ne point te fourber,  
Je crois, dit l'aigle ouvrant sa serre,  
Qu'elles te regardent tomber.

—  
*L'ignare ambitieux, qui se croit un grand sire  
Et qui veut tout soumettre à son absurde empire,  
Finit assez souvent  
Comme ce vieux serpent.*

## FABLE XIX

### LE SCULPTEUR ET LA MADONE

Un sculpteur de renom quelque peu philosophe,  
Un homme d'une étoffe  
Avariée un peu,  
Croyait, il est bien vrai, l'existence de Dieu,  
Mais disait, tout de même,  
Que cet Être suprême.  
Nous trouve trop petits pour s'occuper de nous,  
Et que, par conséquent, il est fort inutile  
Pour notre humanité futile  
De se mettre à genoux.

Certains gens croyaient à sa parole,  
Car, voyez-vous, la thèse la plus folle  
Trouve des partisans, il faut en convenir,  
Pour la soutenir.

Notre sculpteur fouilla donc un bloc de Carrare  
D'une blancheur fort rare  
Avec son magique ciseau.

Il travailla longtemps. Sous les coups du marteau  
L'on vit se dessiner une belle madone.

Son air était si pur, ses traits, si gracieux,  
Qu'elle semblait avoir ce feu que l'âme donne  
Et qu'elle prend aux cieux.

Et l'artiste, ravi de son œuvre sublime,  
Ne sortait qu'à regret de son humble atelier ;  
Un sentiment d'amour étrange et légitimé  
A ce fruit de ses mains paraissait le lier.

Il y rêvait avec ivresse ;

Il en parlait toujours ;

Il triomphait dans les concours,

Et puis sa renommée agrandissait sans cesse.

Cependant, un matin,  
Auprès de sa statue il en voit, ô merveille !  
Une autre tout à fait pareille,

Ses yeux ont un éclat divin,  
Puis une larme,  
Les voilant à demi, leur donne un plus doux charme.  
Un rayon tout mystérieux  
Autour de son front glorieux  
Décrit une auréole,  
Et jette doucement  
Dans l'humble appartement  
Une lumière chaste et molle.

Le sculpteur s'arrête étonné :

— Quel rival fortuné  
Est venu m'écraser du poids de son génie ?  
Dit-il. O cruelle avanie !  
Je briserai mon œuvre et ne tenterai plus  
Des efforts superflus !

La madone nouvelle  
Eut un souris bien doux :

— Ne soyez pas jaloux,  
Mon enfant, lui dit-elle,  
De l'œuvre du Seigneur.

Aimez pour votre honneur,  
Gardez pour votre gloire,  
Vous pouvez bien m'en croire,  
L'ouvrage de vos mains ;  
Mais croyez-le, je vous l'atteste,  
L'artiste céleste  
Qui m'a faite d'un souffle aime bien les humains.

---

*Dieu ne peut faire aucune chose  
Qui ne soit très-digne de lui ;  
Il est donc insensé celui-là qui suppose  
Que Dieu dédaigne l'homme ou lui refuse appui.*

---

## FABLE XX

### LES DEUX ARBUSTES ET L'ONDÉE

L'hiver a quelquefois des jours de chaude pluie,  
De même que l'été, des jours de froids brouillards ;  
La jeunesse a des pleurs qu'une espérance essuie,  
Le vieillard, des plaisirs qui mouillent ses regards ;  
Et ce triste ou joyeux mélange  
A pour nous comme un charme étrange  
Qui nous attire et nous fait mal.

Cette réflexion, malgré l'invraisemblance,  
Deux arbres la faisaient, au temps de leur enfance,  
Dans leur langage original.

C'était pendant l'hiver et, la température  
S'élevant tout à coup comme au mois de juillet,  
Plus d'un ruisseau reprit avec désinvolture,  
Son cours dans les champs de millet ;

Et l'orage

Avec rage

Fouetta les rameaux gris

De nos arbres surpris.

Le plus petit des deux, s'emportant, fit un geste  
Pour secouer les gouttes d'eau,  
Et dit à son voisin :

—Pour moi, j'en ai de reste

De cet humide cadeau ;

Quand je serai sous mon feuillage

Le firmament pourra pleuvoir.

Je voudrais bien savoir—

Ce n'est point de l'enfantillage—

Pourquoi cette pluie en hiver.

Et l'autre répondit :

—L'on ne vit que d'hier ;  
 Il faut savoir attendre  
 Si l'on veut tout entendre.

—Attends, c'est ton affaire, et comprends si tu peux ;  
 Pour moi je n'aime pas— mes paroles sont franches,—  
 Toutes ces gouttes d'eau qui tombent sur mes branches,  
 Et pour m'en délivrer je fais ce que je veux.

En hiver le doux temps n'est que d'une journée.  
 L'orage passa vite et le ciel devint clair ;  
 La course du ruisseau fut encore enchainée  
 Et nul vol ne brava la froidure de l'air.

Alors l'un des arbustes,—

Celui qui n'avait pas, en parlant avec fiel,  
 Secoué l'eau du ciel,

Et dit des paroles injustes—

L'un des arbustes vit, sur ses rameaux charmants,  
 Des flots de diamants,  
 Des guirlandes étranges,  
 Des perles et des franges ;

Mais l'autre s'inclina de honte et de regret,  
 Car sur ses branches dénudées  
 Il n'avait pas voulu, prenant un ton aigret,  
 Supporter les ondées,

*Les peines, les chagrins qui remplissent nos jours  
Par la soumission se transforment en joies ;  
Ils épurent notre âme et sont les grandes voies  
Qui mènent de la haine aux célestes amours.*

---

## FABLE XXI

### LES DEUX LIVRES

Deux livres reposaient sur la même tablette :

Un ancien, un nouveau.

L'un étalait aux yeux une riche toilette

Faite de marcquin et non de simple veau,

Était doré sur tranche

Et portait marge blanche

Large comme deux doigts ;

L'autre n'avait, je crois,

Que demi-reliure,

Et plus d'une éraillure,  
En guise de rayons, marquetait le couvert.  
Il avait fort souffert  
Ou de l'indifférence ou bien de la malice.

Quand je dis "reposaient" je ne rends pas justice  
Au plus brillant des deux, en vérité ;  
Car il était souvent, par quelque main mignonne,  
Ouvret et feuilleté.

Le plus vieux reposait. Presque jamais personne  
Ne venait le trouver pour causer avec lui ;  
On redoutait l'ennui.

Mais les rares lecteurs qui parcouraient ses pages  
Comprenaient sur le champ son efficacité :

Ils devenaient prudents et sages  
Et trouvaient le secret de la félicité.  
Ceux qui feuilletaient l'autre acquéraient, au contraire,  
Un esprit téméraire  
Et confondaient souvent, dans leur fierté,  
L'abus avec la liberté.

Sous son masque charmant, voyez-vous, le beau livre  
Cachait certain poison  
Qui doucement enivre  
Et trouble la raison ;

Mais, d'une expérience sûre,  
Le vieux bouquin  
Pouvait guérir toute blessure  
Faitte par son voisin.

---

*Les personnes légères  
Nous amusent parfois mais nous nuisent toujours,  
Et les hommes sévères  
Nous déplaisent souvent en nous portant secours.*

---

# LIVRE DEUXIÈME

---

## FABLE PREMIÈRE

### LE CYGNE

Dans la nappe d'or d'un fleuve paisible,  
A l'heure où s'en va le bac du pêcheur,  
Un cygne mirait, fier de sa blancheur,  
En se balançant, son galbe flexible ;  
Puis autour de lui des cercles nouveaux,  
Toujours s'éloignant sur les claires eaux,

Tracèrent tour à tour comme une auréole.  
 Un poisson jaloux, prenant la parole,  
 Aux autres poissons dit en le voyant :

—Souffrirons-nous donc dans notre domaine  
 Ce fier étranger au col ondoyant ?  
 Son vol l'apporta que son vol l'emmena ;  
 Il est un oiseau, non pas un poisson.

—Qu'il s'en aille loin ! dit, à l'unisson,  
 Le chœur menaçant des poissons stupides,  
 Et tous contre lui s'élançant alors.

Le cygne ouvre, ému, ses ailes rapides  
 Et vole en chantant jusque sur les bords.

—De quel droit viens-tu ? dit un quadrupède,  
 Sortant irrité de l'ombre des bois—  
 Je ne souffre pas qu'on me dépossède ;  
 Va-t-en dans les airs.

Le cygne, aux abois,  
 Nagea dans l'air pur et dans la lumière,  
 Modulant encore un soupir divin.

Alors tout à coup, la tête première,  
D'un nuage noir fondit l'aigle vain :

— Descends, lui dit-il, tu n'es pas des nôtres !  
Sur le sol hai souvent tu te vautres  
Comme l'animal qui ne vole pas ;  
Comme un vil poisson tu nages, toi cygne,  
Et tu prends dans l'eau tes joyeux ébats.  
Descends, ou, vois-tu, j'appelle d'un signe,  
Pour te foudroyer, mes sujets de l'air.

Le cygne s'enfuit au fond du ciel clair.  
Depuis ce temps-là dans la solitude  
Le suave oiseau se cache avec soin ;  
Il soupire seul, plein d'inquiétude,  
Et le moindre bruit le fait fuir au loin.

—

*Parmi nous, hélas ! souvent le génie  
A même destin que le cygne doux ;  
Il sème, en passant, des flots d'harmonie ;  
On le méconnaît, et de vils jaloux*

*Le poursuivent loin de leur sale bave,  
Le génie errant, nulle part souffert,  
Qui jette en son vol un hymne suave,  
Le génie errant cherche le désert.*

---

## FABLE II

### LES DEUX CHEVAUX

—Je te plains, mon ami, mais je ne puis rien faire  
Pour adoucir ton sort.

Souffre avec patience. A chacun son affaire.  
Puis te voici, du reste, au port.

Cette parole fière et bien peu charitable  
Était dité, un bon jour, dans le fond d'une étable  
Et d'un air joyeux,  
Par un jeune cheval au poil lisse et soyeux,

A son compagnon d'existence  
 Dont la misérable pitance  
 Ne pouvait, à coup sûr, faire des envieux.

Ce dernier était vieux ;  
 Il avait le poil long et la croupe pointue,  
 L'oreille rabattue,  
 La robe d'un gris sale et de la cire aux yeux :  
 Il était chassieux.

On l'appelait souvent, et sans plaisanterie,  
 Le paria de l'écurie.

L'autre était bien traité,  
 Etrillé, puis frotté ;  
 Il mangeait de l'avoine et portait couverture,  
 Revêtait harnais blanc, traînait belle voiture.

Le vieux se plaignait-il ? Je ne dirai pas non.  
 Il se plaignait un peu quand, après la journée,  
 Il comparait sa vie infortunée  
 Au destin glorieux de son gai compagnon.  
 Mais celui-ci, prenant des allures malignes,  
 Lui répondait alors, en soufflant du naseau,  
 Ce que nous avons lu dans les premières lignes  
 De notre fabliau.

Or, il advint une disette.  
Il fallut faire la diète,  
Puis ensuite un repas par jour ;  
On mit à mort la basse-cour  
Et l'étable et la bergerie.

Le fléau cependant redoublait de furie.  
On parla de tuer le plus jeune cheval ;  
L'autre était trop vieux et trop maigre.  
Notre jeune et bel animal  
Se montrait, ce jour-là, tout pimpant, tout allègre.

—Pauvre ami, lui dit-on, caressant de la main  
Son épaisse et longue crinière,  
Oui, voilà notre heure dernière  
Et nous allons mourir de faim  
Si tu ne fais un sacrifice.

—Je vous comprends très-bien, dit le présomptueux,  
Vous prenez le vieux gris. Ce serait monstrueux  
Que de refuser ce service,  
Et je m'en séparerai bien ;  
Il n'est, au reste, propre à rien.

—Pas même à manger, dit le maître,  
Et c'est toi qu'il nous faut.

—Moi ? reprit l'animal faisant un soubresaut.

—Toi.

—Mais, voyez un peu, je suis, sans le paratre,  
Joliment maigre aussi.

—Nous t'aimerons ainsi.

Il se plaignit en vain de cet arrêt atroce,

Il fallut marcher au trépas.

Quand il passa tremblant près de la vieille rosse,

La vieille rosse dit tout bas :

—Je te plains, mon ami, mais je ne puis rien faire

Pour adoucir ton sort.

Souffre avec patience. A chacun son affaire.

Puis te voici, du reste, au port.

---

*Aimez votre mansarde,  
Pauvres qui n'avez que l'honneur :  
Bien souvent du bonheur  
L'indigence est la sauvegarde.*

---

## FABLE III

### LE JEUNE RENARD ET LE LOUP

Un loup de belle taille  
Et de grand appétit,  
Un bon matin, partit  
Pour faire ripaille ;  
Mais, par un fâcheux accident  
Et malgré sa longue tournée,  
Il ne trouva de la journée  
Rien à se mettre sous la dent.

Il s'en allait, baissant la tête,  
Clopin-clopant et l'œil hagard,  
Quand il aperçut un renard  
A l'air légèrement honnête.

L'accoster poliment  
Fut l'affaire d'un moment :

—Si vous vouliez, brave confrère,  
On irait de société  
Pour manger à satiété  
Et même faire bonne chère.  
Je suis fort et vous êtes fin ;  
L'on aurait vraiment peu de chance  
Si, ne pouvant faire bombance,  
L'on n'apaisait du moins la faim.

—Mon frère, votre idée est bonne :  
Je signe avec vous un traité,  
Et vive la fraternité !  
Mais, pour que le succès couronne  
Sans plus tarder notre projet,  
Partons ; vous n'aurez pas sujet  
De regretter votre démarche.

—Depuis le matin que je marche  
J'ai déjà fait plus d'un bon coup,  
Reprit le loup.

—On a, là-bas, cueilli des pommes,  
Il doit en rester sur le sol :  
C'est le temps où rentrent les hommes...  
Des pommes, c'est toujours un vol ;  
Allons, ne manquons pas d'en prendre,  
Dit le renard.

—O mon mignon,  
Nous sommes faits pour nous comprendre !  
Dit le loup à son compagnon.

Ils se mirent tous deux en route,  
N'ayant sur leur succès nul doute.  
Ils ne trouvèrent pourtant rien,  
Rien qu'une pomme au fond de l'herbe,  
Mais elle était vraiment superbe  
Et valait bien  
Deux ou trois pommes ordinaires.  
C'est le renard qui la trouva.

—Donne, lui dit le loup, on va  
La manger sans préliminaires.

Le renard aurait bien voulu  
Garder pour lui la faible aubaine,  
Mais de son compère goulu  
Il redoutait la haine.

—La voici, fit-il humblement,  
Partage bien également.

—Tu doutes de moi ce me semble ?  
Reprit le loup avec hauteur.  
Je ne suis point un ergoteur  
Et nous partagerons ensemble  
D'après une équitable loi.  
Cette pomme sera pour moi,  
Et toi tu prendras la deuxième.  
Le marché n'est point hasardeux,  
Et je suis la justice même.

—Mais si l'on n'en trouve pas deux ?

—Alors tu mangeras les restes  
De celle-ci.

—Bah! les pommes d'ici,  
Dit le renard, sont indigestes,  
Et je m'en vais ailleurs  
Chercher des fruits meilleurs.

---

*Dans toute affaire où l'on n'apporte  
La plus sincère honnêteté,  
Le plus fort fait toujours en sorte  
D'amener tout de son côté.*

---

## FABLE IV

### LE RENARD ET LE VIEUX LOUP

Un renard, rancunier en diable,  
Suivait depuis longtemps un loup,  
Se montrait serviable  
Et le vantait beaucoup :  
Ce n'était là qu'une mesure  
Pour se venger avec usure  
S'il en avait l'occasion.

La cause de cette rancune,—  
Pour ne pas faire de lacune

Je dois y faire allusion—  
Venait d'une pomme superbe  
Que le renard, dans un verger,  
Avait trouvée au fond de l'herbe  
Mais qu'il n'avait pas pu manger,  
Vu que le loup son cher compère  
L'avait croquée à belles dents.

Il faut que nous soyons prudents,  
Surtout près d'un faux caractère ;  
C'est ce que le renard comprit.  
Il attendit plus d'une année.  
Le loup devint boiteux, maigrit  
Et n'eut plus qu'une peau tannée.

—Viens, lui proposa le renard,  
On pourrait trouver, par hasard,  
Quelque douceur pour ta vieillesse  
Dans une ferme de là-bas.

—Merci bien de ta gentillesse ;  
Oui je veux y traîner mes pas,  
Car les pommes y sont fort bonnes,  
Dit le loup, je m'en souviens bien.

—Mais si comme alors tu raisones,  
Compère loup, je n'aurai rien.

—Ne crains pas de friponnerie :  
J'ai faim, mais je mourrais plutôt  
Que pécher par glotonnerie.

Ils furent arrivés bientôt  
En face d'une laiterie.

—Entrons avec effronterie,  
Dit le renard rusé,  
Puisque la porte en est ouverte  
Ce n'est pas malaisé.

Le loup, s'efforçant d'être alerte  
Et ne craignant que le fermier,  
Voulut bien entrer le premier.  
Il fit une heureuse trouvaille :  
Un fromage fort savoureux.  
Il voulut être généreux :

—Tiens, partage cette mangeaille,  
Dit-il au renard vagabond.

Celui-ci, s'éloignant d'un bond,  
Sortit et referma la porte :

—Merci, fit-il, esprit fécond,  
Ce morceau-là moi je l'emporte,  
Toi tu garderas le second ;  
On ne peut tarder à le faire.  
Voici les gens de la maison,  
Bon soir ! Pour te tirer d'affaire  
Cherche quelque bonne raison.

---

*Retiens toujours cette maxime,  
O toi qui veux être roué :  
Souvent on devient la victime  
De celui que l'on a joué.*

---

## FABLE V

### LA LIGUE DES RATS

Un jeune chat, naguère,  
Faisait souvent la guerre  
Aux rats :

C'était pour cette gent rougeuse

Un embarras

Qui la rendait songeuse ;

Elle en était réduite à rester dans son trou,  
Sous verrou.

Un tel état de siège  
 Était plus irritant  
 Que n'importe quel piège.  
 Il était important  
 D'y mettre fin tout de suite ;  
 Mais le moyen ?  
 Il fallait le trouver, on agirait ensuite.

Le doyen,  
 Un vieux qui bien des fois avait vu la bataille  
 D'assez loin,  
 Prit sur lui d'assembler noblesse et valetaille  
 Dans un coin.  
 On vint de toute part : du grenier, de la cave  
 Et même du dehors.  
 Certains rats étaient frais, d'autres avaient l'œil cave ;  
 Celui-ci passait pour retors,  
 Celui-là, disait-on, mettait les chats en fuite,  
 Et tous avaient tenu la plus belle conduite  
 En mainte occasion.

Le vieux prit la parole  
 Et dit avec concision :

— Notre jeune ennemi sans pitié nous immole ;  
Il nous guette partout,  
Ma douceur est à bout.  
Il faut lui faire entendre  
Ce que l'on doit attendre  
D'un rat digne de ce nom !

— Non !

Reprit un autre éner gumène,  
Ne nous laissons plus effrayer  
Par ce bambin qui nous malinène,  
Qui sait à peine bégayer  
Et se vante de son mérite !

— Sa lacheté m'irrite,  
Dit sur le même ton  
Un raton ;

Il se cache pour nous surprendre  
Et n'agit que sournoisement.

— Lorsqu'il nous tient séparément  
Il est plus fort que nous, cela doit se comprendre ;  
Il ne le sera pas si nous nous unissons,  
Dit un autre opinant à la mine superbe.

On fit longtemps encor de l'éloquence acerbe,  
Et l'on voyait courir d'énergiques frissons

Dans l'illustre assemblée.

On décida d'emblée

D'aller en plein soleil provoquer maître chat,

Et, par un coup brillant, de faire le rachat

De l'antique indépendance

Des rats et des souris.

Devant tant de héros le pauvre chat, surpris,

Perdait bien son outrecuidance

Et fuyait tout confus...

On comptait là-dessus.

On partit plein d'ardeur pour tenter l'aventure,

Mais le chat qui guettait au bord de l'ouverture

Par où les valeureux s'attendaient de sortir,

Miaula tout à coup d'une voix ironique.

Les rats furent saisis d'une affreuse panique,

Et chacun dans son trou s'en alla se blottir.

—

*Vous n'aurez jamais de problèmes*

*En multipliant des zéros,*

*Multipliez les poltrons mêmes*

*Vous n'aurez jamais de héros.*

## FABLE VI

### LE CHEVAL ET LE CHARRIOT

Un bon cheval d'un certain âge,  
Traînait depuis longtemps un pesant charriot :  
Il était tout en nage,  
Mais il ne disait mot.  
A quoi sert de se plaindre  
Quand personne n'est là pour nous prendre en pitié  
Ou, tout au moins, pour feindre  
Une douce amitié ?

Il vaut mieux avec patience  
 Endurer son mal.  
 C'est ce que l'animal  
 Faisait en conscience ;  
 Mais il n'en pensait pas moins.

Cependant la voiture  
 Conduite par ses soins  
 Parvint, sans fâcheuse aventure,  
 Au sommet d'un vaste coteau.  
 La descente en était rapide :  
 Un roc abrupt, un trou perfide  
 Resserraient le chemin comme eut fait un étau.  
 Alors le véhicule  
 Commença de parler.  
 Cela vous semble étrange, et même ridicule ;  
 N'importe ; pour si peu n'allez pas quereller.

—Laisse flotter tes rênes,  
 Dit-il au cheval fort surpris ;  
 Depuis bien longtemps tu me traînes ;  
 Ton cœur est bon, je l'ai compris.  
 A mon tour, sans qu'on le devine,  
 Sur la pente de la ravine  
 Je vais te pousser doucement,

Et tu n'as qu'à te laisser faire  
Pour descendre en bas promptement ;  
Je connais mon affaire.

Le cheval, écoutant ce propos singulier,  
Changea de rôle.  
Après tout, ce devait être joliment drôle  
Que ne plus se morfondre à tirer du collier.  
Il partit trottinant sur la pente assez raide.  
Le charriot, content de lui donner de l'aide,  
Poussait de mieux en mieux,  
Augmentant toujours sa vitesse.  
Le cheval, malgré sa prestesse,  
Devenait soucieux.

—Arrête ! cria-t-il au charriot, arrête,  
Je n'en peux plus !...  
Je suis perclus !...  
Je perds la tête !...

Sur le chemin poudreux  
La course est furibonde :  
Après une seconde  
Le malheureux,

Ne pouvant plus combattre  
Son pénible destin,  
Vint lourdement s'abattre  
Dans le fond du ravin.

---

*Vous qui nous conduisez à travers les abîmes,  
N'allez pas imiter ce cheval idiot,  
Ne changez pas de rôle avec certains intimes,  
Car ils feraient, bien sûr, comme le charriot.*

---

## FABLE VII

### LA PLUME ET LE PIN

Une plume légère,—  
Non pas la plume mensongère  
Du journaliste besacier  
Ou du poète romancier,  
Mais la plume d'une hirondelle,  
D'un étourneau  
Ou d'un moineau,  
Je ne sais trop laquelle,—

Une plume, toujours, par le souffle du vent  
 S'envolait emportée,  
 Comme cela se voit souvent.  
 Passant à la portée  
 D'un pin majestueux,  
 Elle lui fit, d'un air présomptueux,  
 Cette ridicule menace :

— Pin, courbe-toi, sinon je t'écrase sur place !  
 Ne me demande pas pourquoi,  
 Mais regarde derrière moi.

— Je vois en effet sur la plaine,  
 Dit le pin dédaigneux, des arbres entassés,  
 Mais, va ! ce n'est point toi, c'est le vent qui t'entraîne  
 Qui les a terrassés.

*Plus d'un homme léger qu'un sot orgueil consume  
 Croit tout régenter de son fouet,  
 Et, comme cette plume,  
 N'est lui-même qu'un jouet.*

## FABLE VIII

### LE LOUP ET LE CHIEN

Un loup vieillot et maigre,  
Ayant une voix aigre  
Mais un souple mollet,  
Sortit du bois, un jour, dans le dessein coupable,  
La chose était palpable,  
De croquer quelque bon poulet.  
Il s'approcha donc d'une ferme  
D'un pas ferme,  
Tout comme aurait pu faire un vieil habitué ;

Mais au seuil de la porte il vit le chien Fidèle,  
 Un serviteur modèle  
 Qui ne craignit jamais d'être destitué :  
 Il fallait donc agir de ruse.

—Je ne sais pas si je m'abuse,  
 Dit-il au chien,  
 Mais je crois bien  
 Avoir fait votre connaissance  
 Dans un temps déjà loin,  
 Et votre père eut soin  
 De nous faire faire bombance.

—Je ne me souviens pas d'avoir eu cet honneur,  
 Monseigneur,  
 Dit le chien tout surpris de l'étrange aventure.

—C'est vrai pourtant, reprit le loup,  
 Je vous l'affirme encore, et je hais l'imposture.  
 Nous mangeâmes beaucoup,  
 Et surtout des poulets de la chair la plus tendre.  
 Je suis en dette à votre égard ;  
 Et si je viens ici braver votre regard,  
 C'est pour vous annoncer que l'on doit vous attendre  
 Dans notre bois demain matin ;

L'on y prépare un grand festin  
Dont vous serez le premier hôte.

—J'irai, compère loup, j'irai certainement,  
Car c'est une faveur bien haute  
Que mes frères des bois me font en ce moment.

—La table sera bien servie ;  
J'ai cependant envie,  
Reprit le loup dans l'embarras,  
De faire une surprise aux loups que tu verras.  
Tu vas donc me prêter une grasse poulette,—  
Cela manque à notre repas—  
Je dirai que c'est toi — mais ne me démens pas—  
Qui l'élevais pour eux sous ta noble houlette.

—Par ma foi !  
Je n'en ai pas, moi,  
Répliqua le chien honnête.

—Tu n'en as pas, dis-tu ? Mais dans la basse-cour  
J'en entends caqueter ; allons-y faire un tour.

Fidèle avec orgueil leva sa belle tête :

—J'en suis le gardien, dit-il,  
Et non le maître ;  
Voudrais-tu donc me rendre traître  
Par ton discours subtil ?

—Ta vertu, dit le loup, suffit pour m'interdire  
Un langage léger qu'on ne tient qu'au roquet.  
Je m'en retourne au bois ; je reviendrai te dire  
L'heure juste du grand banquet.

---

*On en voit bien des loups ; ils sont vêtus en hommes ;  
La plupart ont connu votre père défunt ;  
Ils ont pour leurs amis fondu de belles sommes ;  
Ils vous offrent de tout et vous font un emprunt.*

---

## FABLE IX

### LES DEUX VOISINES ET LA MORT

Deux voisines causaient. C'est bien dans la coutume.  
Ce qui le serait peu—du moins je le présume  
Et je le dis tout bas—  
Serait d'en trouver deux qui ne causeraient pas.  
Deux voisines causaient de mille et mille choses,  
Se plaignaient surtout de leur sort,  
Croyaient les autres sur des roses  
Et, sans vouloir leur faire tort,  
Auraient bien désiré d'échanger avec elles

Leur insupportable destin.  
 L'une trouvait pourtant des heures assez belles  
 Pour compenser certain chagrin ;  
     L'autre, tout au contraire,  
 Ne voyait pas comment  
 On pouvait déceintement  
 Un instant se complaire  
 Dans un monde pareil.

—Oui, depuis que je vois la face du soleil,  
     Disait-elle d'une voix sourde,  
 Je traîne, hélas ! tu le sais bien,  
 Une chaîne affreusement lourde !

L'autre ajoutait :—C'est vrai ; mais moi n'ai-je donc rien ?  
 Les veilles, le travail, et puis la maladie ?  
 Cependant, malgré tout, j'aime encore la vie.

—Je la déteste, moi ! j'en ai bien trop goûté !  
     La belle chose, en vérité,  
     Qu'une longue existence  
     A faire pénitence  
 Pour ceux qui près de vous nagent dans les plaisirs !  
     L'objet de mes désirs,  
 C'est la mort ; qu'elle vienne !

Je suis bonne chrétienne,  
Mais je suis lasse de souffrir.

La mort entra soudain.

—Je viens pour vous offrir  
Mes humbles services,  
Dit-elle, et finir vos supplices.

—Madame la mort,  
S'écria la femme chagrine,  
Prenez donc ma voisine  
Tout d'abord !...

*Quelque triste que soit de nos jours le poème,  
Quelque soit le bonheur que l'on espère aux cieux,  
On aime toujours mieux  
Voir mourir ses voisins que de mourir soi-même*

## FABLE X

### LE LIÈVRE PARVENU

Un lièvre ambitieux, ou, pour parler plus juste,  
Un lièvre plein de vanité;—

La chose est rare un peu, mais une foi robuste

N'y verra point d'énormité—

Un lièvre vaniteux, vous dis-je,

Veulent se donner du prestige,

Résolus, un bon jour, de rompre avec les siens.

Il rougissaient vraiment de leur pauvre fourrure

Et de leurs pâles entretiens.

Il se flattait d'avoir une belle tournure,  
Un langage correct,  
Et puis de l'intellect  
A revendre.  
Avec cela l'on peut se rendre  
Quelquefois assez loin.  
Mais je n'ai pas besoin  
De vous dire— c'est manifeste—  
Qu'il s'aveuglait profondément,  
Comme tous les vrais sots, du reste.

Il voulait fréquenter le plus intimement,  
Parmi les animaux du globe,  
Ceux qui sont habillés d'une superbe robe :  
Les martes, les castors, les loutres, les visons.  
Il ne savait pas trop s'il verrait les belettes ;  
Les renards, pas du tout, excepté les grisons.  
Il sortit pour chercher de nouvelles toilettes,  
Car il ne pouvait pas, sans être fort bien mis,  
Se présenter chez ses nouveaux amis.  
Il eut une fortune étrange, inattendue :  
Il trouva, cet heureux chercheur,  
Une peau de loutre perdue  
Tout récemment par un chasseur.  
Elle lui faisait à merveille,  
Sauf à la place de l'oreille,

Mais il n'en eut aucun souci  
 Et crut pouvoir rester ainsi.  
 Il avait raison, j'imagine,  
 Car on ne peut assurément  
 Se transformer absolument ;  
 Quelque chose toujours trahit notre origine.

      Donc notre lièvre fat,  
       Prenant son exeat,  
 Sortit de sa famille en son nouveau costume,  
 De la loutre suivit assez bien la coutume,  
       Et se donna beaucoup de mal  
 Pour se faire passer pour un noble animal.

Ses oreilles souvent excitèrent le rire  
 De son adoptive tribu,  
 Mais on ne voulut pas, toutefois, le proscrire,  
 Vu qu'il était fort bien vêtu.

---

*C'est ainsi parmi nous que l'amitié s'exerce  
 A l'égard du sot parvenu :  
 On voit bien l'oreille qui perce,*

*Mais l'on préfère, c'est connu,  
La sottise bien équipée  
A l'esprit en veste râpée.*

---

## FABLE XI

### LE CORBEAU VANITEUX

Tous les ambitieux qui trahissent leur caste  
Et pour leurs vieux amis n'ont plus aucuns égards,  
Tous les sots vaniteux qui recherchent le faste  
Et veulent sur leur tête attirer les regards,  
Ne sont pas fortunés, vous pouvez bien m'en croire,  
Comme le lièvre fat dont j'ai redit l'histoire  
Dans le fabliau précédent.  
Et, pour prouver ce que j'avance,  
Comme fait un homme prudent,

Je vais vous raconter, ce n'est pas médisance,  
Un fait que vous pourrez redire à votre tour.

Un corbeau des plus noirs, déjà sur le retour—  
C'est dire qu'il passait la moitié de la vie—  
N'avait pu dominer un sentiment d'envie  
A l'égard des oiseaux au plumage éclatant.  
Il croyait que le sort l'avait, hélas ! fait naître  
Le plus laid d'entre tous et le moins important.  
Il se trompait beaucoup ; car il faut reconnaître  
Qu'il n'est pas du tout laid et qu'il est le plus fin :  
Mais quand l'envie aveugle elle vous rend injuste.

Continuons enfin.

Notre corbeau rêvait, perché sur un arbuste,  
A son humble condition,  
Ne faisant pas attention  
Aux chasseurs qui rôdaient avides de carnage  
Dans le voisinage.  
Non, les chasseurs des champs  
N'étaient pas si méchants  
Et je les calomnie.  
Ils virent en effet le vaniteux corbeau,  
Mais poussèrent la vilénie  
Jusqu'à ne pas le trouver beau,

Et s'en allèrent en silence  
 Sans troubler son obscure paix.

Le corbeau, cependant, en rêvant d'opulence,  
 S'envola vers un bois épais,  
 Et là, par un hasard qui me semble assez drôle,  
 Il trouva, suspendue à la branche d'un saule,  
 La dépouille d'un perroquet.  
 Il en fut enchanté, retrouva son caquet  
 Et se mit à jaser en tâtant chaque plume.

— Celle-ci, disait-il, va faire, je présume,  
 Un collier de pourpre à mon cou ;  
 Cette grande donne à mon aile  
 Une envergure solennelle :  
 Et cette autre, où la mettrai-je ? où ?  
 Sur ma tête même,  
 Comme un diadème !  
 C'est bien cela.  
 Et celle-là ?  
 Oh ! cette longue bleue,  
 C'est toute une queue !...

Tout en monologuant,  
 Le pauvre extravagant

Se hâtait d'ajuster cet éclatant mélange  
Et de plumes et de couleurs.  
Il pensait que les oiseleurs  
Seraient bien étonnés de son aspect étrange.  
Il ne se trompait point : les chasseurs, l'ayant vu,  
Se dirent tout remplis de joie  
Que c'était une rare proie ;  
Et l'un d'eux, épaulant pour ce coup imprévu  
Son arme meurtrière,  
Tira d'aplomb,  
Et le pauvre corbeau finit là sa carrière :  
Il tomba tout criblé de plomb...

---

*Plus d'un, en se parant d'un éclatant plumage  
Qui ne devait pas être sien,  
Souffre, hélas ! un mortel dommage  
Et dans son âme et dans son bien !*

---

## FABLE XII

### LES FEUX SAINT ELME ET LE PHARE

Un soir que l'océan roulait vers son rivage,  
Avec un bruit sauvage,  
Ses flots tumultueux,  
Des aigrettes de flamme, au milieu des ténèbres,  
Dansaient de toute part, sur les vagues funèbres  
Et dans les vents impétueux.  
C'étaient les feux Saint-Elme et les feux Sainte-Claire.  
Joyeux et vifs,  
Ils s'approchèrent des récifs  
Où brillait chaque nuit un phare solitaire.

— Pourquoi ne viens-tu pas avec nous voltiger ?

Dirent-ils d'un ton léger

A l'immobile lumière ;

Toi qui pourrais gaîment comme nous flamboyer

Comment peux-tu dans ce foyer

Demeurer ainsi prisonnière ?

Le phare répondit :

— Pendant qu'en gais faisceaux

Vous jouez dans les mâts des malheureux vaisseaux

Qui courent au naufrage,

Moi je reste sur le rocher

Pour leur défendre d'approcher.

Je rends l'espoir et le courage

Au matelot qui craint la mort ;

J'éloigne le danger et je montre le port.

—

*Les vains sectaires de ce monde,*

*Avec leurs doux enseignements*

*Qui changent à tous les moments,*

*Sont pareils à ces feux qui voltigent sur l'onde.*

*Seul il était hier, seul il sera demain,  
Sur son roc éternel, le dogme catholique,  
Ce phare symbolique  
Qui guide dans la nuit le pauvre genre humain*

---

## FABLE XIII

### LA ROSE ET LE PAPILLON

Une rose,  
Nouvellement éclos  
Au souffle du matin,

Mollement se berçait dans un pré de satin,  
Parmi cent autres fleurs aux teintes les plus douces,  
Parmi le vert gazon et les légères mousses.  
Un papillon la vit et devint amoureux.  
Ces charmants êtres-là—non pas que je les blâme—  
Dans une petite âme

Renferment de grands foux ;  
 Mais ils sont inconstants presque autant que les hommes,  
 Et nous sommes  
 Bien plus coupables qu'eux,  
 Je l'avoue à ma honte.

Cessons de commenter. Allons, ma muse, conte,  
 En peu de mots si tu le veux,  
 L'histoire tant redite  
 De la rose et du papillon.  
 Que chacun la médite  
 Et craigne de l'amour le cuisant aiguillon.

Mon papillon aime. C'est bien dans sa nature,  
 La douce créature !...  
 Allons ! encore une réflexion !  
 Vite, à la question.  
 Il aime follement comme toute jeunesse,  
 Et la rose, sensible à sa brûlante ardeur,  
 Prit un éclat nouveau, comme fait la pudeur  
 Qui devient larrounesse.  
 Ce que se disent ces amants  
 Dans leurs chastes embrassements,  
 Je l'ignore.

Le papillon partit, plus il revint encore,  
Et la fleur  
Lui donnait chaque jour le parfum de son cœur  
Et la fraîche rosée  
Que l'aurore avait déposée  
Dans son calice vermeil ;  
Et lui, plein d'un amour pareil,  
De son aile dorée à la fière corolle  
Faisait une vive auréole.

Un jour il ne vint pas,  
Et la rose, alarmée,  
Ne pouvant voler sur ses pas,  
Pencha sa tête parfumée...  
Longtemps elle attendit son amoureux divin,  
Longtemps ce fut en vain.  
Elle perdit son doux arôme  
Et jusques au loin, sur le chaume,  
Ses pétales de feu s'en allèrent mourir.

A l'heure où les derniers allaient aussi périr,  
Elle vit se traîner tout près, dans l'herbe tendre,  
Un insecte chétif.  
Son aile dévastée essayait de se tendre  
Et ne le pouvait plus. Il arriva plaintif

Au pied de sa tige penchée  
 Et demi-desséchée...  
 C'était le papillon ses dernières amours!

D'une lampe, le soir, il avait vu la flamme,  
 Il avait d'une lampe écouté les discours :  
 C'était peut-être infâme,  
 Mais j'ose l'excuser.  
 La lampe le brûla dans son premier baiser.

La rose mourante l'accueille  
 Avec bonté, pourtant,  
 Et lui fait un abri de sa dernière feuille,  
 Parce qu'il était repentant.

—

*La rose qui reste à sa tige,  
 C'est l'amour qui remplit sa noble mission ;  
 La lampe, c'est la passion  
 Qui donne le vertige ;  
 Le papillon, c'est nous,  
 Nous pauvres fous*

*Qui nous moquons de la constance  
Pour voltiger à l'abandon !  
Heureux lorsque la repentance  
Nous ramène blessés et nous vaut le pardon !*

---

## FABLE XIV

### LE JEUNE CHAT ET LA SOURIS

Un jeune chat venait de prendre  
Une souris ;  
Il en sautait de joie, et ça peut se comprendre,  
Vu qu'il n'avait jamais rien pris.  
Il était demeuré jusqu'alors à l'étude  
De son métier,  
Avait été nourri par la sollicitude  
D'un vieux chat du quartier ;  
Car l'histoire rapporte

Que sa mère était morte  
En allant à la chasse au milieu des fourrés.  
Les détails de sa mort n'ont pas été narrés.

Donc notre petit chat, tout fier de son adresse,  
Voulut prolonger son plaisir  
En lâchant pour la ressaisir,  
Avec plus d'art que de tendresse,  
La souris qui tremblait de peur.

Il avait, je suppose,  
Vu pratiquer la chose  
Au vieux chat son tuteur.

Il la faisait sauter au dessus de sa tête  
Ou bien rouler à quelques pas,  
Et la pauvre petite bête  
Tentait de s'échapper mais ne le pouvait pas,

Car la griffe aiguisée  
La reprenait toujours.

Elle était épuisée

Et n'espérait plus de secours,  
Quand son jeune ennemi, trop grisé par la joie,  
Avant de lui croquer le cou,  
Pour lui rendre l'espoir, cruellement l'envoie  
Rouler au bord d'un trou.

—Je suis assez habile,  
Se disait-il d'un ton badin,  
Pour la prendre avant qu'elle file  
Par ce nouveau chemin.  
Pour moi c'est double fête,  
En vérité,  
Que de la prendre encor pendant qu'elle s'apprête  
A jouir de la liberté,  
Et c'est pour elle  
Peine deux fois mortelle.

Il se trompa ;  
La souris s'échappa.

---

*Il faut bien quelquefois infliger des supplices ;  
C'est un devoir des plus touchants ;  
Mais il faut se garder de mettre ses délices  
Dans les angoisses des méchants.*

## FABLE XV

### LE LABOUREUR ET L'ATHÉE

Un laboureur, honnête homme et chrétien fidèle,  
    Qui s'agenouillait chaque jour  
Et croyait bonnement que l'âme est immortelle  
Et doit quitter ces lieux pour un autre séjour ;  
    Un brave laboureur, vous dis-je,  
    Qui ne demandait au Seigneur,  
    Pour croire au céleste bonheur,  
        Aucun autre prodige  
    Que le spectacle radieux

Que le ciel fait éclore  
Au couchant, à l'aurore,  
Chaque jour sous nos yeux ;  
Un laboureur achevait ses semailles,  
Quand il vit arriver au milieu de ses champs  
Un soi-disant athée, un de ces sots tranchants  
Qui veulent enlacer les autres dans leurs mailles.  
L'angelus du midi, dans le même moment,  
Sonnait à l'église voisine ;  
Le semeur se signa, puis, fort dévotement,  
Se mit à réciter la prière divine.

— Pourquoi ce signe de la croix ?  
Fit le libre penseur en éclatant de rire :  
Est-ce que vraiment tu crois  
A ce que tu viens de dire ?

— Et pourquoi, mon ami, n'y croirais-je donc pas ?  
Répondit aussitôt le laboureur modeste.

— Parce que Dieu, comme le reste,  
Nous embarrasse à chaque pas.

—Cet embarras, pourtant, malheureux incrédule,  
N'en existe pas moins quand, pour ne pas le voir,  
Votre esprit fier recule  
Ou se couvre d'un bandeau noir.

—Tout ça ce sont des mots ; à la mort tout s'efface :  
Pour la terre on est fait : c'est ici notre place  
Et pas ailleurs.  
Le tombeau ne rend pas, tu le sais, sa poussière,  
Et la vie en la mort s'engloutit tout entière.

—Revenez dans deux mois ; à vos accents railleurs  
Je crois que je pourrai répondre.

L'incrédule partit : il était généreux.

—Vraiment, se disait-il, ces pauvres malheureux  
Sont bien faciles à confondre.

Il revint au temps dit ; c'était à la moisson.

—Eh bien ! commença-t-il, eh bien ! pieux garçon,  
Je viens chercher votre réponse.

—Interrogez mon champ, c'est lui qui la prononce.

—Mais je l'écoute en vain.

—Vous avez vu ce grain.

Je l'ai mis au printemps dans une chaude terre ;  
Il a semblé pourrir ; tel ne fut pas son sort :  
Un germe plein de vie est sorti de la mort...  
Voyez ce champ superbe, expliquez ce mystère.  
L'homme est plus qu'un vil grain, vous savez bien cela ;  
Comment pouvez-vous donc jamais nommer chimère  
Son espoir de sortir d'une tombe éphémère ?...  
C'est ma seule réponse ; allez, méditez-la.

---

## FABLE XVI

### LA MER ET LE ROCHER

—Je veux aller plus loin, dit la mer orgueilleuse  
    Au rocher debout sur ses bords ;  
Abaisse-toi, sinon... Je ne suis point railleuse,  
    Et j'éprouve comme un remords  
De m'être tant de fois à tes pieds endormie.  
Tu pourras me compter comme ton ennemie  
    Si tu ne me laisses courir  
    Où le doux caprice m'entraîne.  
Abaisse-toi, te dis-je, ou tu vas encourir,  
    Pauvre roc, ma profonde haine.

—A ma place je suis, j'y reste par devoir.  
Répondit le rocher sans du tout s'émouvoir  
Si j'allais obéir, ajouta-t-il, tes ondes  
Couvriraient les plaines fécondes  
D'un immense voile de deuil,  
Et je deviendrais ton complice :  
Renonce à ton caprice,  
Car je suis le seuil  
Que tu ne peux franchir, ô mer impérieuse.

Jusqu'en ses profondeurs la mer frémit alors :  
Elle fit tout à coup de suprêmes efforts  
Et s'en vint furieuse,  
Dans un terrible choc,  
Se briser en hurlant sur l'immobile roc.

---

*Quelque place qu'on vous confie,  
Faites votre devoir et demeurez sans peur.  
La menace ne terrifie  
Que l'infidèle serviteur.*

## FABLE XVII

### LE SINGE MONTÉ SUR DES ÉCHASSES

Un singe de courte stature,  
Mais de grandes prétentions,  
Gardait rancune à la nature  
De son manque d'attentions  
Et cherchait toujours dans sa tête  
Le bon moyen de s'élever.

— Je l'ai ! dit-il un jour, je l'ai ! que je suis bête  
De si longtemps rêver !...  
C'est bien simple : je vais monter sur des échasses.

Mais il est un danger, je crois :  
 Sous mes petites jambes grasses  
 On verra mes jambes de bois.

Bah ! j'ai de bons amis qui, moyennant salaire,  
 Pour cacher ce beau truc se tiendront près de moi,  
 Ils vanteront ma taille et mon bras musculaire,  
 Et moi je me tiendrai bien coi.

L'idée était originale  
 Et le singe orgueilleux en sut tirer profit.  
 Il trouva l'amitié vénale  
 Qui le boufflit.

—

*Lorsque l'on vous dira qu'un homme vous surpasse  
 Et que devant son nom tout nom s'anéantit,  
 Regardez avec soin au tour de passe-passe,  
 Car tel qui paraît grand est parfois bien petit.*

## FABLE XVIII

### LA CORNEILLE ET LA GRIVE

La grive est d'une humeur sauvage et d'un cœur tendre ;  
Elle aime la retraite et reste au fond des bois :

C'est là qu'elle nous fait entendre  
Des sons aussi moelleux que les sons du hautbois.

La corneille, au contraire,  
Dont la voix est si laide et l'esprit si rusé,

Semble surtout se plaire  
Près de l'homme civilisé.

Peut-être qu'après tout elle se croit de force  
 A lutter quelquefois de finesse avec lui ;  
     L'orgueil est une amorce,  
 Même pour l'oiseau d'aujourd'hui.

Quoiqu'il en soit, une corneille  
 Qui n'avait pas mauvaise oreille  
 Et ne manquait pas de bon sens,  
 Honteuse de ses laids accents,  
 Eut une idée originale.

Or, la voilà qui prend son vol,  
     Et, rasant le sol  
     D'une aile matinale,  
 Elle se rend à la forêt,  
 S'enfonce loin et puis arrive  
 Sur un érable vert où nichait une grive.

— Il y va de ton intérêt,  
 Dit-elle à l'oiseau solitaire,  
 Quitte ce désert sombre. Il vaut autant se taire  
 Que de chanter ainsi quand personne n'entend.  
 Viens, je connais des lieux où l'on sera content  
 D'applaudir, mon amie, à ta voix merveilleuse.

La pauvrette écouta la corneille orgueilleuse

Et se laissa persuader.

Au milieu d'un jardin, en lissant leur plumage,

On les vit, peu d'instants après, se hasarder.

— Fais maintenant ton doux ramage,

Dit la corneille, et cache-toi

Pour qu'on ne puisse pas te prendre,

Seule je vais m'exposer, moi,

Et je t'avertirai si l'on veut nous surprendre.

La grive obéit sur le champ,

Et son doux chant

Attira sur les lieux une foule nombreuse.

La peureuse

S'était fort bien cachée ; on ne la voyait pas.

On voyait seulement la corneille méchante

Qui simulait, sans embarras,

Les gestes d'un oiseau qui chante

Et se gaudit.

Ce fut elle qu'on applaudit.

*Beaucoup chantent ainsi par la bouche des autres,  
Qui ne sont pas oiseaux. Ils ont un air heureux.  
A défauts de talents ils empruntent les vôtres :  
Ils expriment pour nous ce qu'on pense pour eux.*

---

## FABLE XIX

### LE LOUP DEVENU MOUTON

La chose pourtant, je l'avoue,  
N'a pas de probabilité,  
Et l'on va croire que je joue  
Avec votre crédulité ;  
Il n'en est rien, je vous l'assure,  
Et l'histoire improbable est sûre.

Pour la comprendre tout d'abord  
Et lui trouver de la justesse,

Il faut savoir qu'un loup ne mord  
Que si la faim le presse.  
Partant de cette vérité  
On verra, je l'espère,  
Que le loup qui fait bonne chère  
Doit avoir de l'humanité.

Donc ce brigand de quadrupède  
Qu'on nomme mangeur de moutons  
Courait, hurlant sur tous les tons  
Et cherchant un remède  
Qui put à son mal mettre fin.  
Ce mal, passager d'ordinaire,  
N'était pas, certe ! imaginaire,  
C'était la faim.

Pour calmer un peu ses supplices,  
Ce loup efflanqué  
N'aurait pas manqué  
De déchirer avec délices  
Le plus chétif agneau,  
N'eut-il eu que la peau.  
Mais le chien faisait bonne garde  
Aux étables et dans les clos.

Il peut devenir un héros  
Celui-là que la faim poignarde...  
Las de guetter l'occasion,  
Notre loup finit par comprendre  
Qu'il devait autrement s'y prendre  
Et risquer une invasion!  
Que l'on soit loup, que l'on soit homme,  
Il faut manger ;  
La vie à cela se consomme ;  
Tanner n'y pourra rien changer.  
Il aborda, la gueule ouverte  
Et d'un air bien déterminé,  
Un troupeau qui dans l'herbe verte  
Faisait sieste après diné.  
Le chien accourut tout de suite,  
Mais le loup ne prit point la fuite ;  
Il fallut donc parlementer.

—J'ai faim, je mange, dit le fauve,  
Rien qu'un mouton et je me sauve :  
Je suis facile à contenter.

—Qu'à pas un ta griffe ne touche,  
Répliqua le cerbère, ou bien...

Cet "ou bien" avait l'air farouche,  
Mais le loup ne fit cas de rien  
Et continua sa menace.  
Le chien qui n'était pas bonasse  
Se creusa le cerveau  
Pour trouver un moyen nouveau  
De protéger la bergerie.

—Vous avez faim ? dit-il au loup ;  
Si ce n'est point plaisanterie  
Je vous ferai manger beaucoup  
Et j'adoucirai votre peine :  
Enrôlez-vous dans mon troupeau,  
Allez paître au son du pipeau  
Et vêtez la robe de laine ;  
Cela vaudra mieux, bien des fois,  
Que de courir, avide  
Et le ventre vide,  
A travers champs et bois.

—Je crois que votre offre est honnête  
Et je l'accepte franchement,  
Répondit la prudente bête,  
Tout en souriant méchamment ;  
Je vous demeurerai fidèle

Puisque je serai bien nourri ;  
Je vais être un agneau modèle,  
J'en ferais le pari.

---

*Combien ainsi font du tapage  
Jettent au vent page sur page,  
Menacent de tout fracasser,  
Mais qui perdent leur violence  
Et gardent un prudent silence  
Dès qu'on offre de les placer !*

---

## FABLE XX

### LE LOUP CONVERTI

Souvent, presque toujours les loups naissent et meurent  
Avec leur goût sauvage et leurs grands appétits :  
Les hommes font-ils mieux ? Fort souvent ils demeurent,  
Au déclin de leurs jours, ce qu'ils étaient petits.

Je connus un vieux loup cependant, — par oui-dire, —  
Qui vécut longtemps mal, comme font tous les siens,  
Dévora maint agneau, croqua même des chiens,

Et qui finit par s'interdire  
Le moindre petit coup de dent.  
Ainsi son repentir était bien évident.

Dès qu'il changea de vie  
Il fut bien obligé de fuir la compagnie  
De ses camarades des bois,  
Car il aurait hurlé, pour le sûr, quelquefois  
S'il n'eut pas fait ce sacrifice :  
L'occasion, l'exemple, et puis l'heure propice...  
Il trancha dans le vif et voulut être agneau ;  
C'était assurément le parti le plus beau.  
C'est ainsi qu'il faut faire :  
Ou tout ou rien.  
Demi-conversion n'est jamais salulaire  
Et ne fait aucun bien.

On le vit à regret, malgré son air austère,  
Dans le pacifique troupeau ;  
Car on ignorait si, tout en changeant de peau,  
Il avait, en effet, changé de caractère.  
Mais un jour il prouva sa droiture de cœur  
Par une admirable conduite :  
Attaqué par des loups, il les mit tous en fuite  
Et demeura vainqueur.

En voyant un mouton d'une force pareille,  
Les vieux loups, en effet, s'étaient dit à l'oreille  
Tout à coup :

Sauvons-nous, c'est l'agneau qui mange ici le loup!

---

*Le persécuteur que la grâce éclaire  
Et met à genoux dans l'humilité,  
Devient fort souvent l'appui tutélaire  
De la vérité.*

---

## FABLE XXI

### LE CASTOR ET LE LOUP CERVIER

Un castor bon enfant, un jour, prêta l'oreille  
Aux paroles d'un loup cervier.  
Il s'agissait d'éteindre une haine bien vieille  
Et d'échanger enfin la branche d'olivier.  
La pensée était bonne et la chose, facile ;  
Mais notre loup cervier qui faisait le docile  
Avait un but inavoué  
Qu'il cachait avec artifice :

Il voulait s'assurer, je crois, le bon office  
 D'un esclave tout dévoué,  
 Plutôt que l'amitié constante  
                   D'un compagnon,  
 Fut-il et fidèle et mignon.

C'était une affaire importante  
                   Que l'oubli du passé,  
                   Et le lynx empressé  
 En convenait de bonne grâce.  
 Il n'avait pourtant pas qu'un tour de passe-passe  
                   A se faire pardonner.  
 Il vit toutefois sans surprise  
                   Le succès couronner  
                   Sa nouvelle entreprise.

—Or,

Pour sceller l'amitié l'on pourrait, ce me semble,  
                   Chasser ensemble,  
 Proposa-t-il au castor.

—Que votre intelligence, ô mon cher, est féconde !  
 Fit le castor ému—commençons nos travaux :  
 Nous irons par monts et par vaux :

Moi je nage fort bien, je chasserai dans l'onde  
Et vous procurerai les poissons les plus frais.

—Les fruits des bois ont-ils pour vous quelques attraits ?  
Reprit le loup-cervier, vous en aurez de reste,  
C'est moi qui vous l'atteste,  
Car je grimpe aisément, vous ne l'ignorez pas,  
Sur les plus hautes branches.  
Je vous offrirais bien, chaque jour, aux repas,  
De la chair en épaisses tranches,  
Mais vous n'en mangez pas du tout.

Ils partirent enfin, rôdant un peu partout,  
Mais plus souvent sur le bord des rivières.  
Le loup-cervier mangeait, du meilleur appétit  
Et sans faire trop de manières,  
Le gros poisson et le petit.

—De la société je porte seul les peines,  
Lui dit bien poliment le castor aux abois ;  
Soyez plus généreux ; rentrons dans les grands bois,  
Montez sur quelque hêtre et donnez-moi des faines.

—Des faines ? j'y pensais ; ça fera changement.

Ils marchaient lentement,  
Car les pieds du castor n'ont pas grande vitesse.

Après de longs circuits,  
Ils trouvèrent un hêtre assez chargé de fruits.

Le loup cervier, avec prestesse,  
Grimpa sur les rameaux et se mit à manger

Sans songer  
A son camarade.

—Vous ne m'en donnez pas ? demanda celui-ci.

—Ta santé délicate est mon plus grand souci,  
Et je crains que ce fruit ne te rende malade...

Il ne faudrait qu'un accident,  
Répondit le lynx impudent.

—C'est vrai, fit le castor, j'en souffrirais peut-être ;—  
Il cachait son dépit sous des dehors sereins—  
Je vais gruger l'écorce.

Or, il coupa le hêtre.

Le loup-cervier tomba puis se brisa les reins.

*La haute opinion que l'on a de soi-même  
Nous empêche souvent de voir les qualités  
Des amis que l'on a lâchement exploités ;  
Mais quelque circonstance extrême  
Nous fait toujours voir, à la fin,  
Que pour être plus fourbe on n'est pas le plus fin.*

---

# LIVRE TROISIÈME

(À MES ENFANTS)

---

## FABLE PREMIÈRE

LE LIÈVRE ET LE RAT

Bien des fabulistes,  
Profonds moralistes,  
Ont avant moi conté, dans leurs vers séduisants,  
Ces histoires naïves  
Prises dans les archives

Des esprits sérieux et des cœurs bienfaisants.  
Auprès de leurs travaux bien humble est mon ouvrage  
Et je sens quelquefois s'affaïsser mon courage.  
Laisserai-je pourtant mon livre inachevé ?

Comme le grain de sénevé  
Il deviendra peut-être un arbre au rameau sombre  
Qui prêtera son ombre  
Au voyageur fatigué.

Ecrivons donc encor : que m'importe le blâme  
Si mes récits, enfants, charment votre jeune âme ?  
Parmi les ennuyeux si je suis relégué,  
J'aurai pour m'excuser le désir de vous plaire  
En vous donnant de bons conseils.  
Vous m'offrirez vos fronts vermeils,  
Je les embrasserai, ce sera mon salaire.

Je vais dire aujourd'hui l'histoire d'un coquin ;  
Une assez longue histoire  
Que vous conserverez bien dans votre mémoire,  
Car on ne la trouve plus, même dans le bouquin.  
Le coquin dont je parle était un jeune lièvre.  
C'est drôle, n'est-ce pas ? et l'on n'aurait pas cru  
Que ce triste animal put avoir un mot cru  
Sur la lèvre  
Et de l'audace dans le cœur.

Trêve si vous voulez, c'était un escroqueur.  
 Il est vrai qu'il était sauvage,  
 Qu'il habitait un trou pratiqué dans le sol ;  
 Mais ça n'explique point son grand penchant au vol ;  
 Car nul ne fait plus grand ravage  
 Dans le domaine du prochain  
 Que l'homme, —  
 L'homme civilisé, s'entend, — soit qu'il se nomme  
 Sujet ou souverain.

Fatigué de ronger des bourgeons d'épINETTE,  
 De gruger du sapin,  
 Notre héros, un bon matin,  
 Quitta sa maisonnette —  
 Si l'on peut d'un tel nom appeler un vil trou. —  
 Il ne savait ni peu ni prou  
 Vers quels lieux diriger sa course ;  
 Mais le hasard est la ressource  
 De ceux qui n'en ont pas.  
 Tout en réfléchissant, il dirigea ses pas  
 A travers champs, vers une étable.  
 Il fut bien inspiré,  
 Car, à peine est-il entré,  
 Qu'un rat qui se mettait à table  
 L'invite à s'approcher et lui présente un œuf.

Le lièvre trouve exquis ce mets tout à fait neuf,  
Le dévore,  
Puis en demande encore.  
Le rat hospitalier,  
Entr'ouvrant son cellier,  
Lui fit voir que chez lui se trouvait l'abondance.

—Je voudrais  
Des œufs frais,  
Dit le petit intrus avec outrecuidance.

—Comme on est en été,  
Lui répondit le rat, vous en aurez sur l'heure,  
Même à satiété ;  
Restez dans ma demeure,  
Je vais vous en chercher.

Puis il sortit pour dénicher  
Les poules sur leurs nids de paille.

Trouvant amusant d'être ingrat,  
Le lièvre fit ripaille  
En l'absence du rat,  
Et vers les bois, ensuite,

Prit la fuite.

Il ne se montra plus qu'aux jours froids de l'hiver,  
Car, l'hiver arrivé, sa robe devint blanche.

Et puis il aimait moins le bourgeon de la branche  
Et le trouvait parfois amer.

Les œufs étaient si bons ! L'eau venait à la bouche  
Rien que d'y penser.

Et le rat, loin d'être farouche,  
Semblait aimer un peu qu'on l'aide à dépenser.

— Pourquoi ne tenter pas cette bonne aventure,  
Se dit-il, encore une fois ?

Monsieur le rat est trop courtois  
Pour oser soupçonner dans ma blanche fourrure  
Le lièvre gris qui l'a triché.

Mettons sa finesse à l'épreuve ;  
Quand on a fait peau neuve  
On peut impunément refaire vieux péché.

Il part donc, sautant sur la neige,  
Et chez le rat s'en vient frapper.  
Celui-ci lui présente un siège  
Mais ne parle point de souper.  
La faim inspire de l'audace  
A l'animal le plus prudent.

—Donnez-moi donc de quoi me mettre sous la dent,  
Demande, sans préface,  
Le visiteur ahuri.

—Je n'ai qu'un œuf pourri  
Que m'a laissé naguère un hôte malhonnête,  
Un lièvre gris.

—C'était un mal-appris,  
Fit aussitôt le lièvre en secouant la tête,  
Et si je le rencontre un jour  
Il paiera cher ce vilain tour.

—Vraiment, votre bonté l'emporte,  
Et je vous dirai franchement  
Que j'ai des mets d'une autre sorte,  
Reprit le rat tout bonnement.

—Je crois votre cave garnie,  
Et je vous jure que j'ai faim,  
Continua l'hôte canaille et fin.

—Mangez donc sans cérémonie,  
Quelques uns de ces frais biscuits.

—En passant j'en ai goûté d'autres ;  
Je ne sais s'ils valent les vôtres,  
Mais ils me parurent bien cuits.

—Où cela, mon ami, dans la maison voisine ?

- -Eh oui ! précisément, votre flair le devine.

—Je cours en chercher deux, ce sera le dessert.

—Vraiment vous me comblez, mais faites diligence,  
Sinon je penserais qu'on vous a découvert ;  
Et j'aimerais bien mieux mourir dans l'indigence  
Que de vous perdre ainsi.

—Mon cher, soyez tranquille,  
Je suis assez habile  
Pour revenir ici :  
Je ne crains ni piège, ni dogue.

Après ce petit dialogue  
Le rat obligeant s'éloigna.  
Quand il revint le cellier était vide.  
Il s'indigna,

Mais le lièvre perfide,  
Objet de son doux soin,  
Était déjà bien loin.

---

*Tromper une âme droite  
N'est ni malaisé, ni nouveau ;  
Celui qui vous exploite  
Sait quand il doit changer de peau.  
Il vaut mieux, au jeu, quoiqu'on dise,  
Être floué qu'être floueur,  
Si le premier y perd sa mise  
Le second y perd son honneur.*

---

## FABLE II

### LA CHAUVE-SOURIS

Dans l'humble fable qui précède  
Je vous ai montré, mes enfants,  
Que le bon quelquefois le cède  
Aux mauvais qui sont triomphants ;  
N'allez pas en conclure  
Qu'il en doit toujours être ainsi,  
Et que le coquin endure  
N'est pas gêné parfois dans sa coupable allure.  
Le contraire arrive partout :

On se prend dans son propre piège ;  
On veut laisser d'autres debout  
Et l'on perd soi-même son siège.

D'une chauve-souris  
Ecoutez l'aventure ;  
Votre douce nature  
Lui prêtera le coloris.

—Je ne suis point, mes sœurs, vile, ni flagorneuse ;  
Je ne viens point faire ma cour—  
Dit la chauve-souris, un jour,  
En pliant avec soin son aile membraneuse,—  
Or, les moineaux, nos ennemis,  
M'ont, tout à l'heure encor, promis  
De me faire heureusement vivre,  
Si je voulais ici les suivre  
Pour vous déposséder ;  
Mais je ne veux pas les aider.

C'était aux souris véritables  
Que la chauve-souris parlait comme cela ;  
Elle ne contait là  
Que des mensonges détestables,  
Et désirait pour ce brandon

Un prix quelconque, un léger don.  
 Elle l'obtint à l'instant même.  
 Ensuite elle vola vers les petits moineaux,  
 Et, se servant toujours du même stratagème :

—Mes frères les oiseaux,  
 Vous connaissez, dit-elle,  
 Mon amitié fidèle ;

Défiez-vous sans cesse ou vous êtes finis :  
 Les souris ont juré de surprendre vos nids.  
 Elles ont osé tout promettre  
 Si je voulais enfin dans leurs mains vous remettre ;  
 Je leur ai montré du courroux,  
 Car je suis oiseau comme vous.

Cette nouvelle fourberie  
 Eut aussi beaucoup de succès.  
 On la paya sans ladrerie ;  
 Et puis on tint un grand congrès  
 Comme moineau n'en voit plus guère.  
 Il y fut décidé d'aller porter la guerre  
 Chez les souris sans foi.  
 Comme on allait prendre les armes,  
 On entendit de grands vacarmes  
 Et le camp fut rempli d'émoi.

Or, les souris guerrières  
Avaient pris les devants :  
Leurs bataillons mouvants  
Couvraient des toises entières.

Cependant les moineaux dépêchent des courriers,  
De la cime de leurs arbustes,  
Pour dire à l'ennemi que les nobles lauriers  
Ne se cueillent jamais dans les guerres injustes.  
Les souris font de même avant que d'attaquer ;  
De sorte que bientôt tout vient à s'expliquer.  
Redoutant la potence, alors, la souris-chauve  
Vers des murs en ruine avec hâte se sauve.  
Et depuis ce jour-là, cachée en son réduit,  
L'infortunée  
Passe à trembler de peur chaque longue journée,  
Et n'ose sortir que la nuit.

—

*Un moment de folie, hélas ! fait souvent naître  
De longs jours de regrets.  
La honte, pour le traître,  
Suit la gloire de près.*

## FABLE III

### LE FROMENT ET L'IVRAIE

Sous les chaudes haleines  
Et sous le soleil du printemps,  
Le froment dans les plaines  
Avait germé depuis longtemps ;  
Les tiges gracieuses  
Déjà se couronnaient d'épis  
Et s'étendaient soyeuses  
Comme de grands tapis.  
Mais l'ivraie,

Jalouse de voir le bon grain  
S'emparer du meilleur terrain,  
    Quand au bord de la haie  
On la reléguait sans merci ;  
L'ivraie alors voulut aussi  
    Dans le sillon fertile  
Avoir place comme le blé.  
    Sa parole est subtile :  
Elle prit un air accablé,  
    Un regard fort modeste,  
Et dit aux épis ses voisins,  
    Avec un noble geste :  
—Vous me traitez bien mal, cousins,  
Et vous m'en voyez désolée :  
Je ne veux plus vivre isolée.  
    A partir d'aujourd'hui,  
    Pour chasser mon ennui,  
Nous filerons la vie ensemble,  
    Qu'en dites-vous ?

—Vraiment, ma petite, il nous semble  
    Que pour nous tous  
L'existence serait plus gaie  
Si nous nous voyions un peu plus,  
Dirent quelques épis émus.

— Votre remarque est juste et vraie ;  
 Je l'attendais en vérité  
 De votre grande aménité,  
 Reprit l'ivraie avec audace ;  
 Laissez-moi prendre à vos côtés  
 Une toute petite place,  
 Vous serez fiers de mes bontés.

Séduits par ses belles paroles,  
 Les épis jeunes et frivoles,  
 Ne voyant rien de hasardeux,  
 La gardèrent au milieu d'eux.  
 Ils connurent leur imprudence  
 Quand l'ivraie, avec impudence,  
 Pendant qu'ils souffraient, reverdit  
 Et jusqu'au loin se répandit,  
 Fouillant le sol de sa racine,  
 Mais il était trop tard, hélas !  
 Il leur fallut, l'âme chagrine,  
 Attendre le van et le sas.

---

*N'acceptez pas toujours l'amitié qu'on vous donne ;  
 On vous flatte souvent pour mieux vous pénétrer.  
 On vous demande un coin dans votre âme trop bonne  
 Et l'on règne en tran dès qu'on y peut entrer.*

## FABLE IV

### L'ABEILLE ET L'ENFANT GOURMAND

La gourmandise, d'ordinaire,  
Est la passion de l'enfant,  
Qui prête un charme imaginaire  
    Au fruit qu'on lui défend.  
A ce mal donnons le remède  
En la convenable saison,  
Mais il ne faut pas qu'on excède  
Ce que demande la raison.

Un enfant renommé pour sa glotonnerie  
 Et ses mauvais desseins,  
 Découvrit des essaims  
 Cachés dans les buissons, au bord de la prairie :

—Du miel ! s'écria-t-il, et pour un bon repas !...  
 L'eau m'en vient à la bouche !...  
 C'est à peine chez nous si l'on veut que j'en touche ;  
 J'en goûte un peu parfois, mais je n'en mange pas.

Sur un tronc, aussitôt, lestement il se juche  
 Et porte sur la ruche  
 Une indiscrète main.  
 Une abeille, soudain,  
 Lui dit, tout en colère :

—Va-t'en, petit gourmand ;  
 Peux-tu croire, vraiment,  
 Que ma bonté tolère  
 Une telle action ?  
 Tu mérites punition.

Et, sans attendre de réplique,  
 Dans son transport

Elle le pique  
En se condamnant à la mort.

---

*Au pauvre donnez une obole :  
Il est beau de s'apitoyer ;  
Mais contre l'effronté qui vole  
Défendez bien votre foyer.*

---

## FABLE V

### LA FAUVETTE ET L'ÉPI DE BLÉ

Sur le bord d'une route  
Un épi de froment,  
Né du hasard sans doute,  
Se penchait tristement.  
Il croissait dans la solitude  
Et jamais la sollicitude  
Ne l'avait protégé.  
Il en était bien affligé,  
Car il songeait qu'à la moisson prochaine

Le moissonneur ne prendrait pas la peine  
De le recueillir,  
Et que sur sa tige,  
Sans aucun prestige,  
Il faudrait vieillir.

Une implacable sécheresse  
Vint ajouter à sa détresse ;  
Il crut bien qu'il allait périr  
Avant de mûrir.  
Heureusement qu'une fauvette  
Quand le jour avait lui,  
Venait chanter sa chansonnette  
Auprès de lui.

—Toi dont le cœur est bon, entends ma voix plaintive,  
Doux chante ailé,  
Lui dit-il désolé,  
Va me chercher là-bas quelques gouttes d'eau vive,  
Je voudrais vivre encor.

L'oiseau prit son essor  
Et, d'une aile rapide,  
A la source limpide  
Vola, compatissant ;

Il puisa quelques gouttes  
 Et vint les verser toutes  
 Sur l'épi languissant.  
 C'en fut assez. L'épi, sous la molle rosée,  
 Retrouva sa force épuisée  
 Et sa vigueur ;  
 Il trouva l'existence un peu moins monotone  
 Et, lorsque vint l'automne  
 Avec sa rigueur,  
 Il était mûr, et sa tête superbe  
 Se balançait avec orgueil.  
 Alors il entendit, dans une touffe d'herbe,  
 Un chant de deuil.  
 Il écouta. C'était la fauvette obligeante.

—Qu'as-tu donc, lui dit-il d'une voix engageante,  
 Qu'as-tu donc à gémir ainsi ?

—J'ai faim, répondit-elle, et cherche quelques graines...  
 Je voudrais voler loin d'ici  
 Et mes ailes sont vaines !

—Mes grains sont mûrs ; viens près de moi,  
 Je te les donne  
 Et m'abandonne  
 A toi.

L'épi, vers la terre endormie,  
A ces mots, s'inclina soudain,  
Et la fauvette son amie  
    Ne mourut pas de faim.

---

*Faites la charité, faites sans bruit l'aumône,  
    Pour Dieu d'abord et puis pour vous ;  
Car vous ne savez pas, fussiez-vous sur un trône,  
    Ce que vous garde un sort jaloux.*

---

## FABLE VI

### LE CHAT QUI RÊVE

On croirait quelquefois que le songe est un leurre ;  
Il ne fuit pas toujours quand on est réveillé.

Je vais vous raconter sur l'heure  
Comment un chat, jadis, sortit émerveillé  
D'un songe assez plaisant qu'il paya de sa vie.

Vous demandez comment  
Faute si faible fut suivie  
D'un pareil châtement.  
C'est un sujet inépuisable

Où je ne suis guère entendu.  
Comme dans bien des cas, l'innocent fut perdu  
Et le tribunal, excusable.

Voici le fait :

Un chat d'une vertu fort bien enracinée,  
Mais pas sans défauts tout à fait ;  
Ce qui n'est dans la destinée  
Ni du chat,  
Ni de l'homme ;  
Un chat qui ne portait ni cordon, ni crachat,  
Mais qui valait, en somme,  
Bien des chats décorés,  
Vit un trou, dans une salle,  
Où quelques rats s'étaient fourrés.  
Aussitôt il s'installe,  
Il se blottit, silencieux,  
Guettant de la griffe et des yeux.  
Mais la même pensée et la même posture  
Endorment l'esprit et le corps ;  
Il s'endormit alors,  
Et c'était le moment où les rats, d'aventure,  
Sortaient du trou ;  
Ils s'échappèrent tous :

Or, lui, voilà qu'en songe

Il allonge

Et la patte et le cou,

Et chaque coup de griffe

Prend un rat impudent,

Et chaque coup de dent

Le biffe

Du nombre des vivants.

Dans ses rêves émouvants,

Il finit par tous les détruire.

“Émouvants” c'est le mot qu'il me faut pour traduire

De pareils songes, en effet,

Et ce n'est pas une cheville.

Notre chat, satisfait,

Se réveille, s'étire et se recroqueville ;

Il se dit que jamais on ne vit coup pareil,

Et s'en va faire la sieste

Sur la porte, au soleil.

Les rats grugent partout : on les voit, on l'atteste ;

Mais il n'en croit plus rien, il en a tant mangé.

C'est en ce moment-là qu'il fut pris et jugé.

—

*Rêver, c'est fort plaisant, souvent c'est une trêve*

*A la banalité ;*

*Mais gardez-vous toujours de prendre votre rêve*

*Pour la réalité.*

## FABLE VII

### LA CIGALE ET LA FOURMI

La cigale est railleuse  
Et se plaît à chanter,  
La fourmi, travailleuse,  
N'aime pas plaisanter ;  
Elle est peu charitable  
Et d'humeur intraitable,  
Lafontaine l'a dit.  
Et puis, s'il a médité,  
L'illustre fabuliste,

C'est qu'il connaissait bien  
La petite égoïste.

Travailler ne vaut rien  
Si vous n'avez point d'ordre  
Ou de noble dessein,  
Si vous vous laissez mordre  
Par l'amour d'un vil gain.  
Chanter vaut quelque chose  
Si l'on chante à propos :  
Un chant gai nous repose  
Et nous rend plus dispos.  
C'est pourquoi la cigale,  
Dans la belle saison,  
Eut mille fois raison  
De chanter, au scandale  
De dame la fourmi.  
C'est vrai qu'elle a gémi  
Quand a soufflé la bise,  
Mais il faut qu'on le dise,  
C'est grâce, assurément,  
Au mauvais sentiment  
De la fourmi gorgée.

Ce que l'on ne sait pas, c'est qu'elle s'est vengée  
En cigale de cœur ;  
Lisez, me voici chroniqueur.

Les cigales, prudentes,  
Font entendre leurs voix stridentes  
Dans les beaux jours d'été, quand les vives chaleurs  
Rayonnent dans les airs et sur les champs en fleurs.  
C'est toujours le beau temps que leurs chants nous annoncent;  
L'homme et l'insecte, alors, se hâtent au labeur.  
Mais quand se tait leur voix tous les sourcils se froncent  
Et tout nuage nous fait peur.

Quand la chaude saison fut enfin revenue,  
La cigale méconnue  
Se cacha, sur un arbre épais,  
Tout près de la fourmi qui travaillait en paix,  
Puis, au lieu de chanter quand un soleil superbe  
De ses rayons  
Dans les sillons  
Plongeait l'étincelante gerbe,  
Elle chanta sous le ciel noir  
A l'approche de l'orage.

Toujours trompée en son espoir,  
La fourmi ne fit point d'ouvrage ;  
Et lorsque l'hiver arriva,  
Bien rapide,  
Son grenier se trouva

Presque vide,  
Et ce fut à son tour, alors, de mendier.  
Elle frappa chez sa voisine,  
Où l'on faisait bonne cuisine,  
Et se mit à psalmodier  
Avec beaucoup de modestie,  
Pour attirer la sympathie,  
L'histoire de sa pauvreté.

—Votre sort ne fut point, sans doute, mérité ?  
Dit, d'une voix bénigne,  
La cigale maligne  
Que la fourmi ne reconnaissait pas.

—Si j'avais moins donné, reprit la mendiante,  
Vous ne me verriez point, honteuse et suppliante,  
De porte en porte ainsi traîner mes pas.

—Je vous crois bien, et je badine :  
Mais venez ; c'est l'heure où je dîne,  
Et le dîner est servi.

Or, la table était magnifique.  
Le dîner fut suivi

De chant et de musique.

La fourmi cependant voulut prendre congé.

—Pas du tout, dit l'hôtesse ;

J'en aurais bien de la tristesse :

Je vous garde avec moi, c'est un plan arrangé,  
Jusqu'à ce que l'hiver avec son froid cortège  
Soit loin de nous, jusqu'à ce que vienne l'été.

—Qu'ai-je fait pour qu'ainsi ta pitié me protège,  
Et comment reconnaître enfin tant de bonté ?

—Sur la prairie

Toute fleurie

Si la cigale chante encor

Pour vous prédire un ciel longtemps d'azur et d'or,  
Et que, venu l'hiver, elle quête une graine  
Qu'elle aura, la pauvrete, oublié d'amasser,

Ah ! ne vous montrez plus vilaine

Et ne l'envoyez pas danser !

*Le premier imbécile*

*Fait le mal pour le mal et s'en vante, on le sait ;  
Mais une autre vengeance autrement difficile,  
C'est de faire du bien à celui qui nous hait.*

## FABLE VIII

### LA GOUTTE D'EAU ET LA PIERRE

Tout au pied d'une côte altière  
Une pierre

Reposait sur un sable fin.

D'un filet d'eau cherchant une nouvelle route

La première goutte

Arrive jusqu'au bord enfin,

Un instant se balance,

Puis s'élance

En bas.

Elle tombe au milieu de la pierre poreuse.

—Dis-moi donc d'où tu viens, dis-moi donc où tu vas,  
Petite aventureuse,  
Fit avec humeur celle-ci.

—Moi, je viens du nuage et je vais dans la terre  
Que je désaltère.

—Tu ne pourras jamais t'y rendre par ici,  
Te voilà presque desséchée.

—Si j'en suis empêchée  
Une autre va venir,  
Et si je m'évapore  
C'est pour descendre encore ;  
Tu ne saurais tenir.

La pierre se moqua bien de cette menace ;  
Mais la goutte d'eau fut tenace ;  
Elle tomba, tomba toujours,  
Jusqu'à ce que, pleine de joie,  
Dans le cœur de la pierre elle eut trouvé sa voie  
Et poursuivi son cours.

*Priez avec constance,  
Pauvres infortunés,  
Et vous vaincrez la résistance  
Des esprits les plus obstinés.*

---

## FABLE IX

### LES DEUX FONTAINES

Dans une prairie

Flétrie

Souvent

Par l'haleine du vent

Et les ardeurs croissantes

Du soleil,

Quelques fleurs languissantes

Virent, à leur réveil,

Deux nouvelles fontaines  
D'une eau limpide pleines  
Jusques au bord.  
Ce fut d'abord  
Grande allégresse,  
Et l'on rit de la sécheresse  
Qui menaçait encor  
De ralentir dans leur essor  
Les jeunes tiges ;  
L'on crut que les derniers vestiges  
Des jours mauvais  
Allaient s'effacer à jamais.

L'une des fontaines profondes,  
Gazouillant comme les oiseaux,  
Promena parmi les fleurs blondes  
Un joli filet de ses eaux ;  
Mais l'autre, qui craignait sans doute  
De voir son lit se dessécher,  
En refusa même une goutte  
Aux fleurs qui venaient en chercher.

Cependant la fontaine pure  
Qui s'épanchait dans la verdure  
Ne tarissait aucunement ;

Et par le ciel et par la terre  
Lui revenait avec mystère  
L'eau qu'elle donnait librement.  
L'autre, qui n'aimait qu'elle-même  
Et qui pouvait donner beaucoup,  
Fut frappée, un jour, d'anathème  
Et se dessécha tout à coup.

---

*Donnez au malheureux et donnez avec joie,  
Cela n'appauvrit pas : donnez à pleines mains ;  
Ce qu'on donne revient ; c'est Dieu qui le renvoie  
Par de mystérieux chemins.*

---

## FABLE X

### LE SONGE DES TROIS FRÈRES

Trois frères, une nuit, firent un même songe—  
Le fait est certain ;  
Je me garderais bien de vous dire un mensonge,—  
Or, dès le matin,  
Chacun d'eux s'empressa de le conter aux autres.

Ces bons apôtres,  
Qui pouvaient se damner pour une pièce d'or,

Avaient rêvé que sur la cime nue

D'une montagne assez connue

Se trouvait un trésor.

Un seul d'entre eux, pourtant, en deviendrait le maître :

Celui-là qui, bien entendu,

Y serait le premier rendu.

Trois rêves si pareils, il faut le reconnaître,

Devaient venir d'en haut,

Et cela leur parut d'une grande évidence.

Chacun regretta bien alors sa confiance

Et se promit de partir au plus tôt.

Il arriva qu'ainsi tous les trois dans la plaine

S'élançèrent à la fois.

Ils coururent longtemps. Ils étaient hors d'haleine

Quand ils arrivèrent tous trois

Devant une large fissure.

Le premier fait un bond, sans calculer d'abord,

Et sa jambe, peu sûre,

Ne peut atteindre l'autre bord :

Il tombe dans le vide ;

Le deuxième de peur s'arrête tout livide,

S'assied sur une pierre et longtemps reste là ;

Le troisième, plus sage,

Cherche un passage  
Qui le mène au delà,  
Le trouve et gagne,  
Par un sentier fort imprévu,  
Le sommet de cette montagne.  
Où git l'or précieux en son rêve entrevu.

---

*N'agissez pas en téméraire,  
Sans examiner le danger ;  
N'allez pas, non plus, vous ranger  
Parmi ceux qui, tout au contraire,  
Devant quelqu'obstacle puissant  
Demeurent là tout gémissant.  
Réfléchissez, je le répète,  
Et quand vous aurez réfléchi  
Cet obstacle qui vous arrête  
Sera facilement franchi.*

---

## FABLE XI

### LE GLOUTON ET L'ÉCUREUIL

Un glouton affamé,—comme sont, d'ordinaire,  
Ces malotrus  
Qui s'occupent fort peu de notre art culinaire  
Et nous mangent tout crus,—  
Un glouton qui passait sous un noyer superbe,  
Le nez bas, en sournois,  
Aperçut une noix  
Dans l'herbe.  
La broyer sous ses crocs aussi durs que le fer  
Fut l'affaire d'une seconde :

— Pouah ! fit-il aussitôt, rouvrant sa gueule immonde,  
Que ce fruit est amer !

Un petit écureuil à la mine friponne  
Qui d'une branche à l'autre allait d'un bond léger,  
Lui dit alors :

— La noix est bonne,  
Mais il faut savoir la manger.

---

*Que d'appétits grossiers, par leur ardeur brutale,  
Gâtent tout leur bonheur !  
Combien ne cherchent pas sous sa rugueuse écale  
L'amande pleine de saveur !*

---

## FABLE XII

### LES DEUX VASES

L'histoire de deux vases  
Redite en quelques phrases  
Que vous retiendrez bien,  
Va vous faire comprendre  
Ce qu'il vous faut apprendre  
Dans ce court entretien.

Dans un boudoir, sur une table,  
Parmi différents objets d'art,

Un vase d'argent véritable  
 Avait pour voisin, par hasard,  
 Un humble vase de faïence.  
 Le premier, joli, précieux,  
 Attirait sur lui tous les yeux ;  
 Mais lorsque, plein de confiance,  
 Vous vouliez vous en approcher .

Et le toucher

De votre lèvre avide,  
 Vous le trouviez tout à fait vide ;  
 Et l'autre, méprisé d'abord,  
 Était, malgré son apparence,  
 D'une suave essence  
 Rempli jusques au bord.

—

*La beauté nous attire,  
 La vertu nous retient :  
 Devant l'âge qui vient  
 L'une, hélas ! se retire,  
 L'autre reçoit du temps  
 Une vive aurole,  
 Et jamais ne s'envole,  
 Pour elle, le printemps !*

## FABLE XIII

### LA LIMACE ET LE ROSIER

Trainant avec lenteur sa glutineuse masse,  
Une limace  
Vient se coller sur un rosier,  
Et, dans sa turpitude,  
Prenant une fière attitude,  
Lui crie à plein gosier :

— Un beau rosier, vraiment, qui n'a que des épines  
Et quelques feuilles sans couleurs !

Dis donc, l'ami, quand on est sans fruits et sans fleurs

On ne craint guère les rapines ;

On fait l'important néanmoins...

Tu ne veux point parler ? Ne vois-tu pas, au moins,

Que je te souille ? .

Allons ! grouille ;

N'as-tu pas de souci ?

Chasse-moi, si tu l'oses,

Ou demande merci.

Le rosier, entr'ouvrant ses roses,

Lui dit :

— Tes insolents discours

Ne nous empêchent pas, moi de fleurir toujours

Et toi, pauvre grossière,

De te traîner dans la poussière.

*Derrière le nuage épais*

*Souvent un beau soleil se joue...*

*L'envie à la vertu jette parfois la boue,*

*La vertu cependant plane sur elle en paix.*

## FABLE XIV

### LES DEUX ÉCOLIERS

Dans un petit bourg agricole  
Deux gars s'en allaient à l'école  
Leurs livres à la main.  
Ils longeaient le chemin  
Et, tenant un grave langage  
Qu'ils ne comprenaient qu'à moitié,  
Ils voulaient échanger le gage  
D'une indissoluble amitié.

Tout à coup, dans le fond de l'herbe,  
Tous deux virent un fruit superbe,  
Une pêche pourpre et velours.  
Jetant là des livres trop lourds,  
Chacun d'eux se dépêche  
De courir vers la pêche ;  
Mais, dans ce grand empressement,  
L'un tombe avant d'être assez proche,  
Et l'autre écrase dans sa poche  
Le fruit qu'il serre étourdiment.  
Alors la querelle commence,  
Et l'un dit avec véhémence  
A l'autre, décontenancé :

—Oui, te voilà bien avancé !  
Or, si tu m'avais laissé faire,  
Je l'aurais partagée en frère.

Et l'autre, sur le même ton :

—Moi je ne suis pas si glouton ;  
Ecoute,  
Je voulais te la donner toute.

Comme ils mentaient tous deux alors  
En parlant ainsi de partage,

Ils se fâchèrent davantage.  
L'un saisit l'autre à bras-le-corps  
Et le pousse avec force  
Contre un arbre à la frêle écorce.  
L'arbre tremble et, sur le gazon,  
Les pêches tombent à foison.  
Devant une pareille aubaine  
Les gars sentent mourir leur haine :

—Que nous sommes fous, dirent-ils,  
Et peu subtils !  
D'une façon grossière  
Nous nous emportons ;  
Nous nous disputons  
Un fruit tombé dans la poussière,  
Pendant qu'un arbre auprès de nous  
En porte tant et de si doux !

---

*Si les hommes de tous les âges  
Voyaient avec attention  
L'objet de leur contention,  
Il ne se diraient pas plus sages  
A tous égards  
Que ces deux gars.*

## FABLE XV

### LES DEUX CONTRAIRES

Chacun agit à sa manière  
Et marche au but tant bien que mal :  
N'étant pas d'humeur chicanière,  
Je dirai que ça m'est égal.

Cependant un conseil ne saurait jamais nuire,  
Et l'un seul d'entre vous dut-il en profiter,

Que je ne saurais hésiter,

Pour l'instruire,

A vous l'offrir à tous avec mes compliments ;

Tenez-moi compte, au moins, de mes bons sentiments.

Deux amis, qui restaient dans le même village,  
N'avaient pas du tout  
Le même goût ;  
Tous deux ils faisaient étalage  
De leurs principes faux  
Qu'ils croyaient sans défauts.

L'un disait :

Que la vie est brève !  
On travaille, on espère en vain :  
Ce n'est rien qu'un beau rêve  
Qui peut finir demain.

Et, se croisant les bras, il restait sans courage,  
Et son ouvrage  
Ne se faisait pas.  
Il était indigent et, plusieurs fois l'année,  
Dans la journée,  
Il ne faisait qu'un seul repas.  
L'autre, tout au contraire,  
Était un esprit fort  
Et croyait à la mort  
Toujours se soustraire.  
Il travaillait beaucoup,

Et traitait le bon Dieu comme chose importune...  
Il fit une fortune  
Et mourut tout à coup.

---

*Voici la leçon qui doit suivre :*  
*Travaillez comme si vous deviez toujours vivre,*  
*Puisqu'ici le travail est un divin impôt,*  
*Mais vivez en pensant que vous mourrez bientôt.*

---

## FABLE XVI

### L'OISEAU ET LE FEUILLAGE

Au retour du printemps, sous un feuillage dense,  
Un oiseau construisait son petit nid de foin ;  
Le feuillage lui dit :

— Tu n'as pas de prudence

Et tu ne vois pas de bien loin :

Cela m'étonne.

Je te cache aujourd'hui, mais, aux jours de l'automne,

Le vent m'emportera  
 Et sans abri te quittera  
 Contre le froid, contre le givre.

L'oiseau lui répondit :

— Merci de ton conseil !

Je n'ai que faire de le suivre,  
 Car j'aurai pris mon vol vers un plus doux soleil  
 Lorsque tu tomberas au souffle de la bise.

—

*Quelqu'humble que paraisse ici-bas notre abri  
 tâchons qu'il nous suffise :  
 Disons comme l'oiseau : Quand il sera flétri  
 Par le temps qui dispose  
 De toute chose,  
 Vers un séjour plus doux  
 Nous nous serons envolés tous.*

## FABLE XVII

### LA HARPE ÉOLIENNE ET LA GIROUETTE

Une harpe éolienne

Par quelque main magique—

Se disait on dans le hameau—

Avait été pendue aux branches d'un ormeau,  
Et, près de cette harpe, au faite d'une grange,

Une girouette étrange

Luisait sur sa tige de fer.

Or, un vent accourut, l'Aquilon ou l'Auster,  
Qui toucha brusquement, de son aile rapide,

La fière girouette et la harpe timide.  
La première tourna jetant un cri méchant,  
Comme un défi de la colère,  
Mais l'autre fit entendre un accord si touchant  
Qu'on aurait dit une prière.

---

*Le même vent du ciel—la peine où nous tombons—  
Irrite les méchants et fait chanter les bons.*

---

## FABLE XVIII

### LE RUISSEAU AMBITIEUX

Chacun veut faire douce vie,  
Chacun demande les honneurs ;  
On est avide de bonheurs  
Et l'on regarde avec envie  
Les succès et les biens d'autrui ;  
On se rend l'existence amère  
Et, vains jouets d'une chimère,  
On croit que le soleil n'a lui  
Que pour les grands, que pour les riches.

C'est aussi ce qu'un frais ruisseau,  
À peine sorti du berceau,  
Pensait en arrosant les friches.

Il traînait doucement,  
Sans bruit et sans murmure,  
Son flot presque dormant  
Dans un champ de verdure.  
De jolis arbrisseaux  
S'inclinaient en arceaux  
Sur ses fleurs et ses sables ;  
Et les petits oiseaux  
Venaient boire à ses eaux  
Pour eux intarissables.

Mais ce cours guère aventureux,  
Cette existence douce  
Parmi l'herbe et la mousse  
Ne rendait pas heureux  
Le petit téméraire :  
Il rêvait, l'orgueilleux,  
Un sort plus merveilleux,  
Un destin moins vulgaire.

Or, l'hiver s'écoula, puis le printemps parut.  
Dans les bois les neiges fondirent

Et des cieux les eaux descendirent,  
Et le petit ruisseau s'accrut.  
Il grossit, il grossit, et tout à coup son onde  
S'élança, furibonde,  
Au-dessus de ses bords.

Et, depuis lors,  
Dans son cours plein de hardiesse,  
Il inonde le pré détruit  
Qu'il arrosait avec sagesse  
Au temps qu'il serpentait sans bruit.

---

*Plus d'un pauvre demeure honnête  
Tant qu'il n'a rien,  
Mais perd les vertus et la tête  
Dès qu'il accumule du bien.*

---

## FABLE XIX

### LA NEIGE ET LE MARÉCAGE.

De blancs flocons de neige, échappés du nuage,  
Tombaient, tombaient toujours, sans bruit et mollement,  
Au milieu d'un grand marécage :

—Vous agissez bien follement,  
Leur dit avec quelque rudesse  
Le pré voisin.

—Expliquez-vous, cousin,  
Et montrez-nous votre finesse,  
Lui fut-il répondu.

—Je ne serai pas confondu :  
Vous voudriez en nappe blanche  
Changer ce sol au triste aspect,  
Et c'est lui qui vous change en son limon infect.  
Il vous faudrait une avalanche  
Pour le couvrir partout ce marais odieux ;  
Puis il n'en reviendrait aucun bien que je sache,  
Car on ne saurait pas qu'un grand danger se cache  
Sous votre voile radieux.

---

*Vous dont le cœur est pur comme le cœur de l'ange,  
Blanc comme nos hivers et leurs flocons épais,  
Ne touchez jamais à la fange  
Vous vous y souilleriez sans la blanchir jamais.*

---

## FABLE XX

### LE CHÊNE ET LE POMMIER

Dans un champ, tout auprès de mon humble village,  
Un chêne déjà grand étalait son feuillage  
Avec un orgueil mal caché.  
Il était beau, c'est vrai ; l'on recherchait son ombre ;  
Mais jamais ne s'était penché  
Sur les petits son grand front sombre ;  
Et rien ne gâte la beauté  
Comme la vanité.

Un jour un pommier eut l'audace  
De pousser près de lui :

Peut-être comptait-il un peu sur son appui.  
Il fut bien mal venu :

—Bois d'une vile race,  
Lui cria le chêne offensé,  
Comment as-tu jamais pensé  
A venir dans mon voisinage ?  
Ne vois-tu pas, mon pauvre ami,  
Que ta place est parmi  
Les vilains arbres de ton âge ?

—Vous êtes grand, dit le pommier,  
Je le reconnais le premier,  
Et sous votre rugueuse écorce  
Vous avez plus de sève et plus de force  
Que tous les frêles arbrisseaux ;  
Vous ne produisez, tout de même,  
Qu'un fruit d'une amertume extrême  
Que l'on jette aux pourceaux

—  
*Comme le chêne acerbe  
Sur ses rameaux fiers  
Toute âme superbe  
N'a que des fruits amers.*

## FABLE XXI

### LE CHAT ET LE JEUNE OISEAU

Un chat, qui n'avait point une allure très-franche  
Et qui rôdait à l'heure où le jour rembrunit,  
Finit par découvrir, perché sur une branche,  
    Mais tout près de son nid,  
Un jeune oiseau qui voltigeait à peine.

— Sais-tu bien, lui dit-il, que tu n'es pas prudent.

—Comment ? répond l'oiseau, d'une âme fort sereine,  
Je ne m'éloigne pas de mon nid cependant.

—C'est là précisément que se trouve ta faute.  
Un chat comme parfois l'on en a remarqué,  
Un chat peu scrupuleux arrive, grimpe ou saute,  
Et te voilà croqué.

—Que me conseille alors votre touchante estime ?

—Eh ! de monter, parbleu ! de monter à la cime.  
Vole de branche en branche ; il te faut essayer  
Tes ailes déjà grandes.  
Ne vas pas t'effrayer :  
Il me tarde que tu te rendes  
En sûreté.

L'oiseau naïf ouvre ses ailes,  
Mais il a trop compté  
Sur ses plumes nouvelles :  
Il s'élève un instant, dégringole et s'abat  
Dans les griffes du chat.

---

*Jeunesse sans expérience,  
N'écoute pas ces inconnus  
Qui par des discours ingénus  
Vantent tes biens et ta science,  
Reste près du nid maternel :  
Le foyer, l'école ou l'église,  
Jusqu'à ce que le nid te dise :  
Vole maintenant dans le ciel.*

---

# LIVRE QUATRIÈME

—

## FABLE PREMIÈRE

### LE PAYSAN ET LES MOINEAUX

Dès le matin de la journée,  
Un paysan, la peau tannée  
    Par le soleil  
    Et le cœur en éveil,  
En invoquant la Providence,  
Semait, en abondance  
Et d'une adroite main,

Dans les sillons tiédés, le plus pur de son grain,  
Des moineaux qui faisaient leur gentil babillage

Ensemble ou tour à tour

Dans le feuillage,

D'alentour,

Le virent tout à coup et, d'une aile rapide,

En bande intrépide

Volèrent vers lui.

— Veux-tu, lui dirent-ils nous donner aujourd'hui

La nourriture ?

La vie est dure

Et rien ne pousse encor dans les champs déflorés.

— Mangez, mes pauvres éplorés,

Répondit le semeur; saccagez mon domaine ;

Je ne voudrais faire de peine,

Ni gros ni peu,

Aux oiseaux du bon Dieu.

Et les moineaux mangèrent,

Puis gaiement voltigèrent

De buissons en buissons

En disant leurs chansons.

Plus tard le grain, sorti du germe,  
Comme une nappe d'or s'étendit sur la ferme,  
Et nul n'aurait pu deviner  
Que les oiseaux là-même étaient venus glaner.  
Mais, un jour de l'été, les insectes nuisibles  
Mordirent les tiges sensibles,  
Et les riches épis, sur le point de mûrir,  
Allaient mourir,  
Quand les moineaux de la vallée,  
Prenant ensemble leur volée,  
Vinrent s'abattre sur les champs  
Et dévorer les insectes méchants.

---

*Non, le bien que vous faites  
Ne sera point perdu ;  
Mais ne laissez jamais vos âmes inquiètes  
Chercher comment il vous sera rendu.*

---

## FABLE II

### LES DEUX CULTIVATEURS ET LE SERPENT

Un cultivateur pauvre ayant, sur son domaine,  
    Bien des cailloux petits et gros,  
    Ne prenait guère de repos  
    Et se donnait beaucoup de peine  
Pour les tirer du sol, les amasser en tas,  
Ou bien les enfouir afin que la charrue  
    Ne les atteignit pas.  
Mais la sérénité n'était point disparue,  
    Malgré son pénible labeur,

LIVRE QUATRIÈME

De son regard ou de son cœur,  
Car il savait que Dieu compte chaque souffrance  
Acceptée humblement  
Et nous console abondamment  
A l'heure de la délivrance.

Un voisin plus heureux n'avait pas dans son clos  
Le plus petit caillou, la plus petite ornière :  
Il était toutefois d'une humeur chicanière  
Et se fâchait à tout propos.

—Stupide travailleur, dit-il au prolétaire,  
Tu gagnes mille fois ton pain ;  
Plutôt que d'épierrer une pareille terre,  
J'aimerais mieux mourir de faim.

Et comme il terminait cette rude apostrophe  
Digne d'un philosophe  
A la mode d'aujourd'hui,  
Un serpent venimeux se dirigea vers lui.  
Il voulut se sauver, ne sachant pas quoi prendre  
Pour se défendre  
Dans ce danger inattendu,  
Mais il fut atteint et mordu.

Le reptile vers l'autre ferme  
s'élance ensuite avec fureur,  
Pour attaquer aussi l'indigent laboureur ;  
Mais celui-ci d'une main ferme  
Prend un caillou pesant  
Et tue, en un seul coup, le serpent malfaisant.

---

*Tâchons que l'humeur ne varie  
A tout propos, à tout sujet :  
Ce qui sur l'heure contrarie  
Peut tantôt servir un projet.*

---

## FABLE III

### SI J'ÉTAIS LE MAÎTRE

—Moi, si j'étais le maître,  
Disait, à Mathurin, Gros-Jean le beau censeur,  
Je n'aurais que douceur  
Pour tout ce que je ferais naître.  
Et d'abord dans l'ordre moral,  
Pour être explicite,  
Tout serait licite,  
On ne connaîtrait pas le mal ;  
Dans le monde physique

Si mystérieux,  
 Rien de problématique,  
 Tout sauterait aux yeux.  
 Tiens ! si j'étais le maître, on connaîtrait la lune,  
 Et puis l'on causerait avec ses habitants :  
 Et ceux qui, malgré tout, ne seraient pas contents,  
 Pourraient s'en aller là courtoiser la fortune.

Si j'étais maître, Mathurin,  
 Je ferais lever le matin  
 Un peu plus tard dans la journée  
 Et je rallongerais l'année ;  
 Je ferais taire le grand vent  
 Qui soulève au loin la poussière :  
 Je ferais pleuvoir moins souvent :  
 Mainte fleur serait moins grossière  
 Et verserait parfum plus doux.

Tu vois bondir là-bas les vagues en courroux ?  
 Je les apaiserais : elles resteraient calmes.

Les arbres de nos bois  
 Que dépouillent les froids  
 Auraient de belles palmes  
 Et fleuriraient toujours.  
 Pareil à du velours  
 Serait le gazon des prairies.  
 Je tendrais au ciel nuageux

Mille éclatantes draperies ;  
Et, pendant les jours orageux,  
Au lieu de cette étrange foudre  
Qui cherche à tout réduire en poudre,  
Je ferais, dans les cieux couverts,  
Entendre mille chants divers.

Si j'étais maître, enfin, pour traverser le monde  
On ne construirait plus ces bateaux à vapeur,  
Ni ces chemins de fer, qui vont à faire peur  
    Sur la terre ou sur l'onde ;  
Mais l'homme, infatigable et rapide à la fois,  
S'élancerait partout sans rencontrer d'obstacle :  
    Tout serait soumis à ses lois.  
    Que ce serait un beau spectacle !

Ah ! oui, si j'étais maître...

    Il ne put achever,  
Car il tomba soudain dans une fosse creuse  
    Sans pouvoir se relever.

—Si j'étais maître, moi, dit d'une voix moqueuse  
    Mathurin son gai compagnon,

Je vous tirerais bien de cette affreuse fosse ;  
 Mais la difficulté me paraît assez grosse ;  
 J'attendrai du secours. Méditez, mon mignon,  
 Vous me direz, après, ce que vous pourriez faire  
     Pour vous tirer d'affaire  
 Si vous étiez vraiment le maître tout à coup.

— Ah ! je ne le sais pas beaucoup ;  
 Mais je sais que si je remonte,  
 Mathurin, je n'oublierai pas,  
     Pour être de bon compte,  
 Que j'étais maître enfin de mieux guider mes pas.

*Ne cultivons pas l'utopie ;  
 La terre où nous vivons vaut bien notre amitié ;  
 Pratiquons la philanthropie,  
 Mais regardons toujours où nous mettons le pied.*

## FABLE IV

### LES DEUX CHIENS

Deux chiens aux pieds du même maître  
Coulaient paisiblement leurs jours :  
Tous deux ne paraissaient connaître  
Que les plaisirs et les amours.

On les voyait courir au milieu de la plaine  
A perdre haleine ;

Fatigués d'aboyer,

Ils s'en venaient dormir tous les deux au foyer  
Sous le même rayon de flamme,

Laissant en rêve aller leur âme  
 Dans cette étrange région  
 Où volent les âmes des bêtes.

Chaque jour ils dinaient comme on dîne aux grand'fêtes,  
 Chose, hélas ! qu'une légion  
 De leurs pareils ne pouvait faire.

On parlait d'eux partout. En effet comment taire  
 Tant de si belles qualités ?

Ils se voyaient cités,  
 Ces caniches fidèles,  
 Comme de beaux modèles.

Grande fut donc un jour l'horreur  
 Parmi toute la gent canine,  
 Quand on apprit que, saisis de fureur  
 Et la haine dans la poitrine,  
 Les deux amis ardents,  
 Se déchiraient à belles dents.

Cependant la raison de cette âpre querelle  
 Parut à la plupart tout à fait naturelle :

Le cuisinier, mal à propos,  
 Aux deux chiens, ce soir-là, n'avait jeté qu'un os.

—  
*Que d'hommes tu déniches  
 A chaque pas*

*Qui ressemblent à ces caniches !  
 Ils ont de la vertu, mais ne les tente pas.*

## FABLE V

### LE VANNEUR ET LE BLÉ

Sur les airées  
De gerbes dorées  
Les fléaux, tour à tour,  
Tombaient depuis le point du jour,  
Et, sous les épis vides,  
Les blés de toutes parts  
Étaient épars ;  
Mais les graines perfides  
Bien trop abondamment  
Se mêlaient au froment.

Selon son ordinaire,  
Pour vanner le grain,  
Le vanneur s'avance dans l'aire  
Le front serein ;  
Il met dans le van et le crible  
Ivraie et luzerne et blé mûr,  
Agite tout de son bras sûr,  
Rejette la graine nuisible,  
Verse le blé dans le boisseau,  
Et puis commence de nouveau.  
Alors il est témoin d'une drôle de chose :  
Le blé qu'il veut nettoyer ose  
Contre lui s'emporter  
Et dans ces termes l'insulter :

—Fais cesser mon supplice,  
Misérable tyran !  
N'agite plus ce van  
Qui devient ton complice.

—Grand Dieu ! dit le vanneur, ai-je bien entendu ?  
Mais vois donc quelle est ta démence :  
Avec la mauvaise semence,  
Si tu n'es pas vanné, tu seras confondu.

—Et que m'importe ?

—Puisque tu parles de la sorte  
Va de l'ordure augmenter les monceaux :  
Tu serviras d'aliment aux pourceaux ;  
Mais le blé que j'épure  
Et qui souffre humblement  
L'épreuve du moment  
Sera ma nourriture.

---

*Qui ne sait pas vanner son cœur  
Se marque d'un sceau de malheur.*

---

## FABLE VI

### LE SINGE QUI SE VOIT DANS UNE GLACE

Un singe des plus beaux ;—ce qui ne veut pas dire  
Qu'il n'était point fort contrefait ; .

Personne, j'en suis sûr, n'osera contredire

La vérité du fait—

Un singe qui passait pour sage

Parmi ses cousins,

S'étant mis, un jour, en voyage

Pour les cantons voisins,

Se vit dans une glace,

Je ne sais plus par quel hasard.  
Il fut si fort surpris qu'il resta là, sur place,  
Dévorant du regard  
Sa ridicule image  
Qu'il ne connaissait pas.

—Que les singes d'ici sont laids et sans appas !  
Dit-il en soupirant ; c'est grandement dommage,  
En vérité,  
Car j'y serais resté.

---

*On rit du singe, je suppose ;  
On le trouve aussi sot que vain ;  
Mais chacun fait la même chose,  
Prête ses défauts au prochain*

---

## FABLE VII

### LE TESTAMENT DU VIEUX CÉLIBATAIRE

Un vieux célibataire—  
Cela se voit encor—  
N'essayait plus de taire  
Qu'il possédait de l'or,  
Car, sa longue existence  
Allant se consommer,  
Il fallait bien nommer,  
Sans plus de résistance,  
Un légal héritier.

Or, la sollicitude  
Bien plus que d'habitude  
L'entoura tout entier.  
Cela se comprend vite :  
L'or, hélas ! nous invite  
Mieux que la charité !

Une fatalité,  
Ou bien l'inadvertance,  
Fit qu'en la circonstance  
Notre homme recherché  
Tomba tête première  
Au fond d'une rivière ;  
Mais il fut repêché  
Avant de rendre l'âme.  
Il eut juste un moment  
Pour faire testament ;  
C'était dans le programme.

On crut que sa faveur,  
On crut que sa fortune,  
Puisqu'il en avait une,  
Seraient pour son sauveur :  
Il n'en fut pas de même,  
Il ne lui légua rien.

Il donna tout son bien,  
Par volonté suprême,  
A quelqu'un, fin matois,  
Qu'il avait autrefois  
D'un péril fort minime  
Délivré par orgueil,  
Et qu'il nommait une victime  
Finement volée au cercueil.

---

*La vanité, voilà le fond de ta nature,  
Pauvre être humain !  
Tu vantes aujourd'hui ta bonté, ta droiture,  
La vanité te rend ingrat demain.*

---

## FABLE VIII

### L'AGNEAU ET LE GLOUTON

Un agneau sans expérience,  
Qui n'étalait point de science  
Et ne faisait point de discours  
Comme les jeunes de nos jours,  
Un matin, je ne sais par quelle fantaisie,  
S'éloigna du berger  
Qui seul pouvait le protéger.  
Peut-être les grands bois tout remplis d'ambroisie,  
De soupirs émouvants

Et d'ombrages mouvants,  
De quelque manière invincible  
L'attiraient-ils vers eux.  
C'est après tout possible ;  
Et les esprits rêveurs et les cœurs amoureux  
Comprendront bien cela, je crois, sans que j'insiste.  
Que le malheureux qui résiste  
Aux appels enivrants de la nature en fleurs,  
Et qui ne sut jamais répandre de doux pleurs  
Devant la prière touchante  
De la forêt qui chante,  
Ne trouve ni le motif suffisant,  
Ni le conte amusant,  
C'est son affaire,  
Laissons le faire,  
Et revenons à notre agneau.

Un matin, je viens de le dire,  
Pris de je ne sais quel délire,  
Il quitta berger et troupeau  
Pour s'enfoncer, broutant l'herbage,  
Dans la forêt sauvage.  
Il rencontra bientôt un énorme glouton,  
Et la peur le cloua sur place :

— Pourquoi marches-tu sur ma trace,  
Vil mouton ?

Cria le fauve sanguinaire.

— Je ne suis pas menteur, sieur glouton, d'ordinaire,  
Répondit tout tremblant,  
L'animal bêlant,  
Je venais à votre rencontre,  
Cela clairement vous démontre  
Que jé ne puis avoir passé  
Dans le noble chemin que vous avez tracé.

— Par ma griffe ! est-ce qu'on ose  
Prolonger l'entretien ?  
Je vais mettre mon pied où tu mettais le tien,  
C'est bien la même chose,  
Dit le glouton en se moquant.  
Puis attaquant  
L'agneau qui l'implore,  
Il le dévore.

---

*Celui qui veut votre toison  
Trouve toujours quelque raison.*

## FABLE IX

### LA CIGALE ORGUEILLEUSE

Le soir d'une chaude journée,  
Au milieu d'un jardin fleuri,  
Pour célébrer son hyménée—  
Car elle avait pris un mari—  
Une brillante libellule  
Donna, paraît-il, un grand bal.  
Or, l'avis n'en fut point verbal ;  
Mais écrit, selon la formule,  
Par une gracieuse main,  
En lettres d'or sur parchemin.

On vit arriver à la fête,  
Portés sur la brise du soir,  
Les guêpes à la fine tête  
Et les bourdons au corset noir ;  
On vit les actives abeilles  
Avec des rayons de miel doux  
Qu'elles mirent dans les corbeilles  
Des jeunes et charmants époux ;  
Et l'on vit, en files égales,  
Les phalènes et les cigales,  
Les midas et les papillons.  
Cela formait des tourbillons  
D'une splendeur incomparable ;  
Et jamais bal plus mémorable  
Ne fut donné dans un jardin.  
La pourpre, l'or, l'azur, la soie  
De toute part mêlaient soudain,  
Parmi les doux éclats de joie,  
Dans les airs leurs brillants reflets.

On chanta de joyeux couplets :  
Les danses furent animées,  
Le dîner, fort dispendieux.  
On y but la boisson des dieux  
Dans des corolles parfumées.

Et chose assez rare, partant,  
Chacun s'en retourna content.

Non pas ! Voilà que je m'abuse.  
Une cigale eut du regret  
Et s'en revint toute confuse  
Se cacher dans son nid discret.  
C'est qu'elle avait été saisie  
D'une profonde jalousie  
En voyant que tous les regards  
Se fixaient sur la taille fine  
D'une frigane sa voisine.

—On eut eu pour moi des égards,  
Tout tristement se disait-elle,  
Si ma tournure était plus belle.  
N'importe ; on dira, quelque jour,  
Reprit-elle avec arrogance,  
Que je suis comme faite au tour  
Et que j'ai beaucoup d'élégance.

Et, là-dessus volant au loin,  
Elle cueillit un brin de foin  
Pour se faire un léger corsage.  
Elle se serra fortement,

Ne mangea plus que rarement  
Et montra toujours gai visage,  
Pour dissimuler tout à fait  
Le mal cruel qui l'étouffait.  
Car une pareille ceinture  
Pour un insecte délicat—  
J'en donne le certificat—  
Était une affreuse torture.

Elle perdait son embonpoint,  
Elle était déjà gracieuse  
Et se montrait malicieuse  
Envers celles qui n'avaient point,  
Comme elle, une taille élancée.  
Elle disait dans sa pensée,  
En se serrant de plus en plus :  
Ne suis-je pas plus élégante  
Que cette frigane intrigante ?  
Vain supplice ! espoirs superflus !  
Au premier bal de la prairie,  
En dansant un vif cotillon,  
Elle tomba soudain sans vie  
Dans les bras d'un vieux papillon.

---

*Cigale que l'orgueil domine,  
Mieux vaut santé que bonne mine.*

## FABLE X

### LE COQ ET LE VIEUX PUTOIS

Un putois qui touchait aux limites de l'âge  
Et qui n'avait plus une dent,  
Mais bon appétit cependant,  
Oùt un jeune coq chanter dans un village  
Aux premiers rayons du matin.

—Si j'avais, pensa-t-il, ma vigueur de jeunesse  
Que je ferais un bon festin !

Puis il se demanda quelle bonne finesse  
Pourrait, dans le moment,  
Assez facilement  
Remplacer la force perdue.

—Ce cher coq je le tiens !  
Cria-t-il tout à coup aux siens,  
Et l'affaire n'est pas ardue :  
Vous allez venir, mes petits,  
Je vais vous dire convertis.  
Laissez-moi prendre un peu d'avance,  
Le coq ne croira point qu'on est de connivence.  
Je vais lui faire un beau discours,  
Un discours insigne,  
Et, sur un signe,  
Vous me prêterez du secours.

Tous les jeunes putois jurèrent sur leur tête  
Que les poules et les poulets,  
Grassets et maigrelets,  
Seraient l'objet de leur conquête,  
Et l'on se mit en route.

Au village arrivé,  
Le vieux putois, d'un air fort tendre,  
Dit au coq qui chantait sur un toit élevé

De vouloir bien daigner l'entendre  
 Ne fut-ce qu'un petit instant,  
 Et de descendre alors, même tout en chantant,  
 Le coq savait fort bien que le vieux quadrupède  
 Ne pouvait lui faire aucun mal,  
 Il descendit.

— Mon cher, dit le fourbe animal,  
 A nos longs désaccords j'ai trouvé le remède :  
 On ne vous mange plus, on mange du fretin.  
 Si la repentance est tardive  
 Le ferme propos est certain ;  
 Et, pour vous rassurer contre la récidive,  
 En putois prudents,  
 Nous nous sommes ôtés les dents,  
 Regarde !...  
 Il ne m'en reste plus, et j'en avais pourtant !  
 Tous les miens en ont fait autant,  
 Et ce sera ta sauvegarde.  
 Tu vas les voir bientôt ; ils vont venir ici...

— Ils vont venir ? Merci !  
 Ce sera belle fête :  
 Je monte sur ce faîte  
 Pour les voir arriver.

Il vola d'un coup d'aile au sommet de la grange  
Et le putois, confus du dénoûment étrange,  
Se dépêcha de s'esquiver.

---

*Lorsqu'un homme vous fait des promesses trop belles  
Pour vous mettre à l'abri rouvrez vite vos ailes.*

---

## FABLE XI

### LE FLUTISTE ET LE CARCAJOU

Dans la forêt, un jour, un poète flûtiste  
S'enfonça pour herboriser.

Il était donc de plus, un peu naturaliste,  
Me direz-vous ? C'est vrai. L'on voit s'harmoniser  
Les beaux-arts avec la science ;  
L'esprit qui voit un peu veut davantage voir ;  
Et plus l'homme est puissant plus il a conscience  
D'un suprême pouvoir.

Donc un flûtiste, un jour, un flûtiste poète,  
Un peu naturaliste aussi, je le répète,

Cherchait, dans les grands bois,  
Des mousses, des fougères,  
De ces fleurs qui parfois  
Vêtent des robes étrangères.  
Il tomba soudain dans un trou  
Plein de feuilles, de branches mortes  
Et d'ossements de toutes sortes.  
C'était le lit d'un carcajou.  
Le fauve s'élançe et s'accroche,  
    Suivant sa façon,  
    Au rameau le plus proche  
Pour se jeter de là sur le pauvre garçon.  
    Mais celui-ci prend aussitôt sa flûte  
Et fait redire aux bois des chants mélodieux.  
La bête dans son cœur sent une étrange lutte,  
Puis le voile de sang qui recouvrait ses yeux  
    Petit à petit se déchire ;  
    Elle soupire,  
Descend de l'arbre et vient comme pour implorer  
Celui que tout à l'heure elle allait dévorer.

---

*Les paroles de paix et la douceur de l'âme  
    Ont désarmé plus d'ennemis  
Que la force brutale ou les discours de flamme  
    N'en ont jamais soumis.*

## FABLE XII

### LE JARDINIER ET LE SERPENT

Une autre fable encor sur un semblable thème.

Il s'agit, cette fois,

D'un joueur de hautbois

Et d'un serpent. C'est le même système,

Mais ce n'est ni la même fin,

Ni la même morale ;

Vous allez voir enfin.

Un serpent venimeux, déroulant sa spirale,  
S'approche doucement d'un pauvre jardinier

Qui bêchait ses carrés en rêvant de musique.  
Le jardinier le voit et devient héroïque,  
Tout comme le poète au fabliau dernier.  
Il prend son instrument et le porte à sa bouche.  
En entendant tomber des cascades d'accords  
Le reptile farouche  
S'arrête et ferme l'œil. Le joueur dit alors :

—Rien ne m'empêche,  
Dieu merci !

De reprendre ma bêche  
Et de travailler sans souci.

Et de fait il reprit l'ouvrage,  
Mais avec bien plus de courage  
Que de prudence, assurément,  
Car il fut aussitôt mordu sévèrement.

—

*Fuyez le méchant : sa présence  
Est toujours un danger.*

*Lorsque votre vertu le condamne au silence  
Il ne sommeille pas, il songe à se venger.*

## FABLE XIII

### LES DEUX CULTIVATEURS

Deux honnêtes voisins du produit de leurs fermes  
Vivaient dans un de nos cantons ;  
L'un était endetté, payait fort mal ses termes,  
Mangeait, comme on dit, des croûtons,  
Et l'autre vivait dans l'aisance.

—N'aurais-tu pas la complaisance  
De m'apprendre comment arrivent tes succès ?

Dit le maître du pauvre friche  
A son voisin l'habitant riche ;  
Puis il continua : Je ne fais point d'excès ;  
Je sème le printemps, qu'est-ce que je récolte ?  
Un peu de grain, et du mauvais ;  
Oui vraiment cela me révolte.

—Je pensais que tu le savais  
Ce secret merveilleux qui féconde ma terre,  
Car je n'en fais pas un mystère,  
Reprit l'autre cultivateur ;  
Je le tiens d'un économiste  
Qui l'avait appris d'un chimiste  
Qui l'acheta d'un enchanteur :  
Il s'agit de changer, par un truc bien facile,  
En grains d'or pur les grains de blé.

—Tu me prends, je le vois, pour un fier imbécile.

—Mais pas du tout.

—Alors il faut être endiablé.

—Mais non ! rien de plus simple ; écoute  
Et tâche de bien retenir ;

Si tu fais comme moi, je n'en ai pas de doute,  
La fortune va te venir.  
Il faut premièrement engraisser ta prairie,  
Car c'est dans le fumier  
Que se trouve cet or qu'on nomme or du fermier.  
Fais un labour égal. C'est la sorcellerie  
Qui le veut de cette façon.  
Or, cela s'apprend sans leçon.  
Tu sèmes du grain net, avec soin tu le hereses,  
Et c'est tout, mon ami. Sois sans inquiétude ;  
S'il ne t'arrive pas de chances trop adverses  
Pendant l'été,  
La moisson sera bonne  
A l'automne ;  
Et, lorsque tu battras ton grain,  
Tu trouveras, j'en suis certain,  
De l'or en abondance :  
Si tu n'en trouvais pas n'accuse point les cieux,  
Ce serait imprudence,  
Mais recommence encore et fais de mieux en mieux.

Le simple paysan se promet bien de suivre  
De son voisin le bon conseil.  
Quand il battit ses blés, à l'époque du givre,  
Il ne trouva rien de pareil

Aux grains d'or qui devaient se détacher des gerbes,  
Mais des moissons superbes  
Couvrirent ses clos tous les ans ;  
Il devint riche un jour parmi les paysans.

---

*Faites votre travail avec intelligence,  
Vous en avez tous les moyens,  
Et vous verrez bientôt s'enfuir votre indigence,  
O mes braves concitoyens.*

---

## FABLE XIV

### LES DEUX PIGEONS SAUVAGES

Deux pigeons sauvages

Unis par l'amour,

Un jour,

Vers d'autres rivages

Prirent leur essor.

Ah ! pourquoi fuyaient-ils le lieu qui les vit naître ?

Voulaient-ils donc connaître

S'il est plus doux trésor

Pour les oiseaux et pour les hommes,  
Dans ce monde où nous sommes,  
Qu'un amour tendre partagé  
Près d'un berceau qui chante ou d'un nid ombragé ?

Ils virent des forêts superbes,  
Ils virent des cieux éclatants,  
Des lieux qu'un éternel printemps  
Voile de vives fleurs et d'odorantes herbes ;  
Ils entendirent de doux chants ;  
Ils entendirent, dans les champs,  
Passer, comme un soupir, la brise parfumée ;  
Ils entendirent, dans les bois,  
De l'aurore et du soir les ineffables voix  
Moduler doucement— prière accoutumée—  
Des hymnes saints pour le Seigneur ;  
Puis ils volaient toujours. Et dans leurs folles courses  
Toujours ils s'éloignaient des sources  
Du vrai bonheur.

Mais un jour cependant ils plièrent leur aile  
Et se construisirent un nid.  
Le même soir qu'on le finit  
Un oiseau carnassier qui cherchait la querelle  
Vint en prendre possession.

Pour fuir la persécution  
 Nos jeunes voyageurs s'envolèrent encore :  
 Et leur vol rapide et sonore  
 Alla s'abattre loin, dans un bosquet d'ormeaux  
 Dont le feuillage vert séparait deux hameaux.  
 Quand nos cœurs sont blessés nous allons, loin du monde,  
 Des oiseaux et des fleurs demander l'amitié ;  
 Mais les petits oiseaux, dans leur peine profonde,  
 Se rapprochent de l'homme et cherchent sa pitié.  
 Notre couple fidèle et tendre  
 Sentit se calmer ses tourments,  
 Et sous les feuilles fit entendre  
 De suaves roucoulements.

L'allégresse ici-bas est de courte durée  
 Et la paix la mieux assurée  
 S'évanouit en un moment.  
 Le couple charmant  
 Que l'amour embrase,  
 Le couple joyeux,  
 Comme des perles dans un vase,  
 A mis des œufs mignons au fond d'un nid soyeux,  
 Mais une vieille pie  
 Vient, d'une griffe impie,  
 Cruellement broyer  
 Cet espoir du foyer.

La joie est revenue  
Dans le nid de l'amour  
Qui devient le séjour,  
D'une ivresse inconnue.  
Dites, beaux compagnons,  
Est-ce rêve ou chimère ?  
Quels petits tout mignons  
Sous l'aile de leur mère  
Cherchent un sûr abri ?  
Vous volez, à leur cri,  
Dans le bois ou la plaine  
Recueillir une graine  
Pour apaiser leur faim.  
Ils vont, et gentils et précoces,  
Essayer leurs ailes enfin.  
Et vous toujours si doux, vous devenez féroces  
S'il faut les protéger  
Contre quelque danger.

Ce fut un temps heureux, le plus beau de la vie  
Pour nos pigeons,  
Mais abrégeons :  
Cette allégresse fut suivie  
De tristesse et d'anxiété.  
Après les beaux jours de l'été

Survint l'hiver avec ses mortelles haleines :  
Le frimas sur le nid tomba comme un linceul.  
Notre couple était seul :  
Nul ne le visitait pour adoucir ses peines.

Au village voisin était un colombier  
Où les pigeons faisaient fort bonne chère.  
On ne recevait là que le rare gibier.  
Les places s'y vendaient quelquefois à l'enchère  
Ou s'y donnaient par sentiment,  
Comme en certain gouvernement.  
Notre pigeon, chef de famille,  
Pour sauver ses petits, sa compagne gentille,  
Alla frapper tout droit  
En cet endroit.  
On l'éconduit, riant de sa folle entreprise,  
Et ce fut pour son cœur une amère surprise.  
Il s'en revint désespéré :

—Pas de place pour nous ? fit la douce femelle,  
En voyant son air éploré.

—Pas de place pour nous !

—Eh bien ! j'irai, dit-elle,  
Et l'on verra.

—Elle ira !

Dit avec ironie  
Le père malheureux,  
Ce sera pour nous deux,  
Va, nouvelle avanie !

Elle partit pleine d'espoir,  
Elle revint toute rieuse.

—Es-tu donc sérieuse ?

Parle, dit son ami.

—Nous irons dès ce soir.

Le soir, au colombier on leur fit une place  
Qui parut fort leur convenir.  
Des mauvais jours passés ils perdirent la trace,  
Ils purent sans frayeur regarder l'avenir.  
Or, au bout de quelques années,  
A l'époque des fleurs fanées,  
Le pigeon, fort bien mis,  
Vint voir les vieux amis.  
On lui trouva mine excellente.  
Grâces exquisés et bon ton ;

On s'informa de sa galante.  
Il raconta dans le canton  
Comme elle avait, en sa jeunesse,  
Par son zèle et par sa finesse,  
Trouvé pour leur misère un heureux dénoûment.  
Un vieux qui l'entendait dit en branlant la tête—  
C'est pour mon fabliau morale toute prête—

---

—*Dieu garde les maris d'un pareil dévotement!*

---

## FABLE XV

### LE DORMEUR

Dormez, c'est nécessaire,  
Mais ne dormez pas trop,  
Le temps fuit au galop.  
A chaque anniversaire  
Le dormeur a perdu,  
Tout compte bien rendu,  
La moitié d'une année.  
C'est beaucoup abrégé,  
Pour un plaisir léger,  
Notre courte tournée  
En ce bas lieu.

Un dormeur le comprit, un peu trop tard sans doute :

Il se trouva soudain au terme de sa route

Croyant n'être encor qu'au milieu.

Il avait de l'aisance,

Grâce à ses bons aïeux

Qui ne dormirent guère et travaillèrent vieux.

Il ne lisait jamais, même par complaisance

Pour sa curiosité.

Il prit de l'obésité

Et c'est tout ce qu'il voulait prendre.

Il se mettait au lit, le soir,

A l'heure où les poulets montent sur le juchoir,

Mais il ne pouvait pas comprendre

Qu'on doit se lever le matin.

Peur de se voir confondre il fuyait les disputes.

Il ne voyageait pas. Le tour de son jardin

En quatrevingts minutes,

C'était un bel exploit et le plus prompt des tours,

Sur la terre ou sur l'onde,

Après le tour du monde

En quatrevingts jours.

Il vieillit de la sorte, ignorant bien des choses

Que les hommes doivent savoir.

Sa taille s'affaissa, son teint perdit ses roses ;

Il accusa sa glace et, pour ne plus s'y voir,  
Il la mit tout en pièces.  
Ce furent là, je crois, ses seules hardiesses.

Un jour il entendit un superbe vieillard,  
Un véritable personnage,  
Parler de son jeune âge  
Perdu dans le passé comme dans un brouillard,  
Parler de ses travaux, de ses limpides gloires  
Et des victoires  
De son drapeau.  
Il trouva cela beau ;  
Puis, prenant la parole :

— Mais qui donc êtes-vous ? Vous devez être âgé  
Vous qui tant avez fait ? dit-il d'une voix molle.

Le vieillard se nomma.

— Que te voilà changé !

Dit l'autre en retrouvant un compagnon d'enfance.

— Je suis changé, c'est vrai, mais toi tu l'es aussi.

— Moi ? mais comment cela, je n'ai point de souci.

— Il serait superflu de se mettre en défense  
Contre le temps qui, las ! nous emporte avec lui :  
Nous avons tous les deux le même âge aujourd'hui.

— Et tout ce que tu viens de dire  
Tu l'as fait depuis qu'on s'est vu ?

— Oui tout, et je ferai davantage, pourvu  
Que la mort veuille bien ne pas me l'interdire.  
Mais toi, qu'as-tu fait, mon ami ?

— Hélas ! moi j'ai dormi !

---

## FABLE XVI

### LES DEUX FRÈRES ET LA FORTUNE

La fortune souvent vient pendant qu'on sommeille :  
C'est un de ces dictons  
Qui tiennent un peu trop la paresse vermeille.  
C'est possible après tout : elle marche à tâtons ;  
Mais il me semble plus sage  
De courir après  
Que de l'attendre au passage :  
Elle ne passe pas, on le sait, toujours près.  
Il est de fait aussi que souvent elle échappe

A celui qui l'attrappe :  
Elle est coquette, voyez-vous,  
Nous donne le vertige  
Et se moque de nous.

Sur ce point en litige  
Deux frères différaient d'avis,  
Et les chemins par eux suivis  
Ne furent pas les mêmes.

Négligeant tous les stratagèmes,  
L'un demeura dans sa maison,  
Voyant avec indifférence  
Naître et mourir chaque saison,  
L'autre, toujours plein d'espérance,  
Parcourut des bords étrangers.  
Il vit des régions sauvages,  
Il vit aussi les chauds rivages  
Où fleurissent les orangers ;  
Puis après ces lointaines courses  
Il revint au pays natal.

—Quelles sont tes ressources ?  
Nous reviens-tu chargé du précieux métal,  
Lui demanda son frère.

—Je ne possède guère,  
Reprit-il, soupirant ;  
Plusieurs fois, en courant  
Sur la route commune,  
J'ai saisi la fortune,  
Mais n'ai pu la tenir.

—Moi je ne l'ai pas eue,  
Mais je l'ai vue  
Tout près d'ici venir.

---

*Amis, si la fortune est difficile à prendre,  
Quand vous l'aurez gardez-la bien ;  
Gardez-la, mais il faut cependant se comprendre,  
Faites toujours la part de celui qui n'a rien.*

---

## FABLE XVII

### LA SAUTERELLE ET LA CHENILLE

Il fut un temps où les insectes,  
Unis par un bon sentiment,  
Vivaient sous un gouvernement  
Respecté de toutes les sectes.  
Alors régnaient les papillons ;  
Et jusqu'au loin dans les sillons  
On entendait des chants de joie.  
Où s'en est allé tout cela ?  
Qui sait ? Pour le moment, voilà :

Celui qui relève ou foudroie  
Les grands empires des humains  
S'occupe aussi des petits êtres  
Que les hommes, ces puissants maîtres,  
Foulent aux pieds dans les chemins.  
Pour aujourd'hui je vous rapporte  
Une histoire de ce temps-là ;  
Un papillon, devant ma porte,  
L'autre soir me la révéla.

— Une sauterelle excentrique,  
De par la haute autorité  
Veillant avec austérité  
A la moralité publique,  
Vit un jour s'étendre au soleil,  
Sur une feuille de vanille,  
Une gracieuse chenille  
Prise du besoin de sommeil,  
Et se montra scandalisée :

— Vous êtes bien mal avisée,  
Dit-elle en grossissant sa voix,  
De vous exposer de la sorte,  
Au mépris de nos sages lois ;  
A vous enfuir je vous exhorte,  
Sinon... la prison !

—Écoutez ma raison,  
Sauterelle ma mie ;  
Je me suis endormie,  
Car je suis lasse de marcher ;  
J'ai fait une bien longue route ;  
Et je crois, somme toute,  
Que vous ne pouvez m'empêcher  
De reposer une minute.

—Quand on est ver  
On ne prend pas ce ton amer  
Et tout de suite on s'exécute ;  
Va donc sans souffler mot  
Pour six mois au cachot.

Six mois, c'est long dans l'existence  
Des petits insectes dorés  
De nos prés,  
Et, malgré son omnipotence,  
La sauterelle avait vieilli.  
Son allure était fort pénible,  
Et sa place était disponible,  
Car souvent elle avait failli,  
Depuis quelques journées,  
A son devoir dans ses tournées.

N'ayant nulle appréhension  
Au sujet de sa pension,  
Car jamais l'Etat ne maltraite  
Celui qui fut un bon limier,  
Avant de prendre sa retraite  
Elle vint trouver le premier  
Et lui présenta sa requête  
Ecrute comme une oraison.

Le Premier, en cette saison,  
Occupait par droit de conquête  
Son siège dans le Parlement.  
C'était un papillon charmant  
Qui portait, bien que jeune encore,  
Sur l'aile un reflet de l'aurore.  
Il lut avec attention  
La touchante pétition  
De la suppliante,  
Puis, d'une voix conciliante,  
Il loua longuement  
Un si beau dévouement :

—Je comprends dit-il, à merveille,  
Ma bonne vieille,  
Qu'il vous faut du repos.

Je sais un petit gîte  
 Admirablement clos ;  
 On va vous y conduire vite  
 Et pour longtemps.  
 J'y suis resté, ma bonne,  
 Depuis l'automne  
 Jusqu'au printemps  
 Par votre sollicitude.

—Moi j'ai commis pareille horreur ?  
 Ah ! vous faites erreur,  
 J'étais toute mansuétude  
 Pour les insectes haut placés.

—Madame, c'est assez !  
 Je n'aime pas que l'on querelle  
 Quand on est sauterelle :  
 Au cachot donc à votre tour !  
 Je suis sous sa forme nouvelle  
 L'humble ver qu'avec tant de zèle  
 Vous maltraitez un jour.

—  
*Traitez avec égard tout homme respectable,  
 Vous qui tenez quelque pouvoir en main ;  
 Ici-bas rien n'est stable :  
 Le sujet d'aujourd'hui c'est le roi de demain*

## FABLE XVIII

### LE SECRET DU BONHEUR

Un grand fermier, un fermier riche  
Et pas trop chiche  
Avait à son service un pauvre journalier  
Qui portait gaîment le collier.  
L'un travaillait toujours, l'autre, pas de l'année ;  
Le travailleur chantait tout comme son seigneur,  
Et souvent après sa journée  
Semblait goûter plus de bonheur.  
Mais le maître trouvait une gaîté si belle  
Peu naturelle.

—Ce rustre, pensait-il, a quelque doux secret,  
Quelque bonne ruse  
Dont il use  
En homme discret.  
Il faut l'interroger. J'ai le droit de connaître,  
C'est un fait patent,  
S'il est toujours aussi content  
Qu'il s'efforce de le paraître.

Or, le soir arrivé  
Et l'ouvrage achevé,  
Le serviteur, près de la flamme  
Du foyer,  
Au lieu de larmoyer,  
Dans un couplet joyeux laissa rire son âme.

—Tu chantes bien, dit le fermier,  
En vérité cela m'intrigue :  
Tu ne sens donc pas la fatigue ?

—La fatigue, je l'aime ; elle rend mon sommier  
D'une mollesse souveraine.

—Tu trouves du plaisir à travailler toujours ?

—C'est le sort de la race humaine.

—Mais ce n'est pas le mien : j'ai de tendres amours,  
Je dors sur le duvet, je m'assieds sur la soie,  
Et chaque jour j'invente une nouvelle joie ;  
    Je voyage et j'apprends,  
Et je goûte aujourd'hui bien plus de jouissances  
Que j'en goûtais jadis, cela tu le comprends,  
    Puisque j'ai plus de connaissances.

—En êtes-vous bien plus heureux,  
    Mon maître ?

—Eh oui ! tu dois le reconnaître.

—Je ne suis pas si généreux.

—Comment donc, pauvre ignare,  
Comprends-tu du bonheur la mesure ici-bas ?

—Je ne prends jamais part à vos savants débats,  
    Et je vous déclare  
Que je ne sais pas bien comment dire cela,

Mais voilà :  
 Notre joie est parfaite  
 Lorsque nous possédons  
 Ce que nous demandons.

—Achève ton discours, tu vas à la défaite.

—Maître, veuillez attendre un peu.  
 Je ne suis pas fort à ce jeu,  
 Mais voici tout ce que je pense :  
 Chacun de nous prend ou dépense  
 De la félicité  
 Selon sa capacité.

Vous êtes une cruche,  
 Moi je suis un cruchon—

Je vous demande bien pardon  
 Si mon raisonnement trébuche, —  
 Nous sommes pleins jusqu'au goulot,  
 Pouvons-nous prendre davantage ?  
 C'est ainsi que je vois l'équité du partage :

*Cruche et cruchon remplis sont contents de leur lot !*

## FABLE XIX

### LE BAVARD

Ceux qui parlent beaucoup ne réfléchissent guères,  
Mais il ne s'en suit pas—j'en fais ici l'aveu—  
Qu'on réfléchit beaucoup lorsque l'on parle peu.  
S'il en était ainsi que de têtes légères  
    Passeraient pour avoir du plomb !

J'ai connu quelque part un rustre  
    Que sa langue avait fait illustre  
Et qui vous assommait son monde avec aplomb.

Toute gazette  
Dans la disette  
Pouvait compter sur son secours.

Il savait les secrets de tout le voisinage,  
Et si la paix régnait dans un nouveau ménage,  
Ce n'était que par son concours.  
Si l'on faisait une assemblée  
Il était le premier rendu,  
Et, sans avoir rien entendu,  
Il approuvait ou condamnait d'emblée.  
Entendait-il parler d'un meurtre ou d'un larcin,  
Commis avec un mystère suprême,  
Il aurait mis sa main dans le feu, tout de même,  
Qu'il devinait déjà le voleur, l'assassin.  
Il savait le comment de toutes les chicanes,  
De quel côté le droit, de quel côté le tort ;  
Il vous expliquait sans effort  
Des procès embrouillés les perfides arcanes.  
On l'appelait en cour et souvent et de loin  
Comme témoin, .  
Dans l'espoir de voir la lumière  
Se faire tout entière  
Sur quelque sujet contesté.  
Mais il n'en était rien, et son long témoignage,  
Fièrement attesté,

N'était que le glanage  
Des stupides " dit-on "   
De chaque canton.  
Il devint à la fin un objet de risée.

—Comment se fait-il donc disait, parlant fort dru,  
Une autre vieille langue assez bien aiguisée,  
Qu'il affirme toujours et ne soit jamais cru ?

—C'est que—reprit quelqu'un d'une voix doctorale,  
Ce sera la morale  
Et donnez m'en crédit—

---

*Qui dit tout ce qu'il sait ne sait tout ce qu'il dit.*

---

## FABLE XX

### LE NOUVEAU RÉGIME

Un jour les animaux sauvages,  
Pour s'illustrer,  
Résolurent de se titrer  
Tout en supprimant les servages ;  
C'était fort beau déjà,  
Mais pas assez, et l'on songea,  
Dans une agape présidée  
Par un jeune lion, —

Car c'est là, paraît-il, que surgit toute idée—

On songea qu'il fallait, mais sans rébellion,  
Faire un gouvernement d'une nouvelle forme.

On choisit aussitôt le représentatif

Comme le plus récréatif

Et l'on publia la réforme.

Les fauves de partout parurent satisfaits

De cette source de bienfaits.

Dans les divisions rurales

Les élections générales

Se firent partout à la fois.

Personne ne vendit sa voix.

Mais une élection fut cependant perdue

A cause, paraît-il, de l'influence indue.

Des lièvres, des lapins, des singes, des renards,

Des loups et des élans, et même des canards

Vinrent siéger dans ces Communes.

On nomma sénateurs des caribous rassis,

Des ours graves, des cerfs, des tigres radoucis,

Tous fauves au-dessus des mesquines rancunes.

De par le droit coutumier

Dont tout peuple s'honore,

Un lion à la voix sonore

Voulut être premier.

Secouant sa crinière, ouvrant son œil de flamme,  
Il commenta son grand programme,  
Et la droite battit des mains.

La gauche s'irrita ; plus vive que polie,  
Elle dit que jamais, même chez les humains,  
On avait vu telle folie.  
Chacun resta de son côté ;  
Cela s'appela loyauté.

Après tout les affaires  
N'en allaient pas plus mal ;  
Si l'état du budget se montrait anormal,  
C'était la faute aux adversaires.  
Chez les bêtes encore on verrait sûrement  
Ce bon gouvernement,  
Si, du fond de son antre, un vieux loup philosophe  
N'avait, d'un ton fort solennel,  
Lancé cette apostrophe :

— Votre gouvernement constitutionnel,  
C'est la tyrannie,  
Sottement bénie,  
D'un seul par le moyen de tous.

Vainement un renard lui dit :

— Qu'en savez-vous,  
Pour parler de cette manière,  
O loup qui dans votre tanière  
Restez comme sous un linceul ?...

---

*C'est le règne de tous par le moyen d'un seul.*

---

## FABLE XXI

### L'OISEAU-MOUCHE ET LE CHÊNE

Un petit oiseau-mouche aux deux ailes d'ébène,  
A la gorge de pourpre et d'or,  
Prenant dans les airs son essor,  
Vint s'abattre, joyeux, sur la cime d'un chêne.  
Dans le même moment un grand souffle passa,  
Précurseur de l'orage,  
Qui saisit avec rage  
L'arbre superbe et le cassa.

L'oiseau, tout étonné, rouvrit son aile vive  
Avec un gai bourdonnement,  
Et s'écria naïvement :

—Je regrette, crois-moi, le malheur qui t'arrive  
Un peu par ma témérité...  
Je sais qu'il n'est pas mérité.  
Avant que de venir me percher sur ta cime  
Qui s'abîme,  
J'aurais dû me douter  
Que tu ne pouvais me porter.

---

*Plus d'un, comme cet oiseau-mouche,  
Pense écraser tout ce qu'il touche  
Qui n'a de grand, en vérité,  
Que son extrême vanité.*

---

# LIVRE CINQUIÈME

—

## FABLE PREMIÈRE

### L'ORIGINE DES SINGES

La science, en ces temps, fait des progrès magiques :  
On devine le cours des astres radieux  
Et les secrets géologiques ;  
Les hommes deviennent des dieux  
Et les dieux d'autrefois deviennent des fétiches  
Bons à mettre sur les corniches

Comme des objets curieux.

Le mystère, pour nous, n'est plus mystérieux.

Le son est pris au vol ; il est mis en réserve,

Sur l'étain,

Pour le siècle le plus lointain.

La table parle et danse, et le savant observe

Aujourd'hui

Un monde tout nouveau qui grouille autour de lui.

L'homme enfin devine

Son humble origine,

Si l'on en croit Darwin,

Et n'a plus raison d'être vain.

Que dis-je ? le progrès est acclamé des bêtes

Et fait lever toutes les têtes.

On s'est mis à l'étude avec avidité,

Et bientôt, on l'espère,

Le fauve en son repaire,

Rougissant de sa nudité,

Se couvrira d'habits modestes,

Mais toujours nos modistes lestes,

Afin de ménager une étoffe de prix

Aux maris,

Des femmes avec art montreront les épaules.

Le monde est mesuré jusques à ses deux pôles,  
Et ses vastes dimensions,  
Pour certaines ambitions,  
Sont trop étroites.

Mais qu'est donc tout cela devant les beaux discours  
Et les prétentions adroites  
De quelques singes de nos jours ?

Ce fut sur la terre d'Afrique,  
Sous de superbes cocotiers,  
Que ces singes de tous métiers  
Tinrent leur congrès historique.  
Voulaient-ils nous parodier  
Et se vêtir aussi de linge ?  
Non ; ils voulaient étudier  
L'origine du Singe.

Les philophes, les penseurs,  
Les savants, les naturalistes,  
Les antiquaires, les censeurs,  
Les poètes, les cabalistes  
Y débitèrent gravement  
Les pages les plus étonnantes.  
Mais un scandale énorme eut lieu soudainement,  
Quand plusieurs, de leurs voix tonnantes,

Affirmèrent enfin  
En toute conscience,  
Au nom de la science,  
Que le singe si fin  
Descend, en somme,  
D'un animal qu'on appelle homme.

---

*Les singes sont jaloux. Des propos hasardeux  
Blessent leur amour propre et les rendent féroces ;  
Et nous, nous goberions les bêtises atroces  
D'un savant qui nous dit que nous descendons d'eux !*

---

## FABLE II

### LE RAT ET LE PATÉ.

Un rat qui voyageait du grenier à la cave,  
Pour sa santé,  
Fut enchanté  
De sentir tout à coup l'odeur la plus suave.  
Il passait en effet  
Vis-à-vis un buffet  
Où, depuis un instant, la vieille cuisinière  
Avait apporté  
Un large pâté.

—Chacun son goût, dit-il, et chacun sa manière :

Moi j'accepte le bien

Qu'on me donne pour rien,

Et ce pâté, je crois, vaut que je m'arrête en route.

Mais je serai bon rat

Et pas du tout ingrat,

Je mangerai la mie et laisserai la croûte.

Puis tout en devisant

De ce ton suffisant,

Il cherchait dans les coins un facile passage ;

Mais il eut beau chercher

Tout autour du plancher

Il n'aperçut nul trou dont il put faire usage.

—Bah ! je vais en faire un :

Si je travaille à jeun

Je mangerai, dit-il, joliment davantage ;

Le pâté, tendre ou dur,

Y passera bien sûr,

Et personne avec moi ne fera de partage.

Il se mit à ronger

Sans nullement songer

Qu'un chat couché là-haut pouvait fort bien l'entendre.

Le matou bon sujet  
Devina son projet,  
Se blottit dans un coin et résolut d'attendre.  
Or, le rat imprudent  
D'un dernier coup de dent  
Achève l'ouverture ; il se montre la tête ;  
Le chat l'attrape alors  
Et l'amène au dehors :

— Nous serons deux, dit-il, pour terminer la fête ;  
J'ai comme toi, petit,  
Assez bon appétit.

---

*Quand l'espoir d'un plaisir ou d'un gain vous appelle,  
N'allez pas au danger  
D'un cœur vain ou léger,  
N'exposez pas vos jours pour une bagatelle.*

## FABLE III

### LE TAUREAU ET LA FOURMI

Un taureau qu'irritait la moindre agacerie,  
Seul dans une prairie,  
Paissait tranquillement.

—Ce serait, pensait-il, oui, ce serait vraiment  
Chose bien singulière  
Que l'on put me troubler ici.

Tout en pensant ainsi  
Il se mit à brouter sur une fourmilière.

Les fourmis, comme de raison,  
 Sortirent fort épouvantées  
 De leurs cachettes éventées  
 Et s'enfuirent sous le gazon.  
 Cependant l'une d'elles,  
 Qui se moquait bien des querelles,  
 Mordit sur le naseau  
 L'irascible taureau.

L'animal fit un bond, ouvrit grand son œil morne,  
 Bengla d'une voix sourde et, du bout de sa corne,  
 Cherchant à déchirer la petite fourmi  
 Qui le traitait en ennemi,  
 Il déchira l'argile.  
 Pendant qu'il s'épuisait ainsi dans son courroux,  
 L'insecte agile  
 Se promenait gaiement sur son large front roux.

---

*Quoi de plus insensé que ces accès de rage  
 A propos de rien ou contre un être chétif ?  
 Gardez votre vigueur, gardez votre courage  
 Pour adversaire digne ou pour digne motif.*

## FABLE IV

### LE NUAGE ET LE SOLEIL

Le soleil rayonnait sur les bois et les plaines  
Depuis longtemps,  
Et les promesses du printemps  
Devenaient vaines ;  
Les cieux étaient sereins, rien n'en tachait l'azur ;  
La terre était dans la souffrance ;  
La fleur inclinait son front pur,  
Et l'espérance  
Né germait plus dans le sillon.  
Un nuage parut comme un noir tourbillon :

—Il est temps que j'arrive,  
Cria-t-il au soleil,  
Si je veux que la terre vive  
Et secoue un peu son sommeil ;  
Tu crois la réchauffer et ton rayon la brûle ;  
Recule !  
Laisse-moi réparer les maux  
Que tu causes en mon absence.

Le nuage, à ces mots,  
Pour montrer sa puissance,  
Ouvre son aile sombre et voile le ciel d'or.  
Il fit longtemps pleuvoir, et la terre, inondée  
Par cette interminable ondée,  
Souffrit encor.

Alors l'inquiétude  
Entra dans l'âme des humains,  
Et puis la multitude,  
Vers le ciel élevant les mains,  
Supplia le Dieu sage  
De mettre enfin d'accord et soleil et nuage.  
Le Seigneur entendit ses vœux.

—Écoutez, dit-il, je le veux,  
Brillant soleil, nuage sombre ;  
La terre a besoin de vous deux ;  
Il lui faut l'eau du ciel mais il lui faut ses feux :  
Allez souvent, mais non pendant des jours sans nombre,  
Pour mieux la féconder,  
De pluie et de rayons tout à tour l'inonder.

---

*Notre cœur a besoin, comme la terre avide,  
D'orage et de soleil souvent et tour à tour ;  
Un bonheur trop constant le rend parfois aride,  
Un long malheur, parfois, l'écrase sans retour.*

---

## FABLE V

### LE RENARD ET L'OMBRE DES PIGEONS

Un renard, moins rusé que ceux de son espèce,  
Était sorti des bois  
Aux abois,  
Ne trouvant pas une pièce  
De bon gibier.  
Il avait souvenance  
D'un fameux colombier  
Où les pigeons faisaient bombance :  
Jadis il l'avait vu de loin.

C'était toujours une ressource

Dans le besoin.

Ce fut donc vers ce lieu qu'il dirigea sa course.

Il avait faim : il courait fort.

Quand on a le confort

Jamais on ne se presse,

Mais quand on se sent mal

La lenteur nous oppresse.

Notre souple animal

Par une route raccourcie,

Sur la neige durcie—

Car on était en plein hiver—

Arrivait et joyeux et fier,

Quand, à la porte d'une étable,

Il vit un vieux coq qui chantait.

—C'est un mets, se dit-il, qui me semble acceptable,

Et naguère on s'en contentait :

Croquons-le tout d'abord et les pigeons ensuite.

Dire et faire c'est deux, même pour un renard.

Le vieux coq suspendit, sans attendre plus tard,

Son gai couplet et prit la fuite,

Le renard le suivit,

Et je crois qu'il allait l'atteindre,

Quand, tout à coup, il vit  
 Sur la neige se peindre  
 Le vol rapide des pigeons.  
 Aveuglé par la joie,  
 Il quitte alors sa proie.

— Quel dîner nous nous ménageons !  
 Se dit-il en lui-même en courant après l'ombre :  
 Ce vieux coq n'avait rien que la plume et la voix !  
 Parlez-moi des pigeons ! ça pèse et ça fait nombre.  
 Je n'en aurai jamais autant pris à la fois !...

Tout en monologuant il courait gueule ouverte,  
 Tout alerte ;  
 Or, il courut si follement  
 Qu'il en mourut d'épuisement.

*Nous faisons du renard la sottise suprême  
 Lorsque, les yeux fixés sur le monde trompeur,  
 Nous prenons l'ombre du bonheur  
 Pour le bonheur lui-même.*

## FABLE VI.

### LA BELETTE ET LE HIBOU

Un hibou vaniteux, reployant sa grande aile,  
Vint s'arrêter près d'un ruisseau :

—Si le miroir de l'onde est aujourd'hui fidèle,  
Je suis, pensa-t-il, vraiment beau.

Et, comme il s'admirait, rajustant sa toilette,  
Une belette  
Se glissa parmi les roseaux  
Et vint boire aux limpides eaux.

—Belette, mon amie,  
Lui cria le hibou,  
Combien triste pour toi doit paraître la vie !  
Tu rampes sur la terre et n'habites qu'un trou.  
Je maudirais le sort si j'étais à ta place,  
Et, loin de m'admirer dans ce calme miroir,  
Je me noierais de désespoir !

—Je vous répondrai sans fallace,  
Dit, en levant son fin museau,  
La belette au vilain oiseau ;  
Je n'ai point d'ailes, point de plume ;  
N'en ayant jamais eu je n'en ai pas besoin :  
Au reste je n'ai pas coutume  
De chercher le bonheur bien loin.  
Puis dans le danger je me sauve  
Mieux que l'oiseau, mieux que le fauve,  
Voyez : un chasseur vient, adieu !

Se fourrant au milieu  
De l'épaisse fougère,  
La belette légère  
A ces mots disparut.

Aussitôt le hibou, hâtant son vol austère,  
S'éleva de terre,  
Mais par malheur pour lui le chasseur accourut.

---

*Gardez-vous d'offenser par des paroles vaines  
Ceux qui sont moins doués que vous ;  
Ce qui fait notre orgueil devient souvent pour nous  
Une source de peines.*

---

## FABLE VII

### LE CHEVAL MALADE

Un cheval bien connu dans plus d'une paroisse  
Étant tombé malade, un jour,  
Une profonde angoisse  
Accabla, paraît-il, les chevaux d'alentour.  
Ils quittèrent leurs écuries  
Pour venir visiter leur ancien compagnon,  
L'appelèrent mignon ;  
Lui jurèrent que les prairies,  
Depuis qu'il était alité,  
Avaient perdu toute gaité.

Tant de bonnes paroles  
Consolaient le pauvre animal  
Mais ne guérissaient point son mal.  
Pendant ce temps l'avoine, à pleines casseroles,  
Les bottes de foin,  
Les litières de paille  
Étaient servis avec grand soin  
Aux amis qui faisaient ripaille.

Le médecin était venu.  
C'était un sage méconnu  
Qui de son grand savoir ne faisait point parade.

—Je vois bien, lui dit le malade  
Avec émoi,  
Que c'est fini de moi :  
Cependant je mourrais sans peine  
S'il ne me fallait pas laisser autant d'amis.

—Consolez-vous, dit l'autre, et mourez bien soumis ;  
Votre espérance est vaine  
Si vous comptez sur leur appui.  
Ils ont tout dévoré votre humble patrimoine,  
Et si la mort, mon cher, ne vous prend aujourd'hui,  
N'ayant plus de foin ni d'avoine,

Vous mourrez de faim  
Demain.

---

*Ne mettez pas votre joie  
A compter des amis nombreux,  
Que votre cœur plutôt s'emploie  
A les choisir généreux.*

---

## FABLE VIII

### LE RENARD ET LE LOUP-CERVIER

Un renard glapissait d'une façon bien triste :  
Il s'était pris au piège. Un loup-cervier touriste,  
Curieux de savoir la cause de ses cris,  
Pour le venir trouver s'écarta de sa route.

—Voyez, dit le renard, comme me voilà pris ;

Ah ! je méritais mieux sans doute !

Je suis victime du devoir ;

On vous disait malade et je courais vous voir.

—Ma griffe est forte,  
 Répond le loup-cervier que le plaisir transporte,  
 Ma griffe est forte et je suis bien adroit ;  
 Je ne saurais laisser renard au cœur si droit  
     Dans un danger si redoutable ;  
     Il faut être plus charitable.  
 Je vais ouvrir le piège ; allons, pauvre captif,  
     Otez-vous, soyez vif.

Le loup-cervier, alors, par un effort suprême,  
     Ouvre le piège un peu ;  
 Il sauve le renard, mais il se prend lui-même.

—Adieu !  
 Lui dit avec artifice  
     Le renard en partant ;  
 J'admire fort ton sacrifice  
     Mais n'ose pas en faire autant.

—  
*Ne faites pas le bien pour de vils honoraires ;  
 Écoutez votre cœur, mais aussi la raison.  
 Si de flatteurs discours vous rendent téméraires  
 Vous ne serez payés que par la trahison.*

## FABLE IX

### L'ORMEAU PRODIGE

Un orme avec orgueil agitait son feuillage  
Où les oiseaux venaient chanter :

—Quand on est comme moi l'on peut bien se vanter  
De ne pas craindre le pillage,  
Disait-il, et l'on est toujours beau, toujours vert.

Une brise passa qui lui prit une feuille,  
Mais il s'en moqua bien ; il n'avait pas souffert.

Une en plus une en moins que l'on perd ou recueille,  
 Quand on est bien feuillu, que peut faire cela ?

Une autre brise s'envola

Avec une autre feuille encore.

L'arbre riait toujours, disant :

— Pourquoi sévir ?

Non, ce n'est pas ainsi qu'on pourra me ravir

Le beau voile qui me décore."

Chaque souffle pourtant le dépouillant un peu,  
 Il dut de son erreur faire un bon jour l'avèu.

—

*Quelques vertus que l'on possède*

*On les perdra bientôt si l'on n'en prend grand soin.*

*La richesse fait place assez tôt au besoin*

*Quand en aveugle l'on procède.*

*Une faible dépense épuise un gros budget*

*Quand elle est faite à tout sujet.*

## FABLE X

### LE CERF ALTÉRÉ

Un cerf, ayant un jour fait une longue course,  
Était fort altéré  
Et cherchait une source,  
Quand il vit tout à coup, au milieu d'un fourré,  
Une mare profonde  
Que ceignait un rocher.  
Il fut prompt à s'en approcher.

— Que le diable confonde  
Le chasseur et ses chiens !

Cria-t-il, en jurant comme bien des chrétiens,  
Cette eau-là n'est pas illusoire,  
Et je vais boire  
A la santé de ces gredins  
Qui font là-bas du tintamarre.

Puis, en disant ces mots, il sauta dans la mare.  
Comme il n'était pas de gradins  
Et que la côte  
Était abrupte et haute,  
L'imprudent ne put revenir.

---

*Quand une passion nous presse, nous obsède,  
Hélas ! bien trop souvent l'on cède  
Sans demander comment cela devra finir.*

---

## FABLE XI

### LIBERTÉ ET FATALITÉ

Deux amis discutaient une chose fort grave :

La liberté ;

L'un disait : On est libre, et l'autre : On est esclave

De la fatalité.

Le discours s'anima ; l'on en vint aux injures

En guise de raisons.

On se traita de tout : d'ignares, de parjures

Et d'oisons.

Le partisan du libre arbitre,

Pour finir le chapitre,  
En appelant l'autre un mulet,  
Braqua sur lui son pistolet.

—Comment ! tu voudrais donc tuer un camarade,  
Au mépris du devoir, au mépris de l'honneur ?  
S'écria, stupéfait, le second raisonneur.

—Pourquoi, dit le premier, cette belle tirade  
Si je ne suis pas libre et ne puis décider ?  
C'est tout en ma faveur que tu viens de plaider ;  
Je ne voulais pas autre chose.  
Tu me crois libre : alors, ne crains donc pas que j'ose,  
Dans un emportement brutal,  
Te porter quelque coup fatal.

---

*La liberté, ce bien sublime,  
Où notre science s'abîme,  
Ne se laisse guère expliquer  
Mais ne cesse jamais de se voir invoquer.*

## FABLE XII

### LE VOYAGEUR

Après une assez longue absence  
Un voyageur revint au village natal :

—Oui, je reviens mourir au lieu de ma naissance,

Dit-il en soupirant, et le destin fatal

Va, je l'espère,

Me laisser expirer en paix.

Il semblait ployé sous le faix  
 De la misère ;  
 Il était mal vêtu,  
 Avait le dos courbé, le regard abattu.  
 On le fuyait. Il eut peine à trouver un gîte.  
 Les frères, les amis ne le connaissaient plus.

—Je comprends, leur dit-il, la peur qui vous agite,  
 Mais gardez-moi ce soir ; vraiment, je suis perclus.  
 Il me faut du repos, il me faut un refuge ;  
 Je partirai bien sûr demain.

Pour ne pas paraître inhumain  
 Aux yeux du monde qui nous juge  
 Ou contre nous se fait témoin,  
 Un frère lui permit d'occuper aux mansardes  
 Un petit coin.

Le lendemain matin, ayant changé de hardes,  
 Riant, frais et dispos  
 Après un bon repos,  
 Notre humble voyageur se hâta de descendre.  
 On fut un peu surpris de voir ce changement.  
 Le charbon qui sort de la cendre  
 Ne se transforme pas, non, plus étrangement.

—Mon frère, aidez-moi donc, de votre main adroite,  
A charger sur mon dos cette pesante boîte,

Dit le voyageur

A son frère tout songeur.

—Qu'avez-vous là dedans ? grand Dieu ! que cela pèse !

—C'est de quoi, mon ami, vivre cent ans à l'aise,  
C'est de l'or.

—Frère, ne partez pas, restez, restez encor.

Le voyageur sortit disant avec des larmes :

—

—*L'or plus que les vertus a pour l'homme des charmes.*

—

## FABLE XIII

### LE CESELLIER

Au bord d'une prairie  
Croissait péniblement un petit cenellier ;  
On ne lui voyait pas une branche fleurie ;  
Il était inhospitalier ;  
Il était hérissé d'épines,  
Et, sur ses rameaux presque nus,  
Les oiseaux n'étaient pas venus,  
Comme sur d'autres aubépines,  
Entonner leurs vives chansons.

Or, à l'époque des moissons,  
Un paysan le vit et détourna la tête  
D'un air tout à fait dédaigneux.  
L'arbrisseau fut choqué, de cet air malhonnête.

—Si j'avais un maître soigneux,  
Dit-il en agitant sa tête à moitié sèche,  
Je grandirais et serais beau ;  
Transplante-moi, pour voir, dans un riche terreau.

Le bon paysan prit sa bêche  
Et du sol appauvri tira l'arbre plaintif ;  
Ne doutant pas qu'il fut d'un fort bon caractère,  
Il alla le planter au milieu de sa terre,  
Et fut bien attentif  
A lui donner des soins de toutes sortes.

Le cenellier grandit ;  
Son feuillage verdit,  
Couvrant d'un voile épais les branches demi-mortes ;  
Mais sous ce beau feuillage avaient aussi poussé  
Les épines cruelles.  
Elles se cachaient mieux et déchiraient les ailes  
De l'oiseau confiant qui s'envolait blessé.

*Ne cultivez jamais une mauvaise plante,  
Jamais, non plus, les cœurs méchants ;  
Votre tendresse vigilante  
Perdrait ses soins touchants,  
Car la culture  
Ne corrige pas fréquemment  
Notre nature  
Et lui donne toujours un grand raffinement.*

---

## FABLE XIV

### LE PAYSAN ET LA MINE D'OR

Un jour, en labourant sa terre,  
Un paysan trouva quelques pépites d'or.  
Il crut qu'un immense trésor  
Se cachait là dans le mystère.  
Il se mit à chercher, fouillant de toute part  
Au hasard  
Du pic et de la bêche ;  
Mais la chance, revêche,  
Ne lui souriait pas souvent.  
Il n'en gardait pas moins son aveugle courage  
Et creusait plus avant.

Il négligea son labourage  
 Et ne faucha plus de moissons  
 Aux gais refrains de nos chansons.  
 La dépense augmentant bien plus que les recettes,  
 Il fit des dettes ;  
 Mais il s'en moquait bien.

Combien  
 Voudraient être à sa place, avoir la perspective  
 De la fortune et des honneurs,  
 Et puis voir, en définitive,  
 A leurs pieds tous les sermoneurs !

—Je serai, pensait-il, commissaire d'école ;  
 On commence par là.  
 Je serai président d'un grand cercle agricole,  
 Et, pour cela,  
 J'apprendrai peut-être  
 De quelque bon maître  
 A signer mon nom au lieu d'une croix.  
 Je serai marguillier. Plus que cela, je crois,  
 Je serai maire en ma paroisse  
 Et préfet du comté.  
 Je vois les envieux, je comprends leur angoisse...  
 Mais je veux user de bonté  
 Et ne traiter personne avec outrecuidance.  
 Or, une fois en évidence,

Il me sera facile assurément  
De devenir membre du Parlement...  
On me recherchera. Tiens ! déjà ?... Sur ma porte  
Je vois bien, n'est-ce pas, la députation ?...  
Je gage qu'on m'apporte  
Une humble réquisition.  
Allons au-devant tout de suite ;  
Soyons digne, c'est bien, mais pas trop obstiné...

Hélas ! c'était une poursuite ;  
Il était ruiné !

---

*Braves cultivateurs qui cherchez la fortune,  
Quand vient la saison opportune  
Fouillez bien votre sol, bêchez votre terrain,  
Mais pour y semer du bon grain ;  
Tout le reste, pour vous, serait de la démence.  
Enterrez bien cette semence,  
Votre trésor,  
La pluie et le soleil la changeront en or.*

## FABLE XV

### LE FLEUVE ET LE RUISSEAU

Un ruisseau descendait, de chutes en rapides,  
Du pied des Laurentides  
Au fleuve Saint-Laurent ;  
Il murmurait fort en courant,  
Non parce que ses flots roulaient en abondance,—  
Il n'en avait que peu—mais bien par impudence  
Et pour faire du bruit,  
Afin qu'on fut instruit  
De son passage.

Lorsque l'on est petit, ma foi !  
On attire les yeux sur soi  
En faisant beaucoup de tapage.

Il arriva, sans le savoir,  
Avec toute sa véhémence  
Sur les rives du fleuve immense.  
Le fleuve passait sans le voir.

—Où portes-tu, fleuve, ton onde ?  
Demanda-t-il d'un ton amer.

—Moi ? je vais au sein de la mer,  
Répondit de sa voix profonde  
Le fleuve qui marchait toujours.

—Arrête ici ton cours ;  
La mer n'a pas besoin de ton onde limpide ;  
Epanche dans mon lit aride  
Tes flots qui vont là-bas mourir ;  
C'est moi petit ruisseau que tu dois secourir.

—Tais-toi pauvre insensé ; si je changeais ma course  
Pour obéir à tes propos,

Je remonterais à ta source  
Et t'engloutirais sous mes flots.

---

*Cette fable peut nous apprendre  
Que nous aurions parfois de bien profonds regrets  
Si ceux que nous prions consentaient à se rendre  
A nos vœux indiscrets.*

---

## FABLE XVI

### LE CARCAJOU

Quand les cristaux de la gelée  
Eurent fleuri les eaux au fond de la vallée,  
Le rival de Tanner, le maître de nos bois,  
L'ours qui vit sans manger pendant au moins six mois,  
Usant de son grand privilège,  
Dormit en attendant le départ de la neige.  
Mais un vieux carcajou s'empara du pouvoir  
Et le fit aussitôt savoir  
A tous les animaux de la forêt profonde.

—C'est sur le droit, dit-il, que mon pouvoir se fonde :  
L'ours me l'a confié pour jusques au printemps ;  
Et l'on m'obéira par amour ou par crainte.

Après un certain temps,  
Comme il entendit quelque plainte  
Contre sa haute autorité,  
Il voulut sur le champ savoir la vérité,  
Mais de quelque façon plus confidentielle.  
Il fit annoncer pour cela,  
Dans la Gazette officielle,  
L'important avis que voilà :  
Tout animal, petit ou gros, mâle ou femelle,  
Qui veut de ses conseils aider le careajou  
Sera le bien venu ; la promesse est formelle.

L'avis passa pour un bijou  
Et tous les animaux en prirent connaissance.  
Plusieurs partirent aussitôt ;  
C'étaient les plus petits, les bêtes sans naissance  
Et qui payaient l'impôt.  
Le renard, soupçonnant quelques pièges ignobles,  
Ne se pressa pas trop ; il attendit les nobles.

—Qu'avez-vous à me reprocher ?

Demanda le régent à ces dernières bêtes.

—Nous venons pour l'honneur seul de vous approcher,  
Dirent-elles courbant leurs têtes.

—Et toi, maître renard, viens-tu pour me bernier ?

—Moi, je viens pour apprendre à mieux me gouverner.

—Voilà ce que j'entends par conseiller son maître,  
Reprit le carcajou. Venez tous vous repaître :

Je viens d'égorger bravement  
Maint stupide animal qui m'a dit autrement.

—

*Bon député du peuple, à parler on t'invite :  
On suivra tes conseils, dit-on, de point en point :  
Tu le crois et tu viens... Sois heureux, l'on t'évite  
Mais l'on ne te dévore point.*

## FABLE XVII

### LA PIE ET LE CANARD

La pie est voleuse  
Autant que parleuse ;  
Deux défauts fort vilains  
Que parmi les humains  
De place en place encore  
On trouve quelquefois,  
Mais que bientôt, je crois,  
Du couchant à l'aurore  
L'on ne trouvera plus  
Si nos livres sont lus.

Donc une pie,

Une impie,

Ne trouvant pas assez moelleux,

Pour ses petits encor frileux,

Son nid de mousse et de brins d'herbe,

Profita de l'éloignement

D'un canard logé richement

Pour entrer dans son nid superbe

Et lui voler son chaud duvet.

Le canard qui savait

Ce que vaut une plume,

Dans son cœur rempli d'amertume

Assez longuement réfléchit ;

Puis il se dit :

—La pie a la griffe légère :

Donc elle n'est pas étrangère

A ce larcin qui l'enrichit.

Faisons arrêter la pillarde

Et, comme elle est fort babillarde,

Et que les siens jasant aussi

Beaucoup trop d'ordinaire,

Je saurai bien ainsi

Le fond de cette affaire.

Il fit comme il disait, rien de plus, rien de moins.  
Il appela comme témoins  
Devant une cour haut prisée  
Tous les petits de l'accusée  
Et les interrogea tour à tour longuement.  
Mais, à sa grande surprise,  
Ils surent éviter alors toute méprise  
En se taisant obstinément.  
Et lui, fort bon de sa nature,  
Et lui se consola de sa déconfiture  
En répétant ces mots que nous vous confirmons :

---

*Il est dur de parler— même s'il faut instruire—  
Quand nos paroles doivent nuire  
A ceux que nous aimons.*

---

## FABLE XVIII

### LA NON-INTERVENTION

Les gloutons partirent en guerre  
Contre les visons,  
Et l'on ne sut guère  
Pour quelles raisons.

Comme nous quelquefois les bêtes  
Aiment à faire des conquêtes  
Et tout prétexte est bon alors.

Peu rompus à la discipline,  
Les visons dont l'esprit incline

A la paix au dedans à la paix au dehors,  
 Eprüvèrent quelques défaites,  
 Et, sur les entrefaites,  
 Requièrent l'aide du renard.  
 Celui-ci répondit d'un ton fort gouguenard :

—Je crois que le glouton, en effet, anticipe  
 S'il a l'intention  
 De réunir la faune en une nation ;  
 Mais je n'interviens pas à cause du principe  
 De la non-intervention.

Les visons malheureux n'eurent pas plus de chance  
 Auprès de maître loup.  
 Ils furent dispersés ; ce fut leur déchéance,  
 Ce fut le dernier coup.

Le glouton orgueilleux se plut à donner suite  
 A ses brillants projets :  
 Il lui fallait d'autres sujets.  
 Il traqua le renard, le prit ou mit en fuite  
 Sans même lui dire pourquoi.  
 Et puis qu'aurait pu faire  
 Un long discours en cette affaire ?  
 Chacun, d'après la grande loi,

Ne doit-il pas demeurer coi  
Pendant qu'on immole son frère ?

Les loups eurent leur tour aussi,  
Mais leur perte fut bien légère,  
Car les méchants entre eux ne sont pas sans merci.

---

*Ne pas intervenir quand le puissant accable  
Le faible qui s'épuise en un pénible effort,  
C'est au lieu de l'amour admettre l'implacable,  
Au lieu du plus loyal acclamer le plus fort.*

---

## FABLE XIX

### LA COULEUVRE ET L'AIGLE

On dit qu'une couleuvre—  
Le fait s'est passé loin—  
On dit qu'une couleuvre  
Ruminait dans son coin  
Quelque bonne manœuvre  
Pour se venger d'un tour  
Qu'un aigle  
Espiegle

Avait osé lui faire un jour.  
Ni la légende, ni l'histoire  
Ne nous apprennent tout à fait  
Ce qu'était ce petit forfait,  
Mais on peut tout de même y croire  
Et le fait n'est point controuvé.

Après avoir longtemps couvé  
Sa vengeance,  
La couleuvre avec diligence  
Rampe dans un vallon  
Où descendait l'aiglon  
Qui l'avait, disait-elle—  
Et ce n'était pas bagatelle—  
Traitée avec peu de respect.  
Elle sourit à son aspect  
Et se montre toute gentille.  
L'aiglon s'approche doucement.  
Elle lui dit coquettement :

—Oublions, va, cette vétille !  
Soyons amis, embrasse-moi,  
Je te pardonne, sur ma foi !

— Soyons amis, ma toute belle,  
Et ne faisons plus la rebelle,  
Lui réplique l'aiglon de feu.

— Je veux te suivre, ouvre ton aile  
Et porte-moi dans le ciel bleu.

L'aigle la prend, puis avec elle  
Il monte, il monte on ne sait où...  
Et pendant qu'il plane et qu'il flotte,  
Pour se venger la pauvre sotte  
Le mord au cou.

Il tombe,  
Mais moins blessé que stupéfait ;  
Elle tombe aussi, puis succombe  
Aux blessures qu'elle se fait.

—

*Voici ce que ma fable exprime :*  
*Celui-là qui pour se venger*  
*S'expose à quelque grand danger*  
*Ajoute la folie au crime.*

## FABLE XX

### LE RENARD ET LE LIÈVRE

—Sauve-toi ! sauve-toi ! cours donc, stupide lièvre !

Oh ! quelle bonne peur !...

Je te donne la fièvre

Et te fais rudement secouer ta torpeur !

On me le disait bien que tu n'étais pas brave

Et que la fuite était ton jeu

Quand le danger devenait grave,

Mais je croyais, vraiment, que l'on mentait un peu.



## FABLE XXI

### LE CARCAJOU QUI VEUT S'ILLUSTRER

Un carcajou jadis, ayant fort bonne dose  
De vanité,  
Cherchait une opportunité  
De se faire un renom par quelque grande chose.  
Il voulait se rendre immortel,—  
C'était son but suprême—  
Ne fut-ce même  
Que par un fait accidentel.  
Plein de cette pensée

Qu'on peut dire insensée  
 Quand elle vient d'un carcajou,  
 Et croyant qu'un haut fait ne sera qu'un joujou  
 Pour sa riche nature,  
 Il part à l'aventure.

Il n'était pas très loin encor  
 Quand, dans une rivière assez bien encaissée,  
 Il voit un habile castor  
 Qui bâtissait une chaussée.

—Voilà, se dit-il en émoi,  
 Un travail qui serait assez digne de moi ;  
 Mais je puis faire mieux : j'ai plus grande stature  
 Et j'ai meilleures dents, pour couper un sapin,  
 Que ce petit rapin  
 De l'architecture.  
 Commençons donc notre œuvre ; immortalisons-nous,  
 Et rendons jaloux  
 Les hommes orgueilleux dont les longues annales  
 Ne racontent toujours que des choses banales !

A peine finit-il ce vaniteux propos  
 Qu'il se mit à ronger un arbre des plus gros,  
 Mais ils n'en avait pas coupé toute l'écorce,

Malgré ses coups ardents,  
Qu'il avait épuisé sa force  
Et qu'il s'était cassé les dents.

Il rentra dans les bois fou de honte et de rage,  
Comprenant, mais trop tard, que le plus beau courage  
Ne suffit pas toujours pour créer un exploit,  
Mais qu'il faut être propre à l'œuvre qu'on conçoit.

## TABLE DES MATIÈRES

---

### LIVRE PREMIER

Fable I—Le loup et les deux bassets.....	5
Fable II—Les deux ruisseaux et le rocher.....	8
Fable III—Le chameau et les dromadaires.....	10
Fable IV—Le laurier-rose et la pensée.....	13
Fable V—Le roseau.....	16
Fable VI—La lampe et le réverbère.....	19
Fable VII—La lampe et le flambeau.....	22
Fable VIII—Le brochet empressé.....	23
Fable IX—Les deux lampes.....	28
Fable X—Le hibou devenu juge.....	30
Fable XI—Le renard et l'ours.....	32
Fable XII—Le daim imprudent.....	36
Fable XIII—L'avare sur le point de mourir....	39

Fable XIV - Les deux arbres.....	42
Fable XV - L'arbre sec et l'arbre dépouillé par l'automne .....	45
Fable XVI - La mouche et l'araignée.....	48
Fable XVII - La lutte pour le sceptre chez les animaux.....	53
Fable XVIII - L'aigle et le serpent.....	58
Fable XIX - Le sculpteur et la madone.....	62
Fable XX - Les deux arbustes et l'ondée.....	66
Fable XXI - Les deux livres.....	70

## LIVRE DEUXIÈME

Fable I - Le cygne .....	73
Fable II - Les deux chevaux.....	77
Fable III - Le jeune renard et le loup. ....	82
Fable IV - Le renard et le vieux loup.....	87
Fable V - La ligue des rats .....	91
Fable VI - Le cheval et le charriot.....	95
Fable VII - La plume et le pin.....	99
Fable VIII - Le loup et le chien.....	101
Fable IX - Les deux voisines et la mort.....	105
Fable X - Le lièvre parvenu.....	108
Fable XI - Le corbeau vaniteux.....	112
Fable XII - Les feux Saint-Elme et le phare... ..	116
Fable XIII - La rose et le papillon.....	119
Fable XIV - Le jeune chat et la souris.....	124
Fable XV - Le laboureur et l'athée.....	127
Fable XVI - La mer et le rocher.....	131
Fable XVII - Le singe monté sur des échasses..	133

Fable XVIII—La corneille et la grive .....	135
Fable XIX—Le loup devenu mouton.....	139
Fable XX—Le loup converti.....	144
Fable XXI—Le castor et le loup-cervier.....	147

## LIVRE TROISIÈME

Fable I—Le lièvre et le rat .....	152
Fable II—La chauve-souris.....	160
Fable III—Le froment et l'ivraie.....	164
Fable IV—L'abeille et l'enfant gourmand.....	167
Fable V—La fauvette et l'épi de blé.....	170
Fable VI—Le chat qui rêve.....	174
Fable VII—La cigale et la fourmi.....	177
Fable VIII—La goutte d'eau et la pierre.....	182
Fable IX—Les deux fontaines .....	185
Fable X—Le songe des trois frères.....	188
Fable XI—Le glouton et l'écureuil.....	191
Fable XII—Les deux vases.....	193
Fable XIII—La limace et le rosier.....	195
Fable XIV—Les deux écoliers .....	197
Fable XV—Les deux contraires.....	200
Fable XVI—L'oiseau et le feuillage.....	203
Fable XVII—La harpe éolienne et la girouette.....	205
Fable XVIII—Le ruisseau ambitieux.....	207
Fable XIX—La neige et le marécage.....	210
Fable XX—Le chêne et le pommier.....	212
Fable XXI—Le chat et le jeune oiseau.....	214

## LIVRE QUATRIÈME

Fable I—Le paysan et les moineaux.....	217
Fable II—Les deux cultivateurs et le serpent...	220
Fable III—Si j'étais le maître.....	223
Fable IV—Les deux chiens.....	227
Fable V—Le vanneur et le blé.....	229
Fable VI—Le singe qui se voit dans une glace.	232
Fable VII—Le testament du vieux célibataire..	234
Fable VIII—L'agneau et le glouton.....	237
Fable IX—La cigale orgueilleuse.....	240
Fable X—Le coq et le vieux putois.....	244
Fable XI—Le flûtiste et le carcajou.....	248
Fable XII—Le jardinier et le serpent.....	250
Fable XIII—Les deux cultivateurs.....	252
Fable XIV—Les deux pigeons sauvages.....	256
Fable XV—Le dormeur.....	263
Fable XVI—Les deux frères et la fortune.....	267
Fable XVII—La sauterelle et la chenille.....	270
Fable XVIII—Le secret du bonheur.....	275
Fable XIX—Le bavard.....	279
Fable XX—Le nouveau régime.....	282
Fable XXI—L'oiseau-mouche et le chêne.....	286

## LIVRE CINQUIÈME

Fable I—L'origine des singes.....	288
Fable II—Le rat et le pâté.....	292
Fable III—Le taureau et la fourmi.....	295
Fable IV—Le nuage et le soleil.....	297

Fable V—Le renard et l'ombre des pigeons.....	300
Fable VI—La belette et le hibou.....	303
Fable VII—Le cheval malade.....	306
Fable VIII—Le renard et le loup-cervier.....	309
Fable IX—L'ormeau prodigue.....	311
Fable X—Le cerf altéré.....	313
Fable XI—Liberté et fatalité.....	315
Fable XII—Le voyageur.....	317
Fable XIII—Le cenellier.....	320
Fable XIV—Le paysan et la mine d'or.....	323
Fable XV—Le fleuve et le ruisseau.....	326
Fable XVI—Le careajou.....	329
Fable XVII—La pie et le cauard.....	332
Fable XVIII—La non intervention.....	335
Fable XIX—La couleuvre et l'aigle.....	338
Fable XX—Le renard et le lièvre.....	341
Fable XXI—Le careajou qui veut s'illustrer....	343